

MYSTÈRE-MAGAZINE

Publication mensuelle de

RÉCITS POLICIERS COMPLETS

NON ABRÉGÉS



SOMMAIRE

N° 2

Prix : 40 frs

★

Belgique : 12 frs
Suisse : 1 fr.

EDITION EN LANGUE FRANÇAISE DE " ELLERY QUEEN'S MYSTERY MAGAZINE "

MYSTÈRE-MAGAZINE

Publication mensuelle de

RÉCITS POLICIERS COMPLETS

NON ABRÉGÉS



SOMMAIRE

N° 2

Prix : 40 frs

★

Belgique : 12 frs
Suisse : 1 fr.

ÉDITION EN LANGUE FRANÇAISE DE "ELLERY QUEEN'S MYSTERY MAGAZINE"

Le n° I de MYSTÈRE-MAGAZINE

(JANVIER 1948)

contenait, entre autres, les récits suivants :

LE MAILLET, par JAMES HILTON

L'auteur de la nouvelle " Good bye Mr Chips ", dont fut tiré un film à succès, et qui a réservé à **Mystère-Magazine** la primeur de ce remarquable récit policier.

LA COURSE AU TRÉSOR, par ELLERY QUEEN

Une aventure passionnante d'Ellery Queen, où le célèbre détective surclasse en ingéniosité l'auteur du vol d'un précieux bijou.

LE SUSPECT, par COURTNEY RYLEY COOPER

Une nouvelle qui transporte le lecteur dans le cadre du Bureau Fédéral des Recherches de Washington au cours d'une enquête habile menée par l'Inspecteur Jessup.

ET L'ÉMERAUDE ÉTAIT PRISE, par STUART PALMER

Une aventure mouvementée de l'institutrice-détective Hildegarde Withers, dans laquelle celle-ci montre que, lorsqu'il le faut, son courage est au moins égal à sa perspicacité.

A ces titres s'ajoutent encore des nouvelles et des récits signés des meilleurs auteurs dans le genre.



Si vous n'avez pu vous procurer ce numéro chez votre marchand de journaux habituel, il vous sera envoyé franco contre **40** frs en timbres, chèque bancaire, mandat ou chèque postal (C.C.P. 1848-38. Paris), sur demande adressée :

aux **Editions OPTA,** 96, rue de la Victoire, Paris 9e.



MYSTÈRE-MAGAZINE

Publication mensuelle de

RÉCITS POLICIERS COMPLETS

par les maîtres du genre

N° 2 - FÉVRIER 1948. - *Magazine mensuel publié par :*
Les Éditions OPTA, 96, *rue de la Victoire - Paris 9e - Tél. : TRI.* 16-31
Administrateur-Gérant : Maurice RENAULT.

L'utilisation du nom " ELLERY QUEEN'S MYSTERY MAGAZINE " *et la publication des récits contenus dans ce numéro sont faites avec l'accord de The American Mercury, Inc. New-York, N.Y. - U.S.A.*

Prix du numéro : France 40 *Frs.*
ABONNEMENTS *: France et Colonies (6 numéros) :* 215 *Frs.*

TRAGÉDIE ET PROVERBES

par JOHN DICKSON CARR



JOHN DICKSON CARR *est un écrivain anglo-américain de romans policiers. Dans ceux qu'il signe de son nom il met généralement en scène comme héros, le Dr Gideon Fell. Il a écrit aussi, sous le pseudonyme de* CARTER DICKSON, *d'autres aventures policières mais dont le protagoniste est Sir Henry Merrivale, plus souvent désigné par ses initiales « H. M. ».* JOHN DICKSON CARR *a séjourné assez longtemps à Paris qu'il connaît fort bien. Il a introduit dans plusieurs de ses romans un troisième personnage : Bencolin, inspecteur de police parisien dont les aventures se déroulent généralement dans la capitale.*

Il est l'auteur de nombreux sketches radiophoniques policiers mis en onde avec succès à la radio anglaise et à la radio américaine. Nombreux sont ses romans qui ont été traduits et publiés avec succès en France. Mais il y a très peu de courtes nouvelles de JOHN DICKSON CARR *dans lesquelles intervient le Dr Gideon Fell. Nous sommes heureux de pouvoir publier aujourd'hui l'une d'entre elles, et l'une des meilleures, comme vous allez pouvoir en juger en suivant pas à pas l'enquête menée par le Dr Gideon Fell sur la mort de Herr Doktor Ludwig Meyer.*



A l'aide de ses jumelles, un des deux hommes observait, à quelque distance, en bas, dans la vallée, le cottage de bois appartenant à Herr Dr Ludwig Meyer.

Au clair de lune, la vallée apparaissait incolore, sauf en un point, où une fenêtre éclairée, à droite de la porte du Dr Meyer, faisait une tache lumineuse. C'était une fenêtre à petits carreaux dont les deux battants étaient fermés. La lumière de la lampe brillait au travers, effleurant l'herbe et les parterres de roses.

Assis devant son bureau, le Dr Mayer travaillait à son interminable ouvrage qui avait pour titre : *Dissertation sur la Théorie de l'Atome.* Les rideaux de cretonne blanche de la fenêtre n'étaient pas tirés. Sous cet angle, les deux observateurs

le voyaient de biais et assez mal.

A quatre cents mètres de là, sur la crête de la colline, l'homme aux jumelles était étendu à plat ventre. Son dos lui faisait mal et il ressentait des crampes dans les bras. Il abaissa un instant ses lunettes et regarda autour de lui.

— « Pstt ! » appela-t-il. « Qu'est-ce que vous faites ? N'allumez pas de cigarette, voyons ! »

— « Pourquoi pas ? Personne ne peut nous voir, ici », répondit son compagnon, d'un ton ennuyé.

— « Ce sont les ordres, c'est tout. »

— « Et, en tout cas », grommela l'autre, « il est deux heures du matin. Notre type ne viendra pas cette nuit, c'est sûr. A moins qu'il ne soit déjà entré par la porte de derrière. »

— « Lewes surveille la porte de derrière et l'autre côté. Écoutez ! »

Il leva la main. Rien ne bougeait dans la vallée. On n'entendait aucun bruit, si ce n'est, au loin, le faible grondement des brisants, à Lynmouth.

Il faisait un temps doux de septembre, mais l'homme aux jumelles — l'inspecteur détective Ballard du Service Spécial attaché à la Police Métropolitaine — fut agité d'un inexplicable frisson. Reprenant ses jumelles, il examina tout du long le sentier menant au cottage. Il regarda la fenêtre éclairée. Derrière le bord d'un des rideaux de cretonne, il pouvait juste distinguer une partie du profil osseux du Dr Meyer, les grosses lunettes et les mouvements de sa bouche qu'il ouvrait et refermait comme celle d'un poisson, tout en couvrant des pages et des pages de son écriture régulière.

— « Si vous voulez mon avis », marmonna le sergent Buck, « le patron se lance sur une mauvaise piste, cette fois. Ce Meyer est un grand savant... un vrai réfugié... »

— « Non. »

— « Mais quelle preuve avez-vous ? »

— « Dans des cas comme ça », répondit Ballard en baissant ses jumelles pour frotter ses yeux qui lui faisaient mal, « on ne peut pas suivre les règles normales et exiger des preuves légales. Le patron n'est pas sûr, mais il croit que le tuyau vient de la femme de Meyer. »

Le sergent Buck siffla.

« — Une bonne Hausfrau allemande qui donne des tuyaux aux Anglais ? »

— « Justement ! elle n'est pas allemande, c'est une Anglaise. Il se passe des choses très bizarres dans ce pays, en ce moment, mon garçon. Si on réussit à attraper le type qui va venir voir Meyer cette nuit, on aura mis la main sur quelqu'un d'important. On peut... »

— « Écoutez ! » dit Buck.

L'avertissement n'était pas nécessaire. La détonation d'une arme à feu éclatait et roulait dans la petite vallée. C'était une illusion, mais Ballard eut l'impression d'entendre le sifflement aigu de la balle.

Les deux hommes se levèrent d'un bond. Ballard, les articulations des genoux endolories par sa position inconfortable, reporta vivement les jumelles à ses yeux et examina minutieusement le devant du cottage. Son regard s'arrêta sur la fenêtre.

— « Des braconniers ? » suggéra Buck.

— « Ce n'était pas des braconniers », répondit l'inspecteur Ballard. « C'était un fusil de guerre. Et il ne l'a pas manqué. Allez, venez ! »

La minuscule image qu'il venait d'entrevoir lui revenait à l'esprit tandis qu'il dévalait la pente escarpée de la colline : le frémissement du rideau de cretonne, la tête chauve effondrée sur le bureau. Ni lui, ni Buck ne faisaient plus le moindre effort pour se dissimuler. Les répercussions du coup de feu étaient à peine éteintes dans la vallée quand ils arrivèrent devant la maison. Ballard retint son compagnon et lui désigna quelque chose.

La fenêtre éclairée n'était pas très loin du sol. Ballard remarqua d'abord le trou du projectile dans la vitre, près du plomb d'assemblage de l'un des petits carreaux. C'était un trou très net, à peine étoilé, comme peut le percer une balle de fusil de petit calibre, très rapide (peut-être un 22) tirée d'une certaine distance.

Puis ils virent tous deux, à l'intérieur, l'homme étendu, inerte, sur son bureau, une marque sur la tempe gauche et ils se précipitèrent vers la porte de devant.

Le marteau, bloqué par la rouille, ne rendit qu'un son sourd et Ballard dut frapper à grands coups de poing. Des minutes interminables semblèrent s'écouler avant que l'on tirât la barre de fer, à l'intérieur, et que la porte s'ouvrît. Une femme au visage pâle, retenant autour d'elle une robe de chambre hâtivement mise et portant une lampe à pétrole, leur jeta un regard interrogateur. Elle avait peut-être trente-cinq ans : dix ou quinze de moins que Ludwig Meyer. Sans être jolie, elle était assez attirante : du style « lys et roses », avec des yeux bleus et une luxuriante chevelure blonde, bien brossée, qui lui tombait sur les épaules

— « Madame Meyer ? »

— « Oui ? » dit-elle en humectant ses lèvres

— « Police, madame. J'ai peur qu'il ne soit arrivé quelque chose à votre mari. »

Harriet Meyer leva lentement sa lampe. Tout aussi lentement, elle se retourna et regarda la porte du bureau, à droite de l'entrée. La lampe vacillait dans sa main et sa lueur dorée brillait et déclinait tour à tour parmi les ombres.

— « Je... J'ai entendu », dit-elle. « Je me demandais ce que ça pouvait être. »

En claquant des dents, elle se retourna et se dirigea vers la porte du bureau. Avec un mot d'excuse, Ballard passa rapidement devant elle.

— « Eh bien ! », murmura le sergent Buck après un instant de silence, « je crois qu'il n'y a plus rien à faire pour *lui*, monsieur. »

Il n'y avait plus rien à faire, en effet. Ils se trouvaient dans une longue pièce, basse de plafond, aux murs couverts de rayons de fortune chargés de livres. L'odeur que dégageait la lampe à huile brûlant sur le bureau, près de la fenêtre, se mêlait à celle d'un nuage d'épaisse fumée de tabac. Une longue pipe à fourneau de porcelaine gisait près de la main du mort. Son stylo lui avait glissé des doigts. Son visage et ses épaules étaient appuyés contre le bureau parsemé de papiers, mais tandis que les deux hommes avançaient en faisant vibrer le parquet, il glissa lentement et tomba sur le côté avec un bruit impressionnant. C'était comme une parodie grotesque de la vie qui fit pousser un cri à Harriet Meyer.

— « Du calme, madame », dit Ballard.

Contournant le corps, il s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. Mais, entre la lumière de la lampe et celle du clair de lune, il ne put rien voir. Il remarqua de minuscules éclats autour du trou percé dans le carreau par le projectile — les étroits sillons creusés par les rayures de la balle — montrant que le coup avait été tiré de l'extérieur.

L'inspecteur Ballard respira profondément et se retourna.

— « Dites-nous ce que vous savez, madame ? » demanda-t-il.

***

A la fin de l'après-midi suivante, le colonel Penderel, assis dans un fauteuil de rotin sur la pelouse du devant de Red Lodge, contemplait, d'un air sombre, le bout de ses souliers.

Tout à Red Lodge, comme le colonel lui-même, avait un air de netteté impeccable. Le gazon était de ce vert tendre que l'on dirait rayé de bandes plus claires ; sous le doux soleil automnal, la maison de briques aux douces teintes ouvrait amicalement ses portes au monde entier.

Mais Hubert Penderel : un grand homme maigre avec de grosses chaussures, des cheveux drus d'un blanc de neige, comme sa moustache bien taillée, se laissait tristement aller dans son fauteuil. Il ferma son poing aux solides articulations et l'abattit sur le bras du fauteuil. Puis il regarda autour de lui et s'immobilisa avec un air coupable en apercevant une jeune fille brune en robe de tennis blanche, sans manches, qui tournait juste le coin de la maison, une raquette sous le bras.

Elle avait un petit nez droit, sous des yeux bleus, largement écartés. Un foulard de soie rouge retenait ses cheveux. Elle n'hésita pas : elle observa un instant le colonel, puis traversa la pelouse en balançant sa raquette à bout de bras, comme si elle voulait en frapper quelqu'un et lui demanda d'un ton brusque :

— « Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qu'il y a, papa ? »

Le colonel Penderel ne répondit pas.

— « Il y *a* quelque chose », insista-t-elle. « Et c'est depuis que ce commissaire de police est venu ici, ce matin. Qu'est-ce que c'est ? Tu t'es encore attiré des ennuis avec ta voiture ? »

Le colonel Penderel leva la tête.

— « Le professeur Meyer a été tué », répondit-il du même ton brusque. « Quelqu'un l'a abattu à travers la fenêtre, la nuit dernière avec un fusil de guerre de calibre 8 mm. Qu'est-ce que tu dirais, Nancy, si on venait arrêter ton vieux père pour meurtre ? »

Il avait essayé de dire ces derniers mots en plaisantant. Mais il n'était pas très bon acteur et sa conception du ton plaisant était quelque peu maladroite.

Nancy Penderel eut un mouvement de recul.

— « Qu'est-ce que tu me racontes là ? »

— « La vérité », répondit le colonel, en donnant une chiquenaude sur sa veste. Il promena son regard autour de la pelouse et redressa les épaules. « Ce commissaire (il s'appelle Willet) voulait savoir si je possédais un fusil. Je lui ai dit : « Oui, celui dont nous nous servons dans notre stand de tir privé. » Il m'a demandé où je le rangeais. Je lui ai dit : « Dans la resserre. » Il m'a demandé s'il pouvait le voir. Je lui ai dit : « Bien sûr. »

Nancy semblait avoir du mal à le suivre.

— « Il m'a demandé s'il pouvait l'emprunter », termina le colonel, se redressant tout à fait et évitant son regard. « Et il l'a emporté. Ça ne peut pas être le fusil avec lequel on a tué Meyer. Mais si, par hasard, c'était tout de même celui-là... ? »

— « Le Dr Meyer ? » répéta Nancy dans un souffle. « Le Dr Meyer est *mort ?* »

Le colonel Penderel se leva d'un bond.

— « Je n'aimais pas ce bonhomme-là », dit-il d'un ton maussade. « Tout le monde le sait. J'ai eu une dispute particulièrement violente avec lui, il n'y a pas plus de trois jours. Pas du tout parce qu'il était allemand, remarque. J'en ai bien un chez moi, comme invité, d'ailleurs. Mais... Enfin, voilà. Et puis, il y a encore autre chose. La resserre a une serrure de sûreté et je suis le seul à en avoir la clef. »

Il y avait un fauteuil de rotin, près de celui de son père. Nancy l'attrapa, sans se retourner, à tâtons, et s'y laissa tomber.

Elle ne prenait pas du tout cela au tragique et ne pressentait pas le moindre danger, mais tout simplement elle ne comprenait pas. C'était pour elle comme si, au beau milieu d'un dîner, quelqu'un arrachait brusquement la nappe et renversait tous les plats avec leur contenu.

L'après-midi était belle. Nancy venait de jouer trois sets avec Carl

Kuhn. Il ne pouvait rien y avoir de grave, se disait-elle, rien qui fût susceptible d'assombrir la lumière du jour ou de gâcher sa semaine. Pourtant, elle observait son père qui, dans son vieux costume de sport à carreaux marron et noir, arpentait la pelouse, troublé comme elle ne l'avait encore jamais vu.

— « Mais c'est absurde », s'écria Nancy. « Il ne faut pas prendre ça au tragique. Tout le monde te connaît, à commencer par la police d'ici. »

— « Ah ! » soupira le colonel. « Bien sûr, la police me connaît. Mais ceux qui s'occupent de cette affaire ne sont pas d'ici. Ils viennent de Scotland Yard. »

— « De Scotland Yard ? »

— « Du Service Spécial. Écoute, mon petit chat. — Il s'approcha d'elle et baissa la voix. — Garde ça pour toi. N'y fais pas allusion devant ta mère, quoi qu'il arrive. Mais ce Meyer était un sale type. Un espion. »

— « Ce n'est pas possible ! Ce petit homme tremblotant ? »

— « C'est un fait. Willet ne pouvait pas dire grand'chose, naturellement. Mais j'ai compris qu'ils avaient eu vent de quelque chose et que ses papiers en avaient fourni la preuve. Sacré nom ! On ne peut plus se fier à personne aujourd'hui ! »

Le visage du colonel Penderel s'assombrit.

— « Si c'est vrai... Je souhaite bonne chance à celui qui l'a tué ! Mais je n'y suis pour rien. Tu m'imagines en train de m'approcher furtivement d'un homme (c'est ça qui me fait honte, mon petit chat) et tirant sur lui pendant qu'il ne me regarde pas ? »

— « Non, bien sûr que non. » — Nancy commençait à réfléchir. — « Si quelqu'un l'a tué, je parie que c'est sa blonde au sourire niais. »

— « Harriet Meyer ? Certainement pas ! »

— « Pourquoi pas ? Elle a quinze ans de moins que lui. Et ils vivent tout seuls dans cette maison, sans même une bonne pour faire le ménage. »

Le colonel Penderel était assez honnête pour ne pas tenter de se raccrocher à cette idée. Il hocha la tête.

— « Il y a bien des raisons pour que ce ne soit pas elle. Des raisons que tu ne serais pas à même de comprendre... »

— « Papa, arrête de me traiter comme une enfant ! Pourquoi ne serait-ce pas elle ? »

— « D'abord, parce que la balle qui a tué Meyer a été tirée de l'extérieur. Deuxièmement, parce qu'il y avait des hommes du Service Spécial qui surveillaient tous les côtés de la maison et que personne n'est sorti ou entré à quelque moment que ce soit — en tout cas, pas Harriet Meyer. Troisièmement, ils ont immédiatement fouillé la maison et il n'y avait pas d'armes, si ce n'est un vieux fusil de chasse de calibre 16 qui n'a évidemment pas servi à tirer une balle de 8 mm. »

— « Chut ! » avertit Nancy.

Le colonel Penderel se retourna vivement. Le loquet de la porte du jardin venait de bouger. Avec ses quarante ans et son apparence insignifiante, l'inspecteur Ballard eût pu passer pour un homme d'affaires quelconque, mais pour Nancy et son père qui le regardaient entrer, tout, en lui, révélait le policier. Il monta le chemin pavé de briques en souriant aimablement et leva son chapeau.

Au même moment, Carl Kuhn arriva d'un pas nonchalant par la porte du jardin qui était restée ouverte.

***

Carl Kuhn approchait de la trentaine ; c'était un de ces Teutons que le fait d'être brun au lieu de blond ne fait paraître que plus typiquement nordique. Il était de taille moyenne, trapu et très agréable, il avait un teint vermeil et toute une réserve de rires au fond de la gorge. Ses épais cheveux noirs étaient plantés bas sur son front, une étroite moustache suivait la ligne de sa grande bouche. Vêtu d'un pantalon de flanelle blanche et d'une veste de sport, un foulard de soie autour du cou, il traversa lentement la pelouse et vint s'appuyer au dos du fauteuil de Nancy.

Mais personne ne fit attention à lui.

— « Bonjour », dit Ballard avec amabilité. « Le colonel Penderel ? »

— « Je suis le colonel Penderel », dit celui-ci, en le regardant fixement. « Voici ma fille. Et M. Kuhn. »

Ballard leur jeta un bref coup d'œil.

— « Colonel Penderel, je suis un des officiers de police chargés de l'enquête concernant le meurtre du Dr Meyer », dit Ballard. Kuhn, qui était en train d'allumer une cigarette, releva brusquement la tête et souffla deux jets de fumée par les narines, comme un dragon de légende.

— « Est-ce que je pourrais vous dire deux mots en particulier, mon colonel ? » poursuivit l'inspecteur.

— « Dites », répondit le colonel.

— « Pardon ? »

— « Si vous avez quelque chose à me dire », continua le colonel, en s'asseyant délibérément et en saisissant fermement les bras de son fauteuil, « faites-le. Ici. Tout de suite. Devant ces personnes. »

— « Vous êtes sûr que vous préférez ça, mon colonel ?

« — Oui. »

Ballard promena lentement le regard autour du groupe, puis sortit un carnet de sa poche.

— « Alors, voilà, mon colonel. Vous possédez un fusil. Vous avez prêté, ce matin, votre fusil au commissaire Willet. »

— « Oui ? »

— « Certains essais ont été faits avec ce fusil de 8 mm., » continua Ballard, « par les experts en balistique de la police du comté de Devonshire. » — Il consulta son carnet. — « Nombre de rayures : cinq

et demi. Sens de rotation : vers la droite. Signes distinctifs... Mais, peu importent les détails techniques. » — Son attitude demeurait impersonnelle, presque aimable. — « Le fait est, mon colonel, que la balle qui a tué le Dr Meyer a été tirée avec votre fusil. »

Derrière la maison, on entendait le bourdonnement indolent d'une tondeuse de gazon.

Même en cet instant, Nancy Penderel, n'avait pas pleinement conscience du danger que courait son père, ni même de la mort du Professeur. Une seule pensée envahissait son esprit, c'est que tout cela était simplement incroyable. Elle songeait à la resserre, près du court, de tennis, et au tir miniature que son père avait aménagé, au bout du pré, avec des sacs de sable étayés par de la tôle.

— « Je vois », dit le colonel Penderel. — Il gardait une attitude raide et impassible. Il leva la main, comme s'il allait en frapper le bras de son fauteuil, mais il la rabaissa doucement. — « Quelqu'un l'a volé alors. Ou bien, dois-je, par hasard, me considérer en état d'arrestation ? »

Ballard sourit, mais ses yeux ne changèrent pas d'expression.

— « Pas tout à fait, mon colonel. Tout ce que nous savons, c'est que votre fusil *a servi*. »

Pendant toute cette conversation, Carl Kuhn avait passé son temps à se balancer d'un pied sur l'autre, comme sous l'effet d'une angoissante indécision. Il tirait des petites bouffées rapides de sa cigarette.

— « Vous ne voulez pas dire », éclata-t-il soudain, dans un anglais presque parfait, « que ce Meyer a été tué hier après-midi ? »

Ballard se tourna vivement vers lui.

— « Hier après-midi ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

— « C'est qu'hier après-midi », répondit Kuhn, « je suis allé me promener en direction de cette maison. Il n'y a pas plus de quatre cents mètres d'ici. J'ai entendu un coup de fusil. J'ai regardé, de la colline, et j'ai vu Meyer devant chez lui. Il avait l'air très en colère. Mais il n'était pas mort, à ce moment-là. Non, non, non ! »

Tout en parlant, il mettait ses mains au-dessus de ses yeux pour s'en faire une visière et joignait, à la parole, toute une mimique compliquée. Ballard le regardait fixement.

— « Mais, qu'est-ce que vous avez fait, monsieur ? Vous n'êtes pas allé plus près pour voir ce qui s'était passé ? »

— « Non. »

— « Pourquoi ? »

— « Il n'était pas de mon sang », répondit Kuhn avec raideur. « Il n'était pas de ma race. Je ne voulais rien avoir à faire avec lui. » — Kuhn se détendit et sourit. — « Mais nous avions convenu de ne pas parler politique dans cette maison. N'est-ce pas, colonel Penderel ? »

— « Oui, en effet », admit le

colonel. « Je me moquais de la race ou des opinions politiques de cet homme. Je ne l'aimais pas, c'est tout. » — Il regarda Ballard. — « Je suppose que vous êtes au courant de tout ça ? »

— « A peu près tout le monde le sait, par ici, mon colonel. Est-il vrai que, mardi, vous avez menacé de le tuer ? »

Le colonel pâlit.

— « Je l'ai menacé de lui tordre le cou. C'est ça que vous voulez dire ? »

— « Pourquoi ? »

— « Je n'aimais pas ses manières. Il traitait les commerçants de haut et se donnait toujours de grands airs. Il est soi-disant arrivé d'Allemagne sans le sou, mais il ne manquait de rien. Mardi, à une garden-party, alors que ma femme essayait de l'amadouer, il a déclaré calmement que les Anglais n'avaient aucun goût, aucune culture, aucune éducation et ignoraient tout de la science. »

— « Ach, so ? » murmura Kuhn.

— « Je n'ai rien répliqué sur le moment. Mais j'ai fait une partie du chemin de retour avec lui et je lui ai dit quelques petites vérités. Ça a fini par une querelle du diable, c'est vrai. »

— « Oh ! c'est absurde », protesta Nancy, mais Ballard la fit taire, avec beaucoup de douceur et de persuasion.

— « Le Dr Meyer », dit-il sans commentaire, « a été tué aux environs de deux heures du matin avec un fusil pris dans cette resserre... »

— « Qui était fermée », dit le colonel d'un ton impassible, « et dont je suis seul à avoir la clef. »

— « Papa ! » s'écria Nancy.

— « Et », persista le colonel, « à deux heures du matin, je dormais. Je ne couche pas dans la même chambre que ma femme et je ne peux fournir aucun alibi. Qui plus est : le fusil était toujours dans la resserre à neuf heures du soir ; je le sais, parce que je suis allé ranger l'arrosoir à cette heure-là. On ne peut pas ouvrir la fenêtre et il n'y a pas d'autre moyen d'accès que la porte. Maintenant, vous savez tout. Mais ce n'est pas moi qui ai tué Meyer. »

Ballard allait parler, mais il en fut empêché.

Un homme de plus de cent kilogs, en costume de lin blanc, tournait d'un pas lourd le coin de la maison et s'avançait vers eux avec toute la gaucherie hésitante d'un myope. Il avait des lorgnons attachés par un large ruban noir et portait une canne à poignée en béquille. Il marmonnait sans cesse des mots qui semblaient glisser le long de la cascade de ses mentons successifs.

Le colonel Penderel se leva d'un bond.

— « Fell ! », s'écria-t-il. « Gideon Fell ! Au nom du ciel, qu'est-ce que tu viens faire ici ? »

Le Dr Fell sortit de son rêve. Il leva un visage aussi rayonnant que celui du vieux Roi Cole, balaya l'air de son chapeau à large bord et

plongea en un salut à sa façon. Puis, un peu essoufflé par cet épuisant effort, il fronça les sourcils.

— « J'espère », dit-il, « que vous m'excuserez d'entrer de manière aussi peu protocolaire par la porte de derrière. Je... euh... j'examinais le tir miniature. »

L'inspecteur Ballard intervint promptement.

— « Vous connaissez le Dr Fell, mon colonel ? »

— « Si je le connais ! Seigneur ! C'est un de mes plus vieux amis !... Assieds-toi. Prends un verre. Tu vas boire quelque chose. Serais-tu, par hasard, au courant de ce qui se passe ici ? »

— « En gros », répondit-il, « oui. Je suis venu ici pour discuter un point de science pratique — l'utilisation de la thermite pour l'ouverture des coffres-forts — avec le Dr Meyer. C'était ma seconde visite. Je l'ai trouvé... (Il ouvrit la main et en étendit les doigts.) Sir Herbert Armstrong m'a télégraphié pour me demander si je... euh... si je voulais bien prêter mon concours, à titre consultatif. »

— « Ravi de tout concours, monsieur », dit Ballard avec un sourire.

— « Pas autant que moi », s'exclama le colonel. « Tu comprends, Fell, ils croient que c'est moi le coupable. »

— « Quelle idiotie ! », cria Fell.

— « Eh bien ! qu'est-ce que tu crois, toi ? »

Le Dr Fell prit un air têtu.

— « Les proverbes... », dit-il. « Les proverbes ! Je ne sais rien encore. Avant d'exprimer une opinion, j'ai besoin d'avoir quelques renseignements sur deux points précis. Il faut que je sache tout sur le chat sauvage et la mousse. »

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— « Le quoi, monsieur ? » demanda l'inspecteur Ballard.

— « Le chat sauvage », répéta le Dr Fell, « et la mousse ».

Acceptant avec un grognement le fauteuil que le colonel lui avançait, il y laissa tomber son énorme corps, sortit un mouchoir de cotonnade rouge et s'en épongea le visage.

— « La dernière fois que je suis allé voir le Dr Meyer », continua-t-il, « j'ai remarqué, sur la cheminée de son bureau, un gros chat sauvage empaillé. »

— « En effet », reconnut le colonel.

— « Mais quand j'y suis retourné, aujourd'hui, le chat sauvage avait disparu. J'ai interrogé Mrs. Meyer à ce propos et elle m'a répondu qu'il l'avait emporté dans le jardin, il y a trois jours, et l'avait brûlé. »

— « Brûlé ? Pourquoi ça ? »

— « C'est précisément », dit le Dr Fell, en agitant son mouchoir, « la question rusée et subtile que je me suis posée à moi-même : pourquoi ? Ensuite, il y a la question de la mousse. Quelqu'un a arraché de grandes quantités de mousse, au voisinage de la maison. »

C'était la première fois que Nancy

Penderel voyait l'homme dont son père lui avait tant parlé. Son premier mouvement, en apercevant le Dr Fell, avait été de rire. Mais en le regardant plus attentivement maintenant, elle n'en éprouvait plus autant l'envie.

— « Remarquez bien », reprit soudain le Dr Fell, « que c'était toujours de la mousse *sèche*. Très sèche. Notre ramasseur de mousse n'en voulait pas un brin qui fût humide. O archontes d'Athènes ! Si seulement... »

Il hocha la tête, profondément plongé dans de ténébreuses méditations. L'inspecteur Ballard semblait indécis.

— « Vous êtes sûr que l'un ou l'autre de ces deux faits a un rapport avec notre affaire, monsieur ? »

— « Pas du tout. Mais il faut trouver une piste ou considérer alors que c'est une histoire de fou. Ma première idée a été, naturellement, que le chat empaillé avait été transformé en une sorte de coffre-fort : qu'on y cachait des papiers. Puisque nos témoignages prouvent que le Dr Meyer était un agent d'espionnage allemand... »

— « S-ss-t ! » intervint prudemment l'inspecteur Ballard.

Mais le Dr Fell se tourna vers lui.

— « Mon cher ami », dit-il avec humeur, « vous ne pouvez pas le tenir secret. Tout le comté est au courant. Au *pub*, où j'ai eu le plaisir de vider quelques pintes avant de venir, on ne parlait de rien d'autre. Quelqu'un a consciencieusement répandu la nouvelle. »

Il avait l'air pensif.

— « Mais réfléchissez ! Le docteur Meyer brûle le coffre-fort et il laisse ses papiers ! Cela revient un peu (il me semble) à fermer la porte de l'écurie une fois que le cheval a été volé. Et puis : « *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.* » Et... (Il se tourna vers Carl Kuhn.) Vous, monsieur, vous êtes cet autre Allemand dont j'ai tant entendu parler ? »

Pendant toute cette conversation, Kuhn s'était balancé nerveusement d'un pied sur l'autre. Il était plus rouge que d'habitude. Il semblait profondément et sincèrement surpris. Immédiatement, il fit un geste de la main, comme s'il enlevait un invisible chapeau et s'immobilisa au garde à vous.

— « A votre service, docteur », dit-il.

Le Dr Fell fronça les sourcils.

— « Vous n'allez pas nous citer un autre proverbe, j'espère ? »

— « Un autre proverbe ? »

— « *Qui se ressemble s'assemble ?* »

Kuhn avait l'air très sérieux.

— « Non. Je déplore ce qui est arrivé. Je le déplore profondément. Mais... ne jugez pas trop sévèrement. De telles tâches sont souvent glorieuses. Je m'étais trompé sur son compte... »

Le colonel Penderel le regarda avec un air ébahi. Nancy aussi. Elle avait confusément l'impression que

tout son univers bien ordonné s'écroulait autour d'elle.

— « Glorieuses ! » répéta-t-elle. « Cet affreux petit ver était un espion qui faisait je ne sais quoi, et vous dites : « De telles tâches sont souvent glorieuses » ?

Kuhn était de plus en plus rouge.

— « Je m'exprime peut-être mal en anglais. »

— « Sûrement pas ! Vous avez passé la moitié de votre vie en Angleterre. Je vous connais depuis que vous avez dix ans. Vous êtes plus anglais qu'allemand. »

— « Je regrette, mais ce n'est pas exact », protesta Kuhn. « Je *suis* allemand. » — Il se redressa mais jeta un regard anxieux, d'abord vers Nancy, puis vers le colonel. — « Cela ne change pas notre longue amitié ? »

— « Je veux bien être pendu si je sais ce que cela *change* », grommela le colonel, après un silence. « Il me semble que ce n'est plus un proverbe, cette fois, dont il s'agit mais plutôt d'une parabole. Enfin, peu importe. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes dans un beau pétrin. » (Il fronça les sourcils.) « Ce n'est pas vous qui auriez tué Meyer, par hasard ? »

— « Vous croyez que c'est vraisemblable ? » demanda Kuhn simplement.

— « Vous ne trouvez pas que vous avez un sacré toupet ? » s'exclama Nancy.

— « Mon petit, vous ne comprenez pas », soupira Kuhn au désespoir. « Ach ! oublions donc tout ça. Ce n'est pas notre affaire. Ils feraient mieux de chercher qui tirait sur Herr Meyer, hier après-midi... »

Le Dr Fell intervint d'une voix si perçante que tous se retournèrent brusquement.

— « Comment ? Qui est-ce qui tirait sur lui, hier après-midi ? »

Kuhn répéta son histoire. L'inspecteur Ballard l'écoutait avec un air de plus en plus soupçonneux, mais une lueur de compréhension commença à poindre dans le regard du Dr Fell qui s'abrita les yeux de la main.

— « Comment vous êtes-vous trouvé là, monsieur Kuhn ? » demanda Ballard.

— « Je me promenais, c'est tout. »

— « En direction de la maison du professeur Meyer ? »

— « Non, non, c'était un hasard. Il faut bien aller quelque part, quand on se promène. »

— « Voilà qui peut quelquefois se discuter », observa le Dr Fell. « Et la nuit dernière ? »

— « Tiens, c'est bizarre », s'exclama soudain Kuhn en se frappant le front. « J'avais oublié. Excusez-moi. Vous dites que le Dr Meyer a été tué à deux heures du matin ? »

— « Oui. »

— « Towser ! » s'écria Kuhn avec un profond soulagement. « Le chien ! Il était nerveux. Il n'arrêtait pas d'aboyer ! »

— « C'est vrai », murmura Nancy.

— « Oui ! Écoutez-moi. Il me dérangeait. Je ne pouvais pas dor-

mir. A la fin, je me suis levé, j'ai mis la tête à la fenêtre. J'ai vu Mac Cabe, le jardinier, qui descendait l'allée, en robe de chambre. Je l'ai appelé, je lui ai demandé s'il ne pouvait pas faire taire le chien et il m'a dit qu'il y allait. Juste à ce moment-là, j'ai entendu l'horloge de l'écurie sonner deux heures. »

Il y eut un silence. Kuhn tourna vers l'inspecteur un regard inquiet.

— « Oui, oui », dit Ballard en prenant des notes. « L'alibi, hein ? »

— « Appelez cela comme vous voudrez. Mac Cabe vous dira que ce que je vous raconte est vrai. Il y avait clair de lune : je l'ai vu et il m'a vu. »

— « Inspecteur », intervint le Dr Fell sans enlever sa main de devant ses yeux, « vous pouvez admettre ce qu'il vous dit. »

— « Admettre l'alibi ? »

— « Oui », dit le Dr Fell, en se mettant debout à grand'peine à l'aide de sa canne. « Vous pouvez aussi bien l'admettre : il est inutile. Je sais comment le professeur Meyer est mort. A vrai dire, c'est vous qui me l'avez révélé. »

— « Moi ? » s'exclama Ballard.

— « Et si vous voulez bien venir avec moi jusqu'à la maison », poursuivit le Dr Fell, « je pense que je pourrai vous le montrer. »

Il se tourna vers le colonel Penderel et ajouta :

— « Si j'ai bonne mémoire, mon vieux, tu étais considéré comme une autorité, en matière d'armes à feu. Tu ferais bien de venir aussi. »

— « La réponse est-elle donc si facile à trouver ? »

— « La réponse », dit le Dr Fell, « est un autre proverbe. »

***

Sous la lumière de cette fin d'après-midi, le cottage en bois de la vallée semblait abandonné et sinistre. Dans la vitre à petits carreaux, le trou du projectile avait l'air, lui-même, d'une cicatrice sur un cadavre.

Malgré les coups répétés frappés à la porte, personne ne vint. Le Dr Fell essaya de tourner le bouton et vit que c'était ouvert. Il fit signe à l'inspecteur d'entrer et discuta brièvement avec lui à voix basse ; après quoi, Ballard disparut. Alors, le Dr Fell, le visage cramoisi, invita les trois autres à entrer.

Le colonel obéit hardiment. Nancy et Carl Kuhn le suivirent avec un peu plus d'hésitation. L'Allemand était manifestement bouleversé et marmonna quelques mots inintelligibles en franchissant le seuil.

Il flottait toujours une âcre odeur de tabac dans le long bureau au plafond bas. Le corps de Ludwig Meyer avait été enlevé. Il ne restait plus trace du meurtre, à part une tache brune de sang séché, sur les papiers qui couvraient sa table de travail. C'étaient les feuilles de son dernier traité scientifique qu'il n'achèverait jamais.

Le Dr Fell se tenait dans l'em-

brasure de la porte, la lèvre inférieure sur sa moustache de brigand. Son regard se promena de la cheminée qui se trouvait sur le petit côté de la pièce, à gauche, à la fenêtre qui lui faisait face, à droite. Il avança péniblement jusqu'à la table de travail et se retourna.

— « Voilà », dit-il en frappant le bureau de son poing, où Meyer était assis. « Voilà » (il prit quelques feuilles du manuscrit et les laissa retomber) « le dernier livre de Meyer. Voilà » (il ouvrit un tiroir) « la preuve si évidente que Meyer était un espion. Sacré tonnerre, il n'y avait rien de plus évident ! »

Il referma bruyamment le tiroir. Ce geste souleva la poussière dont les grains dansèrent dans les rayons du soleil. Le Dr Fell tendit la main et tâta le rideau de cretonne. Il faisait très chaud dans la pièce, si chaud que le visage de Nancy Penderel était couvert de gouttes de sueur.

— « Il y a une question que je voudrais bien te poser », poursuivit le Dr Fell en regardant le colonel. « Pourquoi tout le monde est-il si sûr que la balle qui a tué Meyer a été tirée avec ton fusil ? »

Le colonel Penderel porta la main à son front.

— « Écoute, Fell », commença-t-il, dans un mouvement d'humeur qu'il maîtrisa aussitôt. « Elle *a été* tirée avec mon fusil, n'est-ce pas ? »

— « Oh oui, bien entendu. Je pose seulement la question : Pourquoi tout le monde en est-il aussi sûr ? »

— « A cause des rayures distinctives que le canon du fusil fait sur la balle », répondit l'autre.

— « C'est exact. Manifestement et péniblement exact. Bon. Maintenant, autre chose : tu as aménagé un tir miniature dans le pré, derrière la maison, n'est-ce pas ? »

— « Tu devrais le savoir », répliqua le colonel, l'air un peu exaspéré, « puisque tu m'as dit que tu étais allé le regarder. »

— « Et où vont se perdre les balles ? »

— « Dans du sable fin. »

— « Si bien que tous les projectiles tirés dans ce sable restent éparpillés là-bas ? »

— « Oui. »

— « Oui. Et chacun d'eux, tout en gardant exactement sa forme porte les marques distinctives de ton canon de fusil. N'est-ce pas ? »

La porte du bureau s'ouvrit brusquement et ils sursautèrent tous. L'inspecteur Ballard entra, lança au Dr Fell un regard d'intelligence et fit un signe de tête.

Le Dr Fell prit une profonde respiration et ferma un moment les yeux avant de continuer.

— « Vous voyez », dit-il, « ce crime est beaucoup plus ingénieux qu'il n'en a l'air. Une certaine personne — qui m'écoute en ce moment — a réussi là un véritable chef-d'œuvre artistique.

« Ces balles, par exemple. On choisit celles-là à cause de leurs

rayures nettement distinctives. Rien de plus facile que d'aller en chercher une dans le sable fin ! Ensuite, il suffit de la mettre dans une douille et de la tirer de nouveau. Non ? »

— « Pas sans... », commença le colonel Penderel, mais le Dr Fell l'interrompit.

— « D'autre part, il y a la question du rideau de la fenêtre. »

Le Dr Fell se pencha et le prit entre le pouce et l'index. Mais il ne le regardait pas, il regardait l'inspecteur Ballard.

— « Inspecteur, vous observiez la maison avec des jumelles, la nuit dernière. A la seconde même où le coup est parti, vous vous êtes levé d'un bond et vous avez braqué vos jumelles sur cette fenêtre. C'est tout au moins ce que vous m'avez dit ce matin ? »

— « Oui, monsieur. C'est exact. »

— « Et quand le coup est parti, vous avez vu flotter ce rideau. C'est bien exact aussi ? »

Ballard revit mentalement la scène avec ses ombres et ses lumières nettement dessinées. Il acquiesça.

— « Il est absolument impossible qu'un coup tiré de l'extérieur, à une certaine distance d'une fenêtre fermée, agite un rideau, *à l'intérieur*. Il n'y a qu'une chose qui ait pu le faire : la détente des gaz s'échappant de la gueule de l'arme quand le coup a été tiré *dans cette pièce*. »

En appuyant sur sa canne, il traversa le bureau et se dirigea vers la porte entr'ouverte. Il l'ouvrit toute grande.

De l'autre côté, dans l'entrée, les mains sur les joues, se tenait Harriet Meyer. Son expression épouvantée, sa lèvre supérieure légèrement relevée, en un rictus qui découvrait ses dents, semblaient avoir été saisies par une camera.

— « Entrez, mistress Meyer », dit le Dr Fell. « Voulez-vous nous expliquer comment vous avez tué votre mari ou préférez-vous que je le fasse ? »

***

Avec la vivacité d'un chat, elle leva la main sur lui. Il voulut lui attraper le bras, mais elle recula promptement jusqu'au mur, de l'autre côté. Elle resta là, appuyée contre les rayons, ses yeux bleus aussi inexpressifs que ceux d'une poupée, mais la poitrine soulevée par une respiration haletante.

Le Dr Fell poussa un soupir.

— « Le colonel Penderel », continua-t-il, « vous dira qu'une balle de 8 mm. peut être utilisée dans un fusil de calibre 16, comme celui qui est ici. Quand vous dites que c'est impossible, ce n'est pas exactement ce que vous pensez. Ce que vous pensez c'est qu'on ne peut pas la tirer sans qu'elle garde de traces et que le tir ne peut pas être précis. Mais, à bout portant ou presque, la précision n'est pas indispensable. Et il y a une méthode qui permet de la tirer avec une arme à canon lisse, sans laisser de traces. Vous la trouverez exposée dans *System der Kriminalistik de Gross*. »

Le colonel Penderel écarquilla les yeux, puis les ferma à moitié.

— « La mousse ! » s'exclama-t-il. « Grand Dieu ! Harry, la mousse sèche ! Que j'ai été bête ! On entoure la balle de mousse sèche. Elle ne touche pas l'intérieur du canon et ne garde pas de marque. La combustion enflamme et détruit la mousse. Il ne reste donc aucune trace, sauf un canon sali. Quand j'étais instructeur de tir... »

Nancy, sans un mot, montrait la fenêtre du doigt.

Le Dr Fell acquiesça de la tête.

— « Oui », dit-il en contemplant le trou de la vitre. « Il a été fait hier après-midi, comme vous l'avez deviné. Par la balle d'un autre fusil, probablement un 22. Et cela naturellement, pour la mise en scène.

Pendant que son mari était occupé autre part, cette dame étudiait tous les angles, s'éloignait à quelque distance et tirait à travers la vitre une balle qui allait se loger dans le chat empaillé, sur la cheminée. Si vous voulez bien observer la ligne de tir, vous comprendrez ce qui s'est passé. Elle a dû, ensuite, expliquer au professeur Meyer qu'elle s'exerçait et qu'elle avait mal visé. On ne peut pas le blâmer de s'être mis en colère. Après, il lui a été facile de brûler l'animal empaillé et de cacher le fusil dehors. Alors, il ne lui restait plus qu'à exécuter sa dernière besogne dans la nuit. Elle vivait seule avec son mari. Personne ne pouvait remarquer cet imperceptible trou dans la fenêtre... avant le moment voulu. La maison devait être cernée (comme elle l'avait combiné elle-même) par des officiers de police chargés de prendre au piège un imaginaire chef de l'espionnage qui était censé rendre visite au Dr Meyer. Ils ne s'approcheraient pas avant d'avoir entendu le coup de feu. Mais quand ils entendraient le coup de feu, il serait trop tard. »

Harriet Meyer ne disait toujours rien. Elle promenait son regard autour de la pièce avec un air indécis, comme si elle se demandait si elle allait se défendre ou s'enfuir.

— « Elle n'a eu qu'à entrer », continua le Dr Fell. « Meyer s'est retourné (remarquez la situation de la porte) de telle façon qu'il lui offrait la tempe gauche. L'odeur très légère laissée par la poudre sans fumée ne pouvait pas se distinguer au milieu du nuage de fumée de tabac qui flottait dans la pièce. Naturellement, elle a trouvé son plan tout tracé. Dans toute bonne maison de savant allemand, vous avez des chances de trouver un exemplaire du *System der Kriminalistik* de Hans Gross. Il y en a un, je crois, sur le rayon, juste au-dessus de sa tête. »

Ils entendirent le bruit des ongles d'Harriet Meyer contre les livres. Deux voix s'élevèrent presque en même temps :

— « Frau Meyer... » s'exclama Kuhn.

— « Mais elle est anglaise ! » s'écria Nancy.

**

— « Bien sûr », répondit Fell, en frappant le bout de sa canne par terre. « Mais, sacré nom, vous ne voyez donc pas que c'est justement ce qui la rend si dangereuse ? »

Harriet Meyer rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— « Vous ne comprenez donc pas », cria le Dr Fell d'une voix de tonnerre, que le pauvre vieux Meyer (quels qu'aient été ses torts) n'avait rien d'un espion ? Qu'il n'était rien d'autre que ce qu'il prétendait être ? Que c'est cette charmante femme (adepte de ce que certains appellent l'idéologie moderne) qui faisait de l'espionnage ?

« Le Service Spécial croyait qu'il tenait Meyer parce que toutes les pistes menaient chez lui. Ils « brûlaient » vraiment trop. Alors elle l'a sacrifié. Elle a averti la police et combiné le meurtre de Meyer en s'arrangeant pour laisser des preuves flagrantes, mais beaucoup trop flagrantes pour être vraies, et en attirant les policiers en personne pour qu'ils puissent témoigner de son innocence. Je dois avouer qu'elle fait mon admiration ! »

Harriet Meyer riait toujours. Mais d'un rire étouffé qui sonnait faux et glaçait les témoins de cette scène. Elle s'arrêta et reprit sa respiration avec un sifflement quand l'inspecteur Ballard s'approcha lentement d'elle.

Elle l'observa avec un regard scrutateur. Puis elle parut prendre une décision. Elle se redressa, talons joints, tendit brusquement la main en avant, paume en dessus, comme pour saluer, puis, de cette même main, elle le frappa et courut, tête baissée, vers la porte.

Le Dr Fell retint Ballard par le bras.

— « Laissez-la », dit-il calmement. « La maison est cernée, elle n'ira pas loin. Vous avez mis ce fusil en sûreté ? »

— « Oui, mais... »

— « Les traces de mousse consumée, dans le canon, suffiront bien. Ces gens trop malins oublient toujours quelque chose. »

Il faisait très chaud. Le Dr Fell sortit de nouveau son mouchoir rouge et s'épongea le visage. Carl Kuhn se précipita à la fenêtre et regarda dehors.

— « Vous n'aimeriez pas qu'elle réussisse à s'échapper ? » demanda doucement le Dr Fell.

— « Je ne sais pas », dit Kuhn qui avait perdu ses belles couleurs. « C'est votre compatriote, ce n'est pas la mienne. Cela ne me regarde pas. »

Le Dr Fell remit son mouchoir dans sa poche.

— « Monsieur », dit-il gravement. « Je n'ai rien à vous reprocher. Je vous considère comme un honnête homme. »

Kuhn inclina la tête et joignit les talons.

— « Si même vous ne l'étiez pas, vous portez, en tout cas, vos propres couleurs et vous ne vous faites pas passer pour autre chose que ce que vous êtes. Mais cette femme, là-

bas » (il pointait sa canne dans la direction qu'Harriet Meyer avait prise), « cette femme est un présage et un avertissement. Avec l'étranger, nous savons comment agir, mais le fanatique hypnotisé surgi d'entre nous, la chauve-souris, la chouette, la taupe qui nous détruirait avec les meilleures intentions du monde, c'est autre chose ! Le cas s'est déjà produit. Il peut se reproduire. Voilà ce que nous avons à craindre, *tout* ce que nous avons à craindre. »

En silence, il remit son chapeau blanc à grand bord.

— « Maintenant, je vais vous demander de m'excuser », ajouta-t-il, « je n'aime guère les cas de ce genre. »

— « Je l'avais dit que c'était Harriet », lui murmura Nancy, dans un souffle. « J'ai toujours trouvé qu'elle était encore plus bizarre que lui. Mais pourtant, vous savez, je ne le croyais pas *vraiment*. Qu'est-ce que vous vouliez dire quand vous nous avez répondu que l'explication de toute cette histoire était un proverbe ? »

Le Dr Fell chercha à se rappeler, en fronçant les sourcils.

— « Ah ! oui », s'exclama-t-il. « Quand j'ai su qu'elle avait dénoncé son mari à la police, je me suis demandé si ce n'était pas elle notre proie. N'ai-je pas entendu dire quelque part que *celui qui sème le vent récolte la tempête ?* »



L'EMPREINTE BLEUE

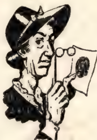
par STUART PALMER

Voici une nouvelle aventure** (1) **de Miss Hildegarde Withers, cette respectable institutrice, dont la passion est la recherche de la solution des problèmes policiers les plus ardus qui sont soumis à la sagacité de son vieux camarade l'inspecteur Oscar Piper.

Bien des histoires ont déjà été basées sur une question d'empreinte digitale.** STUART PALMER **nous prouve qu'il est encore possible d'écrire quelque chose de nouveau sur ce sujet.



MAIS ce n'est pas une vente aux enchères ! c'est un massacre ! »



Le commissaire-priseur Paul Varden, de la Galerie Sutton, ne se contenait plus. Il devenait de plus en plus évident que personne n'avait envie d'une armoire en acajou tellement lourde qu'il avait fallu trois hommes pour la hisser jusque sur l'estrade.

— « En veut-on pour cent dollars ? En veut-on pour soixante-quinze dollars ? » Varden s'adressa directement à un homme qui somnolait dans l'un des bas côtés de la salle, assis près de la seule jolie fille qui s'y trouvait. « Monsieur Hamish, vous, un amateur de belles choses, vous n'allez tout de même pas laisser échapper cette pièce unique en acajou massif ? »

M. Hamish, le principal enchérisseur ce jour-là, était un homme au visage long et pointu présentant une certaine ressemblance avec l'Aigle américain.

— « N'avez-vous pas dit soixante-quinze dollars, monsieur Hamish ? » insinua le commissaire. La jeune fille — dont la coiffure et le tailleur de tweed étaient aussi classiques que l'imposaient ses fonctions de secrétaire, mais qui n'en restait pas moins encore beaucoup trop jolie — toucha le bras de son voisin. Il ouvrit les yeux, écouta ce qu'elle lui chuchotait et jeta un coup d'œil sur l'estrade. Alors, très délicatement, il se pinça le nez entre le pouce et l'index.

Le commissaire but une gorgée

(1) Voir « *MYSTÈRE MAGAZINE* » N° 1 : « Et l'émeraude était prise ».

d'eau et adopta une nouvelle tactique :

— « Eh bien, messieurs et mesdames, si vous n'aimez pas cette armoire, voyez au moins tout ce qu'on peut y loger ! » Il appela un nègre aux proportions de géant : — « Ouvrez les portes, que tout le monde puisse voir ! Ma parole ! on pourrait y installer un bar ! on pourrait la renverser et y introduire un moteur, on aurait un véritable bateau ! » Il y eut quelques rires dans la foule. Hamish lui-même sourit légèrement et dit un mot à la jeune fille qui était à côté de lui.

— « Trente dollars », fit-elle d'une voix très claire mais musicale et douce.

— « Trente, trente, trente... N'ai-je pas entendu cinquante par ici ? » demanda Varden avec un sourire engageant.

Le nègre avait retiré les tiroirs du côté gauche de l'armoire, mais la grande porte qui en occupait toute la partie droite résistait à ses efforts. Armé de clés et d'un tournevis il essayait, tout en maugréant, de forcer le panneau coincé. M. Hamish se pencha de nouveau vers sa secrétaire qui leva aussitôt la main :

— « Inutile, je vous en prie ; c'est pour le bois que M. Hamish achète et il ne veut pas qu'on l'égratigne. »

— « Ça va, alors, George, inutile d'insister. Alors, messieurs et mesdames, nous disons cinquante dollars ?... Personne ?... Alors, trente dollars ? Une fois, trente dollars, deux fois... »

Il leva rapidement son marteau, mais avant même qu'il ne soit retombé on entendit le grincement d'une pièce de métal ; sous les efforts persévérants que le nègre avait déployés à l'aide de son tournevis quelque chose venait de céder. Le temps sembla s'arrêter pendant l'espace d'une seconde ou d'un siècle, et le silence dans la salle fut tel que Miss Hildegarde, qui se trouvait au dernier rang, put entendre le tic tac de la montre ancienne qu'une broche retenait sur sa poitrine.

La porte de l'armoire était grande ouverte, laissant voir le vide intérieur ou plutôt non, pas un vide, car lentement et comme avec un infini regret le corps d'un homme aux traits noircis et congestionnés glissa au dehors. Rigide, il roula en rebondissant sur chaque marche de l'estrade et s'immobilisa dans une pose contorsionnée, aux pieds des premiers spectateurs.

***

Le magnésium des photographes de la presse jaillissait comme des éclairs de chaleur par une nuit d'été, et le pas lourd et décidé des détectives résonnait dans les couloirs vides de l'immeuble. Des bureaux au fond de la salle où l'on avait sans cérémonie refoulé le public, des protestations s'élevaient.

— « C'est absurde !... » criait le commissaire Varden. « Personne

ici ne peut être impliqué car celui qui a mis le corps dans l'armoire doit avoir fait son coup dans le courant de la semaine, alors qu'elle était exposée au rez-de-chaussée. »

— « Louis Hamish, Hôtel Elleston », écrivait sans se laisser émouvoir l'agent qui parcourait les rangs de la foule, carnet en mains.

— « Bianca Riley, 25 Barrow Street », dit la jolie secrétaire. Elle jetait de temps à autre un coup d'œil sur la petite montre bijou qu'elle avait au poignet.

— « Le jeune homme attendra ! » fit à côté d'elle une voix engageante. Levant la tête, la jeune fille rencontra le regard souriant d'une demoiselle d'âge incertain, au visage chevalin.

Bianca sourit malgré elle :

— « J'ai bien peur que non... Son train arrive dans quatre minutes exactement. »

— « Maintenant, messieurs-dames », annonça l'agent, « l'inspecteur va vous interroger à tour de rôle. Entrez un par un dans la pièce à côté. »

Le nom inscrit sur la porte en verre était « Joël Klaus, Directeur », mais derrière le bureau verni de M. Klaus c'était Oscar Piper qui était assis, un gros cigare éteint aux lèvres, une expression sévère empreinte sur son visage. Il pivota pour faire face à sa première victime, et son cigare tomba : « Hildegarde ! »

— « Eh oui, Oscar », fit Miss Withers. Les deux vieux partenaires de lutte semblaient se mesurer. — « Est-ce que le mort n'est pas un certain Docteur Brotherly ? »

— « Oui, le Docteur Carl Brotherly, identifié par le personnel de la salle des ventes. C'était un client assidu. Marié, il habite 33 Denton Place. »

— « Je sais », dit Miss Withers, « j'étais là-bas au début de l'après-midi. Mme Brotherly voulait que je m'occupe de retrouver son mari disparu depuis trois jours. Il avait téléphoné le matin et fait dire qu'elle n'ait pas à s'inquiéter. Son frère, qui demeure avec eux, lui déconseillait fortement d'alerter la police et du reste elle n'y tenait pas non plus car Brotherly avait sur lui son collier de perles qu'il emportait à faire enfiler. »

On frappa à la porte du couloir et l'inspecteur dit quelques mots à un détective qui arrivait du Commissariat Central. Puis il se retourna vers Miss Withers : — « Le Dr Bloom sort d'ici », fit-il. « Brotherly a été étranglé avec le foulard de soie qu'il portait au cou. De plus, la mort remonte au moins à quarante-huit heures ; il est donc inutile de faire attendre les gens ici. » Il donna un ordre au sergent.

— « Si Brotherly est mort depuis quarante-huit heures », continua-t-il, « votre histoire de coup de téléphone ne tient pas debout. »

— « Non ? Vraiment ? » dit Miss Withers, frappant ses dents du bout d'un crayon. — « Eh bien moi, j'ai, au contraire, l'impression

qu'elle devient beaucoup plus intéressante ! »

— « Moi aussi j'ai quelque chose d'intéressant à vous montrer », dit Piper, « quelque chose que nous avons trouvé caché entre la chemise et la peau, en fouillant les vêtements du mort. »

— « Pas le collier de perles ? »

— « Non, rien de semblable, ceci », et l'inspecteur sortit l'agrandissement photographique à la dimension d'une carte postale d'une empreinte de doigt. On voyait que la photographie avait été froissée, puis repassée.

L'institutrice fronça les sourcils :

— « Mais c'était un riche collectionneur d'objets d'art, pas un détective ! »

— « Ceci n'est pas une empreinte policière », lui dit Piper, « c'est une photo d'amateur. J'incline à penser que quelqu'un avait dérobé une des pièces de la collection de Brotherly et que ce dernier essayait de retrouver lui-même le voleur d'après une empreinte qu'il avait relevée. En tout cas nous ne tarderons pas à être fixés. »

Ils sortirent dans le couloir et s'effacèrent pour laisser passer des hommes vêtus d'uniformes blancs, qui portaient un grand panier d'osier destiné à la morgue.

— « Ceci signifie qu'il me faut maintenant aller voir les parents et les accompagner à l'institut médico-légal pour l'identification. Voulez-vous venir, Hildegarde ? »

Miss Withers déclina l'invitation, descendit l'escalier et sortit. L'affaire semblait lui échapper... sa première affaire vraiment personnelle !

Elle se dirigea vers l'Ouest et tourna l'angle de la rue, laissant derrière elle Madison Avenue et sa foule de curieux. La Cinquante-deuxième Rue était sombre et déserte. Toutefois une automobile aussi démodée qu'imposante stationnait, vide, le long du trottoir. Miss Withers remarqua aussitôt que la portière n'était pas fermée ; le fait en soi était bizarre et comme elle s'intéressait à tout ce qui était bizarre, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur...

A ce moment grande fut sa surprise de s'entendre appeler par un sifflement étouffé. Elle regarda tout autour d'elle mais ne vit que les grands bureaux au coin de la rue et la longue file d'immeubles déserts.

Le sifflement se fit entendre à nouveau, suivi d'un appel plus pressant : « Bianca ! »

Alors elle leva la tête et aperçut un visage dans l'encadrement d'une fenêtre à l'étage supérieur. Tandis qu'elle regardait, elle vit un objet sombre descendre rapidement au bout d'une cordelette, comme une araignée au bout de son fil. Elle s'en saisit machinalement et sentit qu'on venait de lâcher la ficelle. Elle tenait en mains un tableau carré, patiné, mesurant environ 25 centimètres de côté et dont elle distinguait mal le sujet. Avant qu'elle ait pu décider ce qu'elle

allait faire de cette manne descendue du ciel quelqu'un la lui arracha brusquement. C'était la secrétaire, Bianca Riley, qui arrivait tout essoufflée d'avoir couru :

— « Oh, merci ! » fit-elle. « J'aurais dû être là, mais j'ai été obligée de donner un coup de téléphone. Comment se fait-il ?... »

— « Mais, dites-moi, que se passe-t-il ? On cambriole le second étage ? »

Miss Riley se mit à rire :

— « Mais non, voyons, c'est une fenêtre de la salle des ventes qui donne sur cette rue. La police n'a pas voulu nous laisser emporter même les petits objets que nous avions achetés ce soir, alors il a bien fallu que nous nous débrouillions... Est-ce bête ! toutes ces formalités ! Vous savez, M. Hamish tient absolument à emporter lui-même tous les objets qu'il achète... »

— « Il a l'air de savoir ce qu'il veut, votre patron ! »

Bianca, qui serrait le tableau sur son cœur, répondit :

— « C'est le plus juste et le meilleur des hommes, quoi qu'on puisse en dire ! »

— « Même lorsqu'il vous retient après les heures de bureau et qu'il y a un jeune homme qui arrive par le train ? »

L'indiscrète question ne reçut pas de réponse car des pas approchaient. Un homme de haute taille, au nez en bec d'aigle, l'air fatigué, les rejoignit.

Il regarda Miss Withers et embrassa la scène d'un coup d'œil.

— « Bonsoir ! » fit-il, « vous voudrez bien nous excuser ! » Sur un signe de lui, Bianca Riley s'installa au volant de la voiture. Hamish se disposa à monter à son tour. — « Vous pouvez aller, Bianca », dit-il.

— « Pas si vite ! » et Miss Hildegarde Withers, ouvrant précipitamment son sac, en sortit un sifflet de police dont elle tira un appel strident.

L'homme avait enfin quitté son air somnolent. — « Nom d'un chien ! cette femme... » Alors, à sa grande surprise, l'institutrice se sentit poussée rudement à l'intérieur de la voiture. La porte se rabattit sur elle et l'auto démarra dans un grand bruit de moteur.

Elle fut la première à parler :

— « Alors ? un enlèvement ? un cambriolage ? un vol ? »

— « Plein gaz !... » coupa Hamish. Ils tournèrent la Septième Avenue. — « C'est bon, Bianca. » La voiture stoppa aussitôt sous un lampadaire. Miss Withers, le souffle coupé, ne pouvait prononcer un mot, mais Hamish descendit, maintint poliment la porte ouverte, et elle le suivit, l'air digne, sa curiosité plus que jamais en éveil.

— « Je vous dois une explication », fit-il doucement, « mais je ne pouvais pas vous la donner là-bas. Vous voyez ce tableau ? »

Miss Withers le voyait en effet ; c'était une peinture à l'huile, exé-

cutée apparemment sur bois, et dont le cadre était en mauvais état. Autant qu'elle pouvait en juger, c'était le portrait, peint avec beaucoup de minutie, d'un homme assez jeune, portant des moustaches, et coiffé d'une sorte de béret bleu. La toile était très sale.

— « J'ai acheté cela cet après-midi », dit Hamish, « pour à peine cent dollars ; je ne pouvais pas attendre la permission de la police pour le sortir de la salle, et je voulais éviter la curiosité des journalistes qui attendaient à la porte. Je peux me tromper, mais il se pourrait que j'aie là un authentique portrait de Hans Holbein peint par lui-même. C'était, vous le savez, le grand peintre de la Cour du roi d'Angleterre Henri VIII. Quelque chose me dit... » Il haussa les épaules : « Il n'y a que lorsque nous l'aurons examiné et restauré que nous pourrons nous prononcer... »

***

Tandis que Miss Withers racontait son aventure à l'inspecteur Piper à Center Street le lendemain matin, elle remarqua qu'il avait les jointures des doigts écorchées :

— « Encore un petit passage à tabac ? » demanda-t-elle.

— « Ça c'est passé ici même il y a environ une demi-heure », répondit-il. « La veuve et son frère, un certain M. Bogart, sont venus me rendre visite. »

Miss Withers hocha la tête : — « L'homme qui ne voulait pas que Mrs. Brotherly alertât la police ? C'est un peu louche, Oscar ! »

Il acquiesça : — « Ils sont venus faire du scandale ici parce qu'on n'a retrouvé ni les perles, ni l'argent sur le corps. Bogart a même été jusqu'à insinuer que quelques-uns de mes hommes pourraient peut-être dire où se trouvaient les perles ! »

Piper serrait les mâchoires, car il était fier de ses hommes. — « Nous avons eu une petite explication à ce sujet et... il m'a manqué du gauche ; moi, pas. En tout cas je lui ai fait avouer la raison pour laquelle il n'avait pas permis à sa sœur de prévenir la police. C'est à cause de ce télégramme, reçu avant-hier. Si vous y comprenez quelque chose !...

DOIS DISPARAITRE. PRÉVENEZ ANGELA AVEC MÉNAGEMENTS. TÉLÉGRAPHIERAI PLUS TARD. SECRET ABSOLU IMPORTANT. FAITES DISPARAITRE IMMÉDIATEMENT BOUDDHA VERT DE LA BIBLIOTHÈQUE. — CARL.

Miss Withers rendit le télégramme : — « Alors, il l'a fait ? »

— « Fait quoi ? »

— « Disparaître le Bouddha vert ? »

Piper grogna : — « Bogart et Mrs. Brotherly disent que non ; ils en auraient été bien empêchés du reste, car depuis des années Mr. Brotherly collectionnait des statuettes orientales ; il y a près d'une centaine de Bouddhas dans la bibliothèque, et plus de la moitié sont verts ! »

Miss Hildegarde Withers fronça les sourcils comme pour mieux se recueillir : « Au fait, avez-vous des renseignements sur cette empreinte que vous avez trouvée sur le corps du mort ? » Elle prit l'agrandissement resté sur le bureau.

Piper secoua la tête : — « Elle ne correspond à aucune des empreintes de nos fichiers ou de ceux de Washington, pas plus du reste qu'à celles d'aucun suspect. »

— « Dommage, Oscar, vraiment dommage ! avoir un bel agrandissement d'une magnifique empreinte, et ne pas pouvoir s'en servir ! Vous permettez que j'essaie ? »

— « Mais je vous en prie, Hildegarde ! Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ? »

— « Oui », fit-elle, après avoir réfléchi un moment. « Auriez-vous par hasard un exemplaire du catalogue de la vente d'hier soir ? »

Il en avait même toute une pile, à la couverture ornée du très décoratif blason de la Galerie Sutton.

Elle passa la première page. La seconde disait :

14. Vases en porcelaine de Chine (paire).
15. Table de salle à manger, style géorgien.
16. Cheval époque T'ang.
17. Peinture. Homme au béret bleu.
18. Peinture. Nu par F. Van Brown.
19. Armoire en acajou, époque Victorienne.

Le téléphone retentit et Piper décrocha l'appareil. Levant la tête, il dit : — « Il vous intéressera peut-être de savoir que le dernier achat de Brotherly à la Galerie Sutton remonte à trois semaines, c'était un Bouddha en malachite verte. »

— « C'est toujours un renseignement... nous en avons besoin. »

— Ce dont nous avons besoin... » Piper s'arrêta en voyant paraître dans l'encadrement de la porte un petit homme âgé et courbé, à cheveux blancs, qui ne s'était pas fait annoncer.

— « Oh ! entrez, Max ! Vous connaissez Miss Withers, n'est-ce pas ? »

Max Van Donnen exprima sa satisfaction de la rencontre avec un accent guttural. — « J'ai optenu un rézultat », dit-il à l'inspecteur. Il tendit un rectangle de carton noir sur lequel des fragments de verre avaient été soigneusement collés.

— « Cela provient des talons en caoutchouc de la victime », expliqua Piper à l'institutrice. — « Ajoutés à d'autres fragments que mes hommes ont ramassés dans le coin de la salle où l'armoire était exposée... Alors, Max, y en a-t-il assez pour envoyer à l'opticien ? »

L'expert haussa les épaules : — « Azez, Inzpecteur, bour foir que ze n'est pas tes lunettes gom nous penzions, mes tes morceaux te loupe ! »

— « Merci, Max ! ce n'est pas de chance ! On peut retrouver le propriétaire de lunettes mais pas celui d'une loupe ! » Il leva la tête,

surpris. — « Et, où allez-vous donc, Hildegarde ? »

— « Au Musée Métropolitain, si vous voulez savoir. »

Il sourit : — « Comparer l'empreinte avec celles des momies du Musée ? »

— « Quelque chose comme cela, oui. » Et, toute pleine d'une nouvelle ardeur, elle sortit précipitamment.

Congédiant son taxi sur l'avenue, elle monta rapidement les marches du Musée et se dirigea directement vers le bureau de renseignements. Deux minutes plus tard un autre taxi la reconduisait à Center Street.

Elle se précipita sans cérémonie chez l'inspecteur.

— « Pas étonnant que vos hommes n'aient pas retrouvé le propriétaire de l'empreinte ! Savez-vous de qui elle est ? »

— « Hein ? » L'inspecteur se redressa. — « Qui est-ce, et où peut-on le pincer ? »

— « Son nom », fit doucement Miss Withers, « est Holbein, Hans Holbein, et vous pourriez peut-être le trouver dans le cimetière d'Utrecht, Hollande, où il repose depuis quelques centaines d'années. »

— « Hildegarde, auriez-vous par hasard perdu la raison ? »

On frappa à la porte et le planton passa la tête :

— « 'Mande pardon, monsieur l'Inspecteur, mais le type du genre « scout » est encore ici et... »

— « Il faut absolument que je vous parle », interrompit un grand jeune homme, visiblement bouleversé, en se frayant un passage jusqu'à la porte. Il portait l'uniforme des aspirants de l'École Militaire de West Point. Piper devint rouge :

— « Mais enfin, ne vous ai-je pas déjà dit de vous adresser au « Bureau des Disparus » ? »

— « Oui, monsieur, je sais bien » — le grand jeune homme se mit au garde à vous — « mais on me répond que tant qu'il n'y a pas quarante-huit heures on n'est pas « disparu » officiellement et on me dit de repasser demain ou après-demain... »

— « Eh bien, faites ce qu'on vous dit, monsieur ? »

— « Aspirant Robbins, John Charles Robbins. Mais je ne peux pas revenir dans deux jours ; il faut que je reprenne le dernier train ce soir pour rentrer à l'École avec mes camarades, sinon je serai puni et c'en est fait de mes galons de sous-lieutenant à la promotion de juin... et je vous assure, inspecteur, que je suis vraiment inquiet, inquiet au delà de tout ce que vous pouvez imaginer, parce que si rien ne lui était arrivé elle serait venue m'attendre au train hier soir... »

Miss Hildegarde Withers redressa soudain la tête :

— « La jeune fille ne s'appellerait-elle pas Bianca Riley, par hasard ? »

Il acquiesça d'un geste... — « Et elle n'est pas rentrée chez elle depuis hier soir car j'ai téléphoné toutes

les heures. » Puis il s'arrêta. — « Mais comment êtes-vous au courant, madame ? »

— « Je ne suis au courant de rien ; j'ai beaucoup d'imagination, voilà tout », fit-elle. — « Vous venez, Oscar ? ceci est sérieux ; vous avez entendu le nom ? C'est Bianca Riley. »

Une voiture de la police les emmena rapidement dans la direction nord ; elle fit halte un instant devant le 25 de Barrow Street. La porte de Bianca Riley était fermée à clé. De la boîte aux lettres sortait une carte portant ces mots : « *Toutes mes excuses, Johnny, je vous téléphonerai plus tard ; mille tendresses, B.* » Le message ne causa aucun plaisir au jeune homme, car il était écrit au dos d'une carte de visite portant le nom de « Louis Hamish, expert, antiquités et objets d'art, 241 East 34th Street. »

— « Elle m'a écrit qu'elle avait trouvé une situation épatante », fit le jeune homme d'un ton furieux. « Objets d'art ! laissez-moi rire ! »

— « L'adresse est certainement celle de son bureau », fit Miss Withers tandis qu'ils remontaient en voiture. Ils prirent la direction Est, coupèrent par Lexington et remontèrent vers le Nord pour aboutir dans un quartier d'antiquaires, d'encadreurs et de boutiques de livres d'occasion. Sur la porte d'un immeuble d'angle, une plaque de cuivre parmi d'autres portait le nom de « Louis Hamish ».

— « Une seconde ! » fit Miss Withers, « que je n'oublie pas les accessoires ! »

Elle revint au bout d'un moment, portant sous le bras un paquet enveloppé de papier brun. Ils montèrent les escaliers, suivirent un couloir jusqu'à une autre plaque de cuivre. On ne répondit pas aux coups répétés de Piper.

— « On peut toujours enfoncer la porte », suggéra John Charles Robbins.

Brusquement elle s'ouvrit, livrant passage à une jolie jeune fille aux cheveux fins et soyeux, qui la referma aussitôt derrière elle.

— « Johnny ! » s'écria-t-elle joyeusement. — « Vous n'auriez pas dû venir ici... Oh ! mais je suis si contente de vous voir ! »

Elle s'avança, prête à donner ou à recevoir un baiser, mais il l'arrêta net :

— « Dites-moi d'abord une chose, une seule », fit-il d'un ton cassant : « Avez-vous passé la nuit ici ? »

Bianca devint écarlate : « Oui, bien sûr, j'ai essayé de téléphoner à l'hôtel où je supposais que vous étiez descendu, et j'ai laissé un mot chez moi. »

Mais l'aspirant Robbins n'écoutait plus ; mâchonnant quelques paroles pleines d'amertume, il pivota sur ses talons et s'éloigna avec une dignité toute militaire.

Bianca s'apprêta à rentrer dans le bureau.

— « Venez, Oscar », dit Miss Withers, et ils pénétrèrent dans la

pièce derrière la jeune fille. Puis ils s'arrêtèrent.

***

Ils se trouvaient dans une vaste salle rectangulaire presque entièrement nue. Une grande verrière, au plafond, éclairait d'un jour cru un énorme chevalet sur lequel était soigneusement maintenu un portrait d'homme moustachu coiffé d'un béret bleu. Devant le chevalet, perché tout en haut d'un tabouret, se tenait un petit vieux, protégé par un grand tablier, une loupe d'horloger vissée dans l'orbite. Il tenait en main des lames de rasoir, une petite éponge, quelques pinceaux et une bouteille.

A côté de lui, étendu sur une chaise longue et buvant une tasse de café à petites gorgées, somnolait un homme au visage long et pointu comme un bec d'aigle. Il jeta sur les nouveaux arrivants un regard dénué d'intérêt :

— « Très heureux de vous voir, Inspecteur, mais pour le moment nous sommes occupés et je vous ai déjà dit tout ce que je sais sur la soirée d'hier. »

— « Vraiment ? » fit l'inspecteur, la voix hostile. Hamish fit claquer ses doigts : — « Ça va, Étienne, revenez dans une demi-heure, quand nous pourrons travailler tranquillement. »

Hamish prit la place de l'homme sur le tabouret.

— « Alors ? je vous écoute. »

Miss Withers dit un mot à voix basse à l'inspecteur.

— « Monsieur Hamish, je voudrais savoir à quelle date exactement vous vous êtes rendu pour la dernière fois chez le Dr Brotherly ? »

Hamish, l'éponge en main, tapotait la toile avec amour.

— « La réponse est facile : Jamais. »

De nouveau l'inspecteur écouta ce que lui soufflait Miss Withers :

— « Votre réponse corrobore à merveille nos suppositions, Hamish. L'homme qui a tué Brotherly le connaissait suffisamment pour savoir qu'il avait acheté un Bouddha vert il y a quelques semaines, mais pas assez pour savoir qu'il en avait déjà une cinquantaine chez lui. »

— « Continuez », fit Hamish d'un ton las, « j'ai un rendez-vous, mais il peut attendre. »

— « Voilà : Brotherly avait remarqué une toile exposée à la salle des ventes, et il pensait qu'il avait peut-être découvert un tableau de grande valeur. Afin de couvrir les enchères possibles il serait allé jusqu'à engager le collier de perles de sa femme, mais auparavant il voulait être certain de ne pas se tromper. C'est du reste une idée très ingénieuse qu'il a eue là. »

— « Oui, n'est-ce pas ? » fit Miss Withers. Elle s'approcha du chevalet, pleine d'admiration. « Remarquez, Oscar, la façon dont l'artiste a écrasé le merveilleux bleu de cobalt du béret de velours en se servant de son pouce, comme le

font du reste la plupart des artistes.

— « Une empreinte de pouce en peinture ! Imaginez un peu ! Le Dr Brotherly a obtenu du Musée Métropolitain la permission de photographier des empreintes sur un authentique Holbein, et lundi après-midi il est allé à la salle des ventes comparer son agrandissement avec le tableau ; seulement quelqu'un l'a vu et a interrompu son travail, et le pauvre homme a eu à peine le temps de dissimuler la photographie sous sa chemise ! »

Louis Hamish continuait lentement son travail de restauration.

— « Eh oui », intervint Piper, « quelqu'un a su que Brotherly était sur une bonne piste, et ce quelqu'un l'a étranglé avec un foulard de soie, puis il a dissimulé le corps dans le grand meuble le plus proche... Et voilà l'histoire, Hamish ! »

— « C'est très ingénieux tout cela, mais vous ne pensez tout de même pas que j'y suis pour quelque chose ? »

— « Vous avez acheté le tableau, n'est-ce pas ? Et vous alliez acheter l'armoire qui devait vous permettre de sortir le corps en cachette ?... »

— « Je vous en prie, Inspecteur, ne criez pas si fort ! N'oubliez pas que je ne suis pas un collectionneur, mais un acheteur. J'agis en tant qu'intermédiaire pour les musées, les galeries et les collections privées. »

— « Alors, pour qui achetiez-vous hier ? »

— « Le véritable propriétaire du Holbein — si toutefois c'en est un — est actuellement en route pour venir ici. Il a ensuite l'intention de prendre l'avion pour Chicago, avec la toile. Vous serez tous deux passablement surpris quand vous le reconnaîtrez, mais vous comprendrez qu'il lui aurait été impossible d'enchérir lui-même. »

On frappa à la porte et quelqu'un appela : « Louis ! »

— « Mesdames et Messieurs, je vous présente l'assassin du Dr Brotherly », fit doucement Hamish. Il traversa la pièce et ouvrit brusquement la porte. Un homme entra précipitamment, la laissant entrebâillée derrière lui. C'était Paul Varden, le commissaire-priseur de la Galerie Sutton.

— « Eh bien, Louis ! quelle histoire !... » Il aperçut les deux visiteurs et la phrase mourut sur ses lèvres. Il pâlit et prit un air embarrassé.

— « Allez, parlez, et parlez vite », ordonna Piper d'un ton péremptoire. « Le tableau sur ce chevalet vous appartient-il et avez-vous, oui ou non, chargé Hamish d'enchérir pour vous ? »

— « Mais voyons... » Il hésita : « Qui dit cela ? »

— « Avez-vous téléphoné chez Brotherly et envoyé un faux télégramme dans le but de faire croire à sa famille qu'il était vivant et qu'il se dérobait à quelque mystérieux péril jaune ? »

— « Je ne sais pas de quoi vous parlez ! Je... »

Hamish interrompit : « Paul,

mon vieux, j'ai été obligé de leur dire... je ne veux pas aller en prison pour vous sauver. J'ai dû reconnaître que vous alliez venir chercher votre tableau. »

Ce n'est qu'à ce moment que Paul Varden retrouva sa voix de stentor ; il prit tout le monde à témoin qu'il n'était venu que pour prévenir Hamish de... enfin du potin que faisait la police parce qu'il avait sorti quelque chose en fraude par une des fenêtres de la salle des ventes, la veille au soir.

Louis Hamish était retourné au chevalet et continuait son travail de restauration comme si rien d'autre ne pouvait l'intéresser.

— « Avez-vous fini de me dévisager », hurla Varden à l'inspecteur. « Je n'ai tué personne ! il faudra bien que vous me croyiez. Essayez tous vos trucs, y compris votre fameux détecteur de mensonges... »

— « Je n'ai rien à essayer du tout ! » répondit Piper. Un instant après il sortait un petit paquet de la poche du pardessus du commissaire-priseur, un paquet qui contenait de petits grains opalescents.

— « Les perles de Mrs. Brotherly ! » fit Miss Withers dans un souffle. Piper fit un signe de tête : — « Eh bien ! Monsieur Paul Varden... » — il sortit des menottes et emprisonna les poignets du commissaire — « vous allez nous accompagner. »

— « Oui, bien sûr », interrompit quelqu'un, « mais pas tout de suite, Oscar. N'avez-vous rien oublié ? »

Ils se tournèrent tous vers Miss Withers. Piper la foudroya du regard.

Elle montra son paquet enveloppé de papier brun. « Je veux parler des chaussures que nous avons trouvées dans l'appartement, à l'Hôtel Elleston, vous vous souvenez ? »

Hamish était toujours penché sur le chevalet, mais sa main s'arrêta en l'air.

— « Vous comprenez », continua l'institutrice sur le ton de la conversation, « Brotherly a été obligé de se servir d'une loupe pour comparer la photographie et les empreintes du tableau. Dans sa lutte avec son assassin la loupe a été brisée, écrasée sous les pieds : la police a retrouvé quelques fragments de verre dans les talons de caoutchouc de la victime et d'autres sur le parquet de la salle d'exposition, on a pu reconstituer la lentille mais il manque un morceau. On peut glisser des perles dans la poche de pardessus d'un homme, mais on ne peut pas truquer des morceaux de verre. Alors si ces débris dans vos talons coïncidaient par hasard... »

Elle n'eut pas besoin de continuer, Hamish avait perdu son air somnolent ; il pivota sur son tabouret, revolver en main.

— « Je craignais, en effet, que mon histoire ne tienne pas très bien debout », dit-il, « mais ça valait tout de même la peine d'essayer. Ne bougez pas, Inspecteur, je suis assez bon tireur. » Il prit la toile sur le chevalet et la mit sous son bras.

— « Restez où vous êtes », fit-il d'une voix calme, « j'ai besoin de prendre l'air, c'est tout. Vous m'accompagnez, Bianca ? »

Elle le regarda comme s'il avait été un serpent : « Je vous croyais innocent ! » cria-t-elle.

Il haussa les épaules : « Je regrette de vous faire perdre vos illusions », dit-il. « Au fait, me voilà moi-même dans une drôle de situation », continua-t-il, jetant un regard circulaire autour de lui, « j'ai besoin d'au moins dix minutes et quelque chose me dit que vous n'aurez pas la courtoisie de me donner cette avance... Le mieux serait peut-être que j'en descende un, comme cela pendant que vous appelleriez l'ambulance... »

— « Vous ne vous en tirerez pas ainsi, Hamish », cria Piper.

— « Non ? et pourquoi ? »

— « Demandez à l'homme qui est à la porte, derrière vous ! »

Louis Hamish ne sourcilla pas et maintint son revolver braqué.

— « Un vieux truc, cela, et pas digne de vous, Inspecteur !... » Il fit un nouveau pas en arrière...

Et il tomba dans les bras d'un grand jeune homme en uniforme qui l'immobilisa tandis que l'inspecteur lui décochait un coup de poing bien appliqué au creux de l'estomac. Ce fut tout. Les menottes changèrent de poignets.

— « Je suis revenu, Bianca », disait Johnny Robbins, « pour vous dire que je regrette mes paroles... » Elle semblait repentante, elle aussi, mais si contente !

— « Ce que je veux savoir », dit Piper à l'institutrice, « c'est où diable vous vous êtes procuré les souliers ! sans eux nous aboutissions à une impasse ! »

— « Justement, Oscar », fit Miss Withers en se baissant pour ramasser la toile tombée à terre et la replacer sur le chevalet, « il faut que je vous fasse un aveu : les souliers n'appartiennent pas à Hamish et il n'y a aucun débris de verre dans les talons. Je les ai achetés dans la boutique du coin, mais ils ont joué leur rôle quand même ! »

L'expression de Mr. Louis Hamish, à ce moment-là, raconta plus tard l'institutrice, valait tout le mal qu'avait donné l'affaire. Dommage, vraiment, que Bianca Riley et son jeune officier aient été trop occupés pour y faire attention !



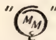
LA CURIEUSE AFFAIRE KENELM DIGBY

par CHRISTOPHER MORLEY



CHRISTOPHER MORLEY, *l'auteur de cette histoire est un romancier et un essayiste américain. Il fait partie du Comité de Rédaction du « Book of the Month Club » (Club sélectionnant chaque mois pour ses adhérents, le meilleur livre du mois). Un de ses romans les plus populaires en Amérique,* Kitty Foyle, *qui met en scène la typique jeune fille américaine, a été adapté à l'écran et joué par Ginger Rogers. Parmi ses autres œuvres, deux ont remporté également un succès tout particulier, ce sont :* Where the Blue begins (Où commence le bleu) *et* Thunder on the left (Orage sur la gauche).

CHRISTOPHER MORLEY, *dans une série de nouvelles, a aussi créé un type de policier amateur bien à lui : Dove Dulcet, agent littéraire, poète et détective à ses heures. C'est l'un de ses exploits que vous allez lire dans les pages qui suivent.*



NOUS avions dîné ensemble à l'Hôtel Ansonia et, tandis que nous rentrions à pied le long de Broadway, au milieu de son animation et de ses lumières, mon ami Dove Dulcet (le poète et agent littéraire bien connu), m'exposait avec vigueur un théorème que j'eus par la suite l'occasion de me rappeler.

— « Il y a beaucoup de raisons », s'écria-t-il, « pour qu'un poète soit le meilleur des détectives ! La rime, mon cher ami, ça n'existe pas seulement dans les mots mais aussi dans les faits. Quand vous voyez deux événements complètement distincts et apparemment sans aucun lien, qui semblent (pourrait-on dire) rimer ensemble, vous commencez à soupçonner qu'il y a le même auteur, par derrière. C'est la fonction du poète de saisir rapidement de si délicates ressemblances. Le fond de la poésie c'est avant tout la faculté de décrire certaines choses comme étant semblables à d'autres apparemment tout à fait différentes. La dame qui se comparait à un oiseau dans une cage dorée s'est exposée aux railleries en raison de son imagination

débordante. Mais dans cette métaphore, elle a montré qu'elle comprenait le principe de la poésie. Tenez : quelle est l'expression la plus souvent employée par les détectives ? Deux et deux font quatre. Voulez-vous me dire ce qu'un poète fait de plus si ce n'est d'additionner deux et deux ? Deux rimes ajoutées à deux rimes ne font-elles pas un quatrain ? »

Il fit balancer sa canne, tira quelques bouffées de son cigare et considéra avec amour le bleu profond de la nuit contre lequel les blocs d'immeubles éparpillaient au hasard leurs motifs variés de fenêtres éclairées. Entre ces falaises de granit coulait un flot rapide de magnifiques autos, comme un fleuve de lumière se précipitant vers le tourbillon de Times Square.

— « Que ce soit pour le poète ou pour le détective », dit-il gaiement, « ceci me semble un endroit idéal. Je vous le dis, je me promène ici en soupçonnant les crimes les plus fantastiques. Quand je vois le nombre de *banana splits* qui sont consommés dans ces étincelants *drug stores*, je suis sûr que quelque part dans les silences violets de la nuit, il est inévitable qu'il en découle des conséquences abominables. Ceux qui se repaissent ainsi de cette innommable mixture où l'on trouve de la banane, de la glace au chocolat, du sirop de cerise et de la guimauve fouettée, ne peuvent manquer d'avoir des idées macabres. Je regarde par ma fenêtre, tard dans la nuit, les lumières éparses de ces énormes blocs de maisons, croyant toujours voir flamboyer dans l'obscurité quelque grande lettre dorée, quelque immense signal lumineux, quelque code terrible ou obscène, symbole de mort et de terreur. »

— « Cette analogie que vous découvrez me semble en effet fondée », répondis-je. « Certainement le poète de second ordre, de même que le malfaiteur, aime à s'attarder sur le lieu de ses rimes — ou de ses crimes. »

— « Vous aimez les calembours », dit-il. « Alors je vais vous dire quelle devise j'ai imaginée pour exprimer l'esprit de la petite rue dans laquelle nous déambulons : *Ein feste bourgeois ist unser Gott* (1). Nous sommes ici dans le fier royaume de la triomphante bourgeoisie. C'est un pays dangereux pour un poète. S'il était découvert, il subirait le martyre à la station de métro la plus proche. Mais combien je m'y plais ! Voyez le contraste frappant de ces petites rues tranquilles avec les grandes artères qu'elles viennent couper. West End Avenue, riche, distinguée, avec sa verdure ; Broadway, si magnifiquement cruelle et artificielle. Amsterdam Avenue d'une réalité si sincère, si poignante. Mon Club est le Hartford Lunch Room, où une omelette s'appelle une *omu-*

---

(1) Dove Dulcet se livre là à un calembour intraduisible en français en jouant sur les mots « *burg* « et « *bourgeois* » et en parodiant ainsi une phrase célèbre d'un psaume de Luther : « *Eine feste Burg ist unser Gott* » (Un puissant château fort est notre Dieu).

let, où le mot mystique *Combo* (1) résonne dans le passe-plats et descend jusqu'au gros homme qui est dans la cuisine. Mon église c'est la salle Sainte-Agnès de la Public Library, de l'autre côté, dans Amsterdam Avenue. Dans ces salles fraîches et silencieuses, quand j'observe les lecteurs pensifs, j'ai l'impression de me trouver près d'une artère de bel idéalisme humain. Dans tout ce quartier j'ai l'agréable conviction qu'il peut arriver n'importe quoi. En fin d'après-midi, quand les rues latérales se terminent sur une vision des falaises de Jersey qui luisent comme des opales d'un bleu fumeux et quand ces mêmes rues ont des relents de pommes pourries, j'ai l'impression d'assister aux prémices des plus étonnants forfaits. »

Nous éclatâmes de rire tous les deux et prîmes la Soixante-Dix-Septième Rue pour regagner la maison où Dulcet avait son confortable appartement. Dans son studio aux murs garnis de livres, nous allumâmes nos pipes et nous nous installâmes pour bavarder.

Nous avions parlé au dîner du nombre extraordinaire de morts tragiques d'auteurs connus survenues cette année. Dunraven Bleak, l'essayiste-humoriste, trouvé raide mort (dans toute l'acception du mot) dans sa baignoire. Cynthia Carboy, le fameux écrivain, spécialiste des histoires d'alcôves, tombé dans la cage de l'ascenseur. Dans le cas de Mrs. Carboy, la police s'était affolée parce que le corps de cette femme avait été retrouvé tout en haut de l'immeuble et on se demanda comment elle avait pu tomber *à l'étage supérieur!* Mais comme Dulcet le fit remarquer au moment de l'enquête, le corps avait peut-être été transporté là-haut après l'accident. Il y avait encore Andrew Baffle, le romancier psychologue, dont la fin avait été particulièrement atroce et misérable parce qu'il semblait avoir contracté le tétanos en maniant un ruban de machine à écrire qui avait très probablement été empoisonné. Frank Lebanon, le brillant auteur de contes et nouvelles fut poignardé alors qu'il était dans toute la force de son talent. Et d'autres dont je ne me rappelle pas le nom en ce moment. Mr. Dulcet avait été cruellement touché par ces tristes événements car un grand nombre de ces auteurs étaient ses clients et la perte de ses commissions sur la vente de leurs œuvres représentait une somme importante. Le secret de ces drames n'avait jamais été découvert et les membres de la Société des Auteurs avaient été pris de panique. Le bruit d'un pogrom parmi les auteurs à succès avait été discrètement étouffé.

— « Et votre ami Kenelm Digby ? Que prépare-t-il en ce moment ? » demandai-je, tandis que je parcourais des yeux les rayons

(1) Désignation d'un plat exotique en faveur dans le restaurant en question.

de livres. Digby, le brillant romancier, était probablement le plus distingué de tous les clients de Dulcet, une espèce d'excentrique qui, malgré ses droits d'auteur substantiels, menait une existence solitaire et modeste dans une pension de famille quelque part dans ce quartier du West Side. En dehors de son cercle d'intimes, Dulcet était presque le seul homme que fréquentât Digby. Beaucoup d'entre nous, qui admirions l'œuvre du romancier, ne connaissions l'homme que par ce que l'agent littéraire en disait.

— « Ma parole, je suis heureux que vous m'ayez parlé de lui », dit Dulcet. « Il vient de terminer un conte et m'a téléphoné cet après-midi pour me demander d'aller chez lui ce soir chercher le manuscrit. Il ne traite jamais lui-même avec les directeurs de périodiques et compte sur moi pour s'occuper de tous ses contrats. Je lui ai promis de passer vers dix heures. »

— « Son dernier livre était un chef-d'œuvre », dis-je. « J'ai suivi ce qu'il fait depuis plus de dix ans et il me semble que c'est l'auteur le plus remarquable que nous ayons. Il y a chez lui quelque chose de Barrie. »

— « Oui, c'est quelqu'un », répondit Dulcet en lançant vers le plafond une bouffée bleue de sa Cartesian Mixture. « Je regrette seulement que ce soit un tel original. Il vit comme un bernard-l'ermite, dans une pension de famille près de Central Park. Moi-même qui le connais bien, je n'ose jamais aller le voir sauf quand il me le demande. Je trouve pourtant qu'il ferait bien de sortir davantage et de voir plus de gens. J'ai essayé de le persuader de se faire inscrire aux Snails, mais il prétend qu'Amsterdam Avenue est le seul endroit qui l'intéresse. Central Park semble lui suffire comme Country Club. Avez-vous remarqué que dans ses contes, toutes les fois qu'il veut décrire un paysage de campagne c'est toujours dans le Park qu'il le prend ? Je crois bien que c'est tout ce qu'il connaît en fait de Nature. »

— « Il tient une place éminente parmi les écrivains », dis-je. « Dans mes visites chez les libraires, j'ai remarqué que ses éditions originales atteignent un prix élevé. Il est très rare qu'un auteur — en tout cas un Américain — voie ses œuvres recherchées ainsi par des bibliophiles avant sa mort. »

— « Avez-vous vu quelques-uns de ses manuscrits ? » demanda Dulcet. Et comme je secouais la tête, il tira un gros paquet de papier écolier qu'il avait dans un secrétaire.

— « Voici le manuscrit original de *Jeunes Filles* », expliqua-t-il. « Digby me l'a donné. Ça vaudra une jolie somme un jour. »

Je regardai avec curiosité ces pages, couvertes d'une petite écriture, soignée, mais un peu difficile à déchiffrer.

— « Une jolie somme ! » m'écriai-je. « Je crois bien ! L'autre jour

je furetais chez un libraire et j'ai découvert tout un lot d'éditions originales de ses œuvres marquées quinze dollars chacune. Cela m'a semblé très cher, car je les ai vues mentionnées dans des catalogues comme valant trois ou quatre dollars. »

— « C'est exorbitant », dit Dulcet. « Votre libraire est un mercanti. J'admire Digby autant que personne mais ce prix me semble exagéré. Les originales ne sont pas assez rares pour autoriser un prix comme celui-là. Pourtant je suis content de le savoir, c'est la preuve qu'on admire de plus en plus son talent. Je me rappelle le temps où j'avais toutes les peines du monde à obtenir qu'on lise ses manuscrits. »

Nous continuâmes à converser quelque temps, jusqu'au moment où Dulcet se leva et mit son chapeau.

— « Écoutez-moi, mon ami », dit-il. « Restez ici, et faites comme chez vous pendant que je vais chez Digby. J'en ai pour quelques minutes. Il habite Quatre-Vingt-Deuxième Rue. Je ne tarderai pas à revenir et nous pourrons continuer notre bavardage. »

Je l'entendis descendre par l'ascenseur, rallumai ma pipe et pris un livre sur un rayon. Je me rappelle que c'était l'amusant ouvrage de Brillat-Savarin : *Physiologie du Goût*. Je souris de ma découverte, sachant que Dulcet se flattait d'être lui-même un gourmet et je lisais les essais du jovial épicurien français avec beaucoup de plaisir quand la sonnerie du téléphone se fit entendre. Je m'approchai de l'appareil avec ce léger sentiment d'embarras qu'on a toujours quand on répond au téléphone chez quelqu'un.

A ma grande surprise, c'était la voix de Dulcet.

— « Allo ? » dit-il. « C'est vous, Ben ? Voulez-vous venir tout de suite chez Digby ? »

Et il me donna l'adresse.

Pensant qu'il s'était arrangé pour me présenter à Digby, comme je le désirais depuis longtemps, j'eus quelque hésitation, craignant d'être indiscret mais il répéta son message d'une voix assez brusque.

— « Je vous en prie, venez immédiatement. C'est très important. » De nouveau il me donna le numéro de la maison, me fit promettre d'arriver sans tarder et raccrocha.

Il était environ dix heures et demie, les rues étaient assez calmes et je marchai rapidement. La maison faisait partie d'un bloc de vieilles maisons et on devait guetter mon arrivée, car tandis que je cherchais le numéro, une porte s'ouvrit et, du vestibule laissé sans lumière, un bras me fit signe. Je gravis le perron et une forte femme, qui semblait un peu nerveuse, me demanda mon nom à voix basse.

— « Mr. Trovato ? »

— « Lui-même », répondis-je, un peu intrigué.

— « Troisième étage en face », dit-elle, et je montai tranquillement.

Je frappai à la porte en face, à l'étage indiqué et Dulcet ouvrit.

— « Dieu merci, vous voilà, Ben », dit-il. « Il est arrivé quelque chose. »

C'était une grande pièce confortable, garnie de rayons chargés de livres sur trois côtés, meublée de fauteuils, avec un divan dans un coin. Un bureau au milieu était brillamment éclairé par plusieurs ampoules sous un globe en verre dépoli. Assis à cette table, dans un fauteuil Windsor, affaissé, se trouvait un homme, petit mais fort, dont la tête était penchée de côté sur la poitrine. Il portait un complet de tweed, une chemise souple et semblait s'être endormi en travaillant. En face de lui étaient posés quelques livres et une boîte en fer contenant du tabac. Je le reconnus tout de suite, naturellement, d'après les photos que j'avais souvent vues. C'était Digby.

Je regardai Dulcet, frappé de stupeur. Mais comme toujours dans des circonstances de ce genre, ce qui dominait dans mon esprit était une chose insignifiante et sans aucun rapport. J'éprouvai le besoin d'ouvrir une fenêtre. L'air de la pièce était presque irrespirable. On distinguait un relent de tabac particulièrement fort et de gaz de cuisine. Après l'atmosphère vivifiante de cette nuit d'hiver, c'était tout à fait désagréable, comme cette odeur caractéristique des appartements d'écrivains célibataires qui travaillent toute la journée dans une pièce sans jamais seulement penser à l'aérer.

— « Oui », dit-il, « il est mort. Affreux, n'est-ce pas ? Je l'ai trouvé comme ça en arrivant. Aucun signe suspect, autant que je puisse voir. »

Il y avait quelque chose de profondément pénible à voir le corps maintenant inerte de ce brillant et puissant écrivain, dont j'admirais depuis si longtemps les œuvres et que je considérais comme un des rares hommes, heureux et forts, qui façonnent les inquiétudes humaines pour les faire servir à leurs fins. Je le regardais avec une profonde mélancolie et posai la main sur l'épaule de Dulcet dans un geste de sympathie.

— « J'ai envoyé chercher un docteur », dit-il. « Avant qu'il n'arrive je voudrais obtenir tous les renseignements possibles de sa logeuse et c'est pour cela que je tenais à vous avoir comme témoin. Je n'ai touché à rien. »

La femme m'avait suivi et pleurait silencieusement dans l'embrasure de la porte.

— « Entrez, mistress Barlow », dit Dulcet. « Maintenant dites-nous tout ce que vous savez, où est allé Mr. Digby ce soir et tout ce qui a pu se passer. »

Mrs. Barlow, qui semblait être une brave femme, simple et bonne, reniflait en séchant ses larmes.

— « Oh, mon Dieu, mon Dieu ! » dit-elle. « C'était un monsieur si aimable ! Il est sorti vers sept heures pour aller dîner, je suppose, mais il était très irrégulier pour ses repas ; on ne savait jamais : quelquefois il mangeait au milieu de l'après-

midi, quelquefois très tard le soir. Je lui disais toujours qu'il mourrait d'indigestion, mais il était si bon ! »

— « Vous ne savez pas où il est allé ? » demanda Dulcet.

— « Il est peut-être allé à la blanchisserie », dit-elle, « car il avait un paquet. Ça devait être son linge, parce que, généralement, il l'emportait le lundi soir. Tout le temps qu'il a habité ici, jamais je n'ai eu la moindre dispute avec lui, sauf pour son blanchissage. Je m'en occupais toujours autrefois et puis il a prétendu que ma blanchisseuse lui arrachait les boutons de ses chemises ou de ses cols. Alors depuis quelque temps c'est lui qui portait son linge au dehors, mais je ne sais pas où parce qu'il allait le chercher lui-même. »

— « Vous ne savez pas au juste où il prenait ses repas ? » insista Dulcet.

— « Non, monsieur, il n'allait pas toujours au même endroit, il aimait mieux changer, vous savez comment il était, un peu bizarre, comme on dit, et il ne racontait pas ce qu'il faisait mais il était si gentil, si poli. Oh ! c'était un monsieur bien aimable ! »

Mrs. Barlow, évidemment affligée, se remit à pleurer.

— « Faites un effort pour essayer de nous donner d'autres indications, dites-nous tout ce que vous savez », dit Dulcet, doucement. « A quelle heure est-il entré, avez-vous remarqué quelque chose d'insolite ? »

— « Je ne vois rien que je puisse me rappeler, mais vous voyez, j'étais en bas, au sous-sol, presque toute la soirée, parce que la bonne est allée au cinéma et j'avais pas mal à faire. Je suppose qu'il est sorti se promener comme toujours dans Amsterdam Avenue ou Columbus, le pauvre homme, afin de trouver des idées pour ses romans, sans doute. Il est rentré vers neuf heures, à peu près, parce que c'est vers cette heure-là que j'ai entendu la porte. Quelques minutes avant, un homme était venu avec une boîte de tabac pour lui. Mr. Digby l'avait, paraît-il, commandée et avait demandé qu'on la lui dépose. Alors j'ai monté la boîte chez lui et je l'ai mise sur la table, vous voyez, c'est ça : *Carter's Mixture*. Pauvre homme ! »

Mrs. Barlow montra du doigt la boîte de *Cartesian Mixture* sur la table. Elle était encore presque pleine. Digby évidemment venait de l'ouvrir.

— « Oui », dit Dulcet. « Voilà sa pipe sur le plancher, sous son fauteuil. »

Il ramassa la pipe de racine de bruyère et y jeta un coup d'œil.

— « Il venait juste de commencer. Le tabac est à peine consumé. Il est probable que Digby était en train de fumer quand il... Vous ne vous rappelez pas autre chose ? »

La femme s'essuya les yeux avec son tablier.

— « Si, il y a autre chose que j'ai remarqué, mais c'est stupide, je crois. Je l'ai remarqué, parce que

je crois que je l'avais déjà entendu, ces derniers temps. Pendant qu'il était sorti, un peu avant que l'homme ait apporté la boîte de tabac, j'ai entendu des coups secs frappés dans la rue devant la maison. J'avais remarqué la chose, parce que je croyais d'abord qu'on frappait à la porte. Je me suis demandé si la sonnette était encore détraquée mais quand je suis allée ouvrir, il n'y avait personne. J'y ai repensé parce que j'ai entendu la même chose deux ou trois fois, des coups secs comme si on tapait sur une pierre avec un bâton ou quelque chose du même genre. »

Dulcet et moi, nous nous regardâmes, déconcertés.

— « Et après ça », continua-t-elle, « je n'y ai plus repensé jusqu'au moment où vous êtes venu et où je vous ai dit de monter. »

Un coup de sonnette se fit entendre à la porte d'entrée.

— « C'est le médecin », dit Dulcet, et Mrs. Barlow descendit rapidement.

Je n'ai jamais vu personne qui fût aussi pressé et aussi positif que ce médecin. Après son arrivée, l'affaire sembla passer des mains de Dulcet au mécanisme officiel chargé de tout dans des circonstances de ce genre. Dulcet, agissant en tant que représentant littéraire de l'écrivain décédé, passa dans la pièce voisine, pour examiner tous les papiers et chercher s'il y avait des manuscrits dont il devrait assurer la publication. Il dressa une liste des amis et parents à qui envoyer des télégrammes et je sortis pour m'occuper d'expédier toutes ces dépêches. Je ne sais pas comment ces gens-là s'arrangent pour être avertis aussi vite, mais les reporters commençaient déjà à arriver quand je quittai la maison.

Le lendemain et pendant plusieurs jours par la suite, les journaux publièrent de longs articles sur la brillante carrière du pauvre Digby. Puis ce fut le tour des hebdomadaires littéraires. Dans les bibliothèques et dans les librairies tout le monde demandait ses volumes et je n'ai jamais vu un exemple plus décourageant de ce fait, hélas ! trop fréquent, que la véritable renommée d'un écrivain ne vient qu'au moment où il est trop tard pour lui d'en profiter. Les critiques qui n'avaient guère parlé du génie de Digby quand il était vivant chantaient maintenant ses louanges, déclarant que c'était « le plus grand romancier réaliste de l'Amérique », et je ne sais quoi encore. Les gens du cinéma commencèrent à demander les droits d'adaptation cinématographique de ses œuvres. Quelques-uns des journaux à manchettes sensationnelles essayèrent de se servir de sa mort comme d'un beau sujet de roman policier, mais l'avis des médecins étant que l'écrivain était mort d'une embolie, la chose en resta là. Sauf à l'enterrement, auquel assistèrent un grand nombre de personnalités du monde littéraire, je ne revis plus Dulcet pendant quelques jours.

D'après ce que disaient les journaux, c'est lui qui avait été désigné dans les dernières volontés de Digby comme exécuteur testamentaire pour toute son œuvre littéraire et je savais qu'il devait avoir pas mal à faire. Mais une après-midi, Dulcet me téléphona pour me demander de venir le voir, toutes affaires cessantes. Comme j'habitais en haut de la ville à cette époque, il ne me fallut que quelques minutes pour aller chez lui. Je le trouvai fumant sa pipe comme d'habitude, pâle et fatigué. Il m'accueillit avec sa cordialité habituelle et je m'assis pour écouter ce qu'il avait à me dire.

— « Excusez-moi si je suis un peu bouleversé », dit-il. « Je viens d'avoir une entrevue avec un vampire. Un individu est venu me voir parce qu'il avait entendu dire que j'avais un certain nombre de volumes et de manuscrits du pauvre Digby. Il voulait me les acheter et m'en offrit de très hauts prix. Il paraît que depuis la mort de Digby ses œuvres en édition originale en particulier ont beaucoup augmenté de valeur. Il s'attendait à me voir négocier sur le cadavre d'un ami. »

Dulcet continua à fumer sa pipe en silence, puis dit :

— « Je regrette de ne pas vous avoir vu plus tôt, mais, pour vous dire la vérité, j'ai eu beaucoup de travail. Son frère, qui est l'héritier direct, n'a pas pu venir de l'Ohio en raison d'une grave maladie et tout est retombé sur moi. J'ai dû emballer toutes ses affaires et les expédier. Mais je voulais avoir un entretien avec vous parce que je suis convaincu qu'il y a quelque chose de bizarre dans cette affaire. Je ne suis pas satisfait du constat du médecin qui conclut à l'embolie. C'est absurde. Digby n'avait rien au cœur, autant que je sache. Il est regrettable que pendant les premiers jours j'aie été trop occupé par des choses urgentes pour pouvoir suivre cette affaire sous ses divers angles. Mais j'y ai beaucoup réfléchi et je voudrais examiner certains points avec vous. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit, avec une regrettable légèreté, concernant le secret de l'art du détective qui réside dans la faculté de discerner les rimes insoupçonnées reliant deux événements ? Eh bien, il y a deux particularités dans cette affaire qui me semblent rimer d'une façon assez sinistre. Attendez-moi un instant, je change de veston et nous sortirons. »

Il alla dans sa chambre. Je n'avais pas voulu l'interrompre mais j'avais une terrible envie de fumer et ayant quitté mon appartement précipitamment, j'avais oublié d'emporter ma blague. Sur la cheminée je vis une boîte de tabac et commençai à bourrer ma pipe. A ma grande surprise, au moment où je prenais une allumette, il sortit vivement de la chambre, poussa un juron et m'arracha la pipe.

— « Je regrette », dit-il brusquement, « mais il ne faut pas fumer ça. C'est quelque chose de très spécial. »

Il ouvrit son canif, enleva le tabac dont j'avais bourré la pipe et le remit dans la boîte qu'il enferma dans son secrétaire.

— « Essayez plutôt ça », me dit-il en me tendant sa blague.

J'en conclus que la tension de ces derniers jours lui avait troublé les nerfs. Cette brusquerie était si contraire à ses habitudes que je m'attendais à une explication de sa part mais il ne dit rien. Dans l'ascenseur, il me posa cette question à brûle-pourpoint :

— « Pouvez-vous faire rimer tabac et boutons de cols de chemise ? »

— « Non », répondis-je, un peu surpris.

— « Eh bien », continua-t-il, « c'est pourtant ce qu'il faut faire. Et ne croyez pas que ces mots... ne riment à rien, si j'ose dire ! »

Il me conduisit dans la Quatre-Vingt-Deuxième Rue. Nous étions en décembre et il faisait déjà nuit quand nous arrivâmes chez Mrs. Barlow. Au pied du perron, il s'arrêta et se retourna vers moi.

— « Votre pipe, vous l'avez là ? » demanda-t-il.

— « Elle est éteinte », répondis-je, un peu de mauvaise humeur. « Et je n'ai pas de tabac. »

— « Ne vous fâchez pas, mon vieux. Je vous en donnerai si vous me dites ce que vous faites quand votre pipe s'éteint. »

— « Vous le savez bien », dis-je, « je fais ça. »

Et je fis tomber les cendres en frappant d'un coup sec le fourneau de ma pipe dans le creux de ma main.

— « Ah ! » dit-il. « Mais il y a des gens qui font ça... »

Il se pencha et frappa sa pipe contre la pierre du perron, qui rendit un son creux et sec.

— « La meilleure façon de briser une belle pipe », remarquai-je.

A ce moment la porte du sous-sol s'ouvrit brusquement et Mrs. Barlow se précipita dans la cour juste en dessous du trottoir. A la pâle lumière d'un réverbère voisin, nous pûmes voir que la brave femme était bouleversée.

— « Mon Dieu ! » dit-elle haletante. « C'est vous, Mr. Dulcet ? Oh ! monsieur, vous m'avez donné un coup ! Savez-vous que c'est ça que j'ai entendu le soir même où le pauvre Mr. Digby est mort ? Qu'est-ce que c'était ? Vous avez entendu ? »

— « Comme ça ? » demanda Dulcet en frappant de nouveau sa pipe contre une marche du perron.

— « Exactement », répondit-elle. « Quelle frayeur vous m'avez causée ! Alors c'était seulement quelqu'un qui frappait sa pipe comme ça ? Mais, mon Dieu, ça m'a rappelé cette affreuse soirée si nettement ! »

— « Voilà donc quels étaient ces mystérieux petits coups secs et durs entendus avant la mort », dit Dulcet, tandis que nous revenions vers Amsterdam Avenue. « Je ne peux pas cependant prétendre avoir fait preuve de beaucoup d'ingéniosité dans cette découverte. Le matin qui suivit la mort de Digby je suis

allé de bonne heure chez Mrs. Barlow avant qu'elle ait eu le temps de balayer son trottoir. La première chose que j'ai remarquée, près de la première marche, fut un petit bouchon de tabac comme celui qui tombe d'une pipe à moitié fumée quand on la frappe contre quelque chose. Cela m'a semblé s'adapter parfaitement à l'histoire qu'avait racontée Mrs. Barlow sur le bruit qu'elle avait entendu. Elle l'avait entendu plusieurs fois, vous vous rappelez, pendant un court espace de temps. Cela indique que quelqu'un se tenait là dans la rue ou faisait les cent pas, nerveusement, puisqu'il ne fumait pas sa pipe jusqu'au bout. Dans un geste d'impatience il tapait sa pipe contre la pierre pour la vider avant qu'elle soit à moitié fumée. Attendait-il quelqu'un ? »

— « C'était peut-être Digby lui-même ? » lui dis-je.

— « Je ne crois pas. Parce que d'abord, la nervosité est bien la dernière chose qu'on pourrait lui attribuer car il était calme et mesuré à l'extrême. D'autre part, il fumait toujours du *Brown-Eyed Blend*, depuis des années. Ce que je remarquai tout de suite d'anormal le soir où nous étions là, ce fut cette boîte de *Cartesian* sur la table. C'était un homme attaché à ses habitudes. Pourquoi aurait-il changé ce soir-là ? J'ai ramassé le petit bouchon de tabac que j'ai trouvé sur la marche et je l'ai ramené soigneusement à la maison. C'est du *Cartesian*, il n'y a pas d'erreur. Par conséquent, notre premier soin dans notre enquête sera de trouver un homme de tempérament nerveux qui fume du *Cartesian*. »

— « Voilà qui est un peu fantaisiste », m'écriai-je.

— « Naturellement ! » s'écria-t-il. « Dans un crime il y a de la fantaisie. Laissez libre cours à la fantaisie, comme dit Keats. Si nous descendions Amsterdam Avenue et allions dîner ? »

« Pauvre vieux Digby », dit-il tandis que nous admirions les vitrines éclairées des devantures. « Comme il aimait cette avenue ! Il y a une certaine simplicité, une honnêteté dans les magasins d'ici qui est agréable à voir après les recherches alambiquées de Broadway. Chez un marchand de *delicatessen* de Broadway vous pourrez voir des horreurs comme par exemple des bocaux contenant des crêtes de coq en gelée, tandis que par ici les épiceries présentent d'honnêtes tableaux-réclame optimistes comme celui-ci : *Comme au bon vieux temps, sucre 17 cents la livre*. Les boutiquiers d'Amsterdam-Avenue vous parlent de leur commerce avec une franchise tout à fait sympathique et directe. Par exemple un coiffeur au coin de la Quatre-Vingt-Unième Rue a mis sur sa vitre, en lettres en relief, la légende : « *Oui, nous coiffons à la Buster Brown.* » Cette façon de faire avait une qualité de sincérité humaine qui plaisait à Digby. « Il y a une blanchisserie par

ici quelque part que j'ai souvent remarquée. Elle s'appelle Blanchisserie des Difficiles... »

— « A propos de blanchisseries », interrompis-je, « que pensez-vous de ça ? »

Nous nous arrêtâmes et je lui montrai une pancarte, soigneusement calligraphiée, dans une vitrine de blanchisserie, qui avait attiré mon attention. Elle disait :

AVIS AUX ARTISTES
ET AUX ÉCRIVAINS :
Nous cousons les boutons
sur les cols souples.
GRATUITEMENT

— « Par exemple ! » m'écriai-je. « Voilà un blanchisseur qui a une bonne idée. Je crois que je lui apporterai mon... »

Je m'arrêtai, quand je vis le visage de mon compagnon. Il était penché vers la vitre. Ses yeux brillaient mais semblaient curieusement vagues comme si, d'une façon ou d'une autre, le mécanisme de sa vue ayant été renversé, il regardait en lui-même plutôt que la pancarte en face de lui.

— « Voilà qui est étrange », dit-il bientôt après. « Je suis passé près d'ici je ne sais combien de fois et je n'avais jamais remarqué cette pancarte. »

Il entra dans la boutique et je le suivis. Dans l'atmosphère humide de vapeur chaude, plusieurs jeunes filles étaient en train de repasser des chemises et un Juif, rondelet, rose et joufflu, se tenait derrière un comptoir en train de faire des paquets.

— « J'ai vu votre annonce à la vitrine », dit Dulcet. « Que prenez-vous pour le blanchissage de cols souples ? »

— « Cinq cents, mais nous faisons aussi les réparations et nous cousons les boutons. »

— « Bonne idée », dit Dulcet gaiement. « Je regrette de ne pas l'avoir su plus tôt. Je vous aurais donné mes cols. Depuis quand êtes-vous installé ? Je passe souvent par ici, je n'avais jamais vu votre pancarte. »

— « Il y a une semaine à peu près », répondit l'homme. « Voyons, c'est il y a eu lundi huit jours que j'ai mis la pancarte. Vous ne me croiriez pas si je vous disais le nombre de clients que ça nous a amenés. Je croyais que les gens prendraient ça pour une plaisanterie — c'est mon voisin qui avait eu cette idée et je vous avoue que ce que j'en ai fait c'était un peu pour lui faire plaisir. Mais la plupart des gens maintenant portent des cols souples et ça a été un vrai succès. »

— « Votre voisin ? » demanda Dulcet d'un air détaché.

— « Oui, le marchand de cigares. »

— « M. Héron ? » dit Dulcet, très sérieux.

— « Héron ? Mais non ! C'est Basswood. Pourquoi Héron ? »

— « Parce que », dit Dulcet, gardant tout son calme, « il a toujours un pied en l'air. »

— « Vous êtes un blagueur », dit le blanchisseur, un peu embarrassé.

— « Mais pas du tout », répondit Dulcet, impassible. « Je vous apporterai mes cols. Merci, monsieur. »

Nous sortîmes et mon compagnon resta un moment en face de la devanture, regardant la pancarte d'un air absorbé.

— « Pendant que vous êtes perdu dans vos réflexions, mon vieux, je vais aller chercher du tabac chez Mr. Héron-Basswood. »

Il me saisit le bras brusquement, me disant à voix basse :

— « Regardez là-bas ! »

Sous le réverbère au coin de la rue je vis, à ma grande surprise, un homme debout, comme en équilibre sur une jambe. Comme il se tenait juste au-dessous du réverbère, il était en partie dans l'ombre et je ne voyais que sa silhouette, avec une jambe, et ceci ne laissa pas de m'agacer. Dulcet était vraiment absurde...

— « Maintenant », me dit-il doucement, « il s'agit de faire rimer cols souples et pied-de-grue. »

A ce moment, nous eûmes tous deux un sursaut, car nous entendîmes un coup sourd dont le son creux, la sonorité de bois nous frappa. Évidemment cela venait de l'unijambiste. Perdant tout mon sang-froid, j'abandonnai Dulcet et me précipitai dans la direction du mystérieux inconnu. Mais celui-ci avait repris une attitude tout à fait normale et se tenait là sur ses deux jambes, comme vous et moi.

Furieux, je dis à cet homme :

— « Pourquoi vous tenez-vous comme ça sur une jambe dans la rue ? Vous donnez un mauvais exemple. »

A ma grande surprise, il ne répondit pas et s'éloigna rapidement.

— « Mon cher ami », me dit Dulcet, l'air très calme, en me rejoignant, « vous n'auriez pas dû faire ça. Vous avez manqué tout gâter. Venez avec moi, nous allons prendre votre tabac. »

La boutique de Basswood présentait une de ces intéressantes combinaisons comme on en voit si souvent dans le West Side du haut de la ville à New-York. C'était à la fois bureau de tabac, magasin de jouets, papeterie et librairie. J'ai souvent remarqué qu'on n'y perd pas son temps quand on est à la recherche de certains volumes car les boutiquiers ignorent absolument les valeurs littéraires et on trouve parfois chez eux un ouvrage oublié sur les rayons depuis des années, qu'ils sont très heureux de vous donner pour une bouchée de pain. Beaucoup de ces bouquinistes possèdent, entassé dans leur arrière-boutique, tout un stock de volumes en plus ou moins bon état provenant de quelque cabinet de location de livres qui a vu plusieurs changements de propriétaire. Encore l'autre jour, j'ai trouvé dans une boutique de ce genre des éditions originales de *L'Age d'Or*, de Kenneth Grahame et des *Trois Imposteurs*, d'Arthur Macken que le patron fut enchanté

de me vendre à quinze cents chaque.

Un jeune homme brun se tenait derrière le comptoir et je lui demandai un paquet de tabac de ma marque habituelle.

— « Pourrais-je voir Mr. Basswood ? » demanda Dulcet.

— « Il vient de sortir », répondit le jeune homme.

Nous allumâmes nos pipes et regardâmes dans la boutique, jetant un coup d'œil sur les magazines et sur cet étrange mélange de livres. Comme Noël approchait, il y avait tout un assortiment de ces volumes qui constituent ce qu'on appelle « Cadeaux de Noël », ou « Livres d'Étrennes », reliés en simili cuir (ô combien « simili » !) ouaté ! Parmi ces horreurs je remarquai en particulier un volume contenu dans un étui en carton sur lequel on annonçait que la reliure du livre présenté était en véritable cuir souple. Cela m'amusait tellement que j'allais attirer l'attention de Dulcet sur ce livre quand je vis qu'il me regardait, du fond de la boutique, l'œil brillant. Je m'approchai et découvris qu'il examinait une porte à moitié cachée par une pile de jouets et de cadeaux de Noël. Sur la porte était une pancarte : « J. Basswood. Service des Livres Rares. »

— « Pouvons-nous entrer et regarder les livres rares ? » demanda Dulcet.

— « Mais certainement », dit le jeune homme. « Voyez ce qui peut vous intéresser. Le patron rentrera bientôt si vous voulez acheter quelque chose. »

Mr. Basswood était évidemment un homme qui connaissait son métier. A notre grande surprise, nous découvrîmes dans une petite salle sombre garnie de rayonnages, un judicieux assortiment d'ouvrages modernes, plusieurs centaines de volumes, en éditions originales ou exemplaires dédicacés. Les prix étaient marqués à l'aide de signes indéchiffrables, par conséquent il nous était impossible de savoir s'il y avait là dedans des occasions intéressantes, mais j'avais remarqué quelques volumes particulièrement rares que j'aurais été heureux d'acquérir.

— « Ma parole », dis-je à Dulcet, « l'ami Basswood est un véritable connaisseur. Il n'y a rien ici qui ne soit d'une valeur exceptionnelle. »

Il regardait un rayon dans un coin et je m'approchai pour voir ce qu'il avait découvert.

— « Tenez ! » m'écriai-je, « voici les Digby ! Trois ou quatre exemplaires de chaque ! Cet homme-là doit s'être spécialisé dans les œuvres de Digby. »

— « Plus fort que ça ! » dit Dulcet. « Il a trois exemplaires de *L'Autogenèse d'un Romancier*, la première œuvre de Digby qui fut imprimée hors-commerce et, plus tard, retirée de la circulation. C'est extrêmement rare et moi-même je ne l'ai pas. Je voudrais bien savoir quel prix il demande de ces ouvrages. »

— « Regardez ça ! » dis-je. « Voici qui va peut-être nous renseigner. »

Je pris la première brochure d'une pile posée sur une grande feuille de papier d'emballage dans un coin de la salle. C'était évidemment un nouveau catalogue de livres rares que Mr. Basswood venait de recevoir de son imprimeur.

— « Nous y voilà », dis-je à Dulcet, après avoir feuilleté la brochure, « lisez » :

OCCASION EXCEPTIONNELLE
BELLE COLLECTION DES ŒUVRES
DE DIGBY

J. Basswood attire l'attention de ses clients sur la collection d'œuvres de Digby dont la liste est donnée ci-après. Considérant l'intérêt grandissant porté par les bibliophiles aux œuvres de ce grand écrivain, J. Basswood a réuni un stock important d'éditions originales et d'exemplaires dédicacés qui est absolument unique. Le prix de ces volumes, bien qu'un peu élevé, est la meilleure preuve de la valeur donnée par les connaisseurs aux œuvres de cet auteur. Tous les volumes sont en bon état et leur authenticité est garantie.

15 novembre 19..

Dulcet saisit le catalogue et en parcourut des yeux les pages :

— *Jeunes Filles*, édition originale-Boughton Rifflin Company 1901, $ 100.

— *L'Ennui d'être aimé*, édition originale, $ 75.

— *La Princesse Irritable*, $ 90.

— *L'Anatomie de la Gaieté*, exemplaire dédicacé, $ 150.

— *Troubles*, exemplaire de scène, signé et annoté par l'auteur et par Richard Mansfield, $ 200.

— « Voyons », s'écria-t-il, « c'est de la folie, je suis en rapport avec tous les libraires qui s'occupent de ces transactions et je sais quels sont les prix. Cet homme les a multipliés par dix. »

Il mit rapidement le catalogue dans sa poche et jeta un coup d'œil sur les rayons vermoulus.

— « Je suppose que c'est dû à la mort du pauvre Digby », dis-je.

Dulcet me semblait un peu fatigué et je lui proposai d'aller dîner.

— « Bonne idée », répondit-il. « Je connais un endroit dans Broadway où nous pourrons avoir des cochons d'Inde. »

Il sortit du magasin et je le suivis, me demandant ce qui allait suivre. Il me saisit le bras et m'entraîna le long de la Soixante-Dix-Neuvième Rue jusqu'à Broadway.

Dans le bleu du soir, cette artère ruisselante de lumière semblait bouillonner de feux étranges. Des restaurants bon marché envoyaient à terre des lueurs rouges et jaunes. Contre le vent du ciel, à l'Ouest l'église bizarre au coin de la Soixante-Dix-Neuvième Rue, avec son pinacle oriental et son clocher tronqué s'élevant au-dessus des ailes Baptistes massives, semblait le rejeton de quelque mariage téméraire de deux architectes dont l'un était juif et l'autre calviniste. Cette silhouette était bien en harmonie avec une soirée d'un caractère aussi fantasque. Des cochons d'Inde pour

dîner, voilà qui était original et amusant !

— « Les cochons d'Inde », demandai-je, un peu sarcastique, « est-ce que c'est de la viande cachir ? »

Dulcet ne répondit pas, mais, me tenant le bras, m'entraînait le long du trottoir jusqu'à une boutique du côté ouest de Broadway. La devanture était remplie de chiens et de chats à longs poils. Tout le long du magasin se trouvaient des rangées de cages où des oiseaux dormaient derrière des rideaux. Dans des bocaux transparents des poissons rouges poursuivaient leur ronde inutile et scintillante.

— « Ces cochons d'Inde que je vous ai demandés sont-ils prêts ? » demanda Dulcet.

— « Oui, monsieur », répondit l'homme en tirant une cage de sous le comptoir. « De beaux cobayes, monsieur, vigoureux, résistants. »

— « Oui », dis-je en riant, « mais je me demande s'ils résisteront à la cuisinière. Ça sera une rude épreuve, j'imagine. »

Dulcet se tapa le front du doigt et le marchand sourit avec indulgence. Mon compagnon prit la cage, paya et sortit. Je n'ajoutai rien et quelques minutes après nous étions chez Dulcet.

— « Vous n'avez pas de petite cuisine ici », protestai-je. « Ou bien est-ce que nous allons les manger tout crus ? Ah ! je vois. Vous avez un réchaud de camping. Très ingénieux ! »

Il avait posé sur la table une grande boîte en fer-blanc. De son air le plus sérieux, il sortait maintenant une petite lampe à alcool au-dessus de laquelle il fixa un petit panier en toile métallique. Quand la flamme de la lampe fut allumée, elle léchait le panier qui était posé à la hauteur convenable sur quatre pieds. Dulcet mit ensuite les cobayes sans défiance dans la boîte dont le couvercle s'ouvrait en haut avec une charnière. Il introduisit alors la lampe à alcool et le panier qui y était attaché. Puis il ouvrit les deux fenêtres.

— « Admirable ! » m'écriai-je. « Comme ces cigarettes pour lesquelles on fait tant de réclame, ils seront « torréfiés ». Mais ça prend longtemps. »

— « Ne dites pas de bêtises ! » dit-il.

Il se dirigea vers son secrétaire et en sortit la boîte de *Cartesian Mixture* qu'il m'avait arrachée des mains un peu plus tôt dans la soirée.

— « Votre allusion à ces cigarettes est tout à fait appropriée », dit-il, « car dans le cas présent, c'est en effet du tabac qui va brûler. Veuillez vous tenir près de la fenêtre et n'en pas bouger. »

Je suivis des yeux ce qu'il faisait, impressionné par la gravité de son attitude. Dans la boîte de tabac il prit une petite pincée du mélange qu'il plaça soigneusement dans le panier de toile métallique au-dessus de la lampe. Plongeant la main dans la boîte, il alluma la mèche de la lampe avec une allumette et referma

vivement le couvercle. Les cobayes semblaient impressionnés par ces préparatifs car ils ne bougeaient pas. Dulcet revint me rejoindre à la fenêtre, en ajoutant que c'était bon d'être au grand air.

Nous attendîmes environ cinq minutes tandis que le four aux cobayes demeurait sur la table.

— « Eh bien », dit Dulcet à la fin, « nous allons voir maintenant si ça rime... »

Il ouvrit brusquement le couvercle de la boîte et s'en éloigna précipitamment en courant d'une façon qui me parut tout à fait insensée. Il prit une paire de pincettes et, se tenant à distance, tira la lampe. Le tabac fumait dans son panier de toile métallique. Écartant la lampe de lui le plus possible, il la transporta dans la salle de bains et je l'entendis qui faisait couler l'eau. Puis, revenant, il mit les pincettes dans la boîte en fer-blanc et avec précaution retira d'abord un cobaye, puis l'autre. Tous deux étaient aussi calmes que possible, ils étaient morts. Regardant par la fenêtre pour se rendre compte si quelqu'un passait dans la rue, il jeta la boîte sur le trottoir où elle tomba avec fracas.

— « Mais ils ne sont pas encore cuits ? » demandai-je.

— « Je n'ai pas encore reçu la réponse du docteur », dit-il, « mais il a promis de me téléphoner ce soir. Je suis désolé d'avoir retardé votre dîner, mon vieux. Venez au Grill-Room Lucerne, au coin de la Soixante-Dix-Neuvième Rue et d'Amsterdam-Avenue, demain soir à sept heures. Nous dînerons ensemble. Vous m'avez beaucoup aidé. »

— « J'espère que le docteur est spécialiste des troubles mentaux », dis-je. Mais il me poussa doucement vers la porte : « Nous finirons nos bouts rimés demain soir. »

Je sortis dans la nuit et m'en fus dîner tristement dans un Hartford-Lunch.

Le lendemain soir, j'étais au Grill-Room Lucerne à l'heure dite. Ce modeste restaurant était un des endroits favoris de Dulcet et je le trouvai déjà installé à une des tables, étudiant le menu. Il était d'excellente humeur et ses yeux bleus malicieux pétillaient joyeusement.

— « Etes-vous armé ? » demanda-t-il mystérieusement.

— « Pourquoi ? » m'écriai-je. « Allons-nous encore mettre à mort quelques cobayes ? C'était cruel. J'ai scrupule à supprimer des vies innocentes. De plus, votre expérience n'a rien prouvé. Ces pauvres bêtes seraient mortes de toute façon, enfermées dans une boîte en fer-blanc comme celle-là. »

— « Allons donc ! » répondit-il. « La boîte n'était pas fermée hermétiquement. J'avais laissé de petites ouvertures : il y avait beaucoup d'oxygène. Non, ce n'est pas parce qu'ils ont été enfermés dans la boîte qu'ils sont morts. Après votre départ, le chimiste que j'avais consulté m'a téléphoné. Mes soupçons étaient

fondés. Avez-vous jamais entendu parler de l'acide fumacétique ? »

« Voilà qui va être terrible », me dis-je et je commandai un bifteck bien cuit avec une double portion de pommes de terre au gratin.

— « Avez-vous jamais entendu parler d'acide fumacétique ? » répéta-t-il avec insistance.

— « Non ! » répondis-je, un peu nerveusement.

— « C'est un produit peu connu et mortel », dit-il, « qui possède, m'a dit le chimiste, cette propriété de causer la mort immédiatement lorsqu'il est vaporisé et pénètre dans les poumons. Le tabac que j'ai mis dans la boîte en était imprégné. J'ai envoyé au chimiste la pipe que le pauvre Digby fumait quand il est mort et il a analysé ce qui restait dans le fourneau. Il n'y a aucune espèce de doute. Digby a été empoisonné. Mon devoir, en ma qualité d'agent littéraire, exige que dans l'intérêt de mes clients je pousse cette affaire à fond. Nous pouvons y trouver l'explication des autres morts qui ont déconcerté la Société des Auteurs. »

— « Mais Mrs. Carboy, en tout cas, ne fumait pas », allais-je dire... Cependant je me contins à temps.

— « Dove », dis-je, « vous êtes magnifique. Mais je voudrais bien savoir comment vous avez découvert la chose, et ce qui a d'abord éveillé vos soupçons. Sans vous, je n'aurais jamais rien deviné. »

— « Naturellement », dit-il avec une certaine gravité, « ce fut cette pancarte à la devanture de la blanchisserie et le mérite vous en revient puisque c'est vous qui l'avez remarquée. C'est cela qui a éclairci toute cette affaire assez compliquée. Naturellement j'ai suspecté le tabac dès le début, car, comme je vous l'ai dit, c'était un mélange que Digby ne fumait jamais d'ordinaire. Mais quand j'ai su que cette maudite et cocasse pancarte avait été placée à la demande du débitant de tabac à côté, débitant de tabac qui était en même temps libraire, j'ai deviné ce qui s'était passé. J'ai passé cette journée à rassembler les différents fils et je crois, sans me vanter, que maintenant le criminel est en mon pouvoir. »

— « Et l'homme qui se tenait sur une jambe », demandai-je intrigué, « que faisait-il ? Pourquoi s'est-il enfui si vite ? »

Le visage de Dulcet resplendit d'un calme triomphe.

— « Je vous ai dit de chercher un homme de tempérament nerveux qui fume de la *Cartesian Mixture*. Ce marchand de tabac Basswood en fume. C'est un mélange très humide et collant, vous savez. Quand on a fini de fumer, on ne peut s'en débarrasser qu'en frappant vigoureusement la pipe contre quelque chose de dur. S'il n'y a pas de marche en pierre ou autre chose de ce genre à portée, sur quoi le fumeur cognera-t-il sa pipe ? Debout sur une jambe, il la frappera sur le talon levé de l'autre jambe. Quant à la façon dont il a couru quand vous lui avez

adressé la parole de façon si bizarre, n'est-ce pas un bon signe de nervosité — et aussi la preuve qu'il n'avait pas la conscience tranquille ? »

Il termina son bock de cette petite bière qui a tant nui à la gloire de Milwaukee, et se pencha vers moi, l'air grave.

— « Vous savez très bien que ce blanchisseur n'aurait jamais imaginé de lui-même cette pancarte grotesque adressée aux Artistes et Auteurs si quelqu'un ne lui avait suggéré de le faire. Évidemment il n'a été qu'un instrument inconscient. Cette pancarte a servi à attirer Digby loin de chez lui afin que Basswood puisse déposer le tabac empoisonné. Basswood avait observé les habitudes de Digby et avait dû savoir que cette allusion aux cols de chemise ne manquerait pas d'attirer son attention. Maintenant nous ferions mieux de partir. La police sera chez Basswood à huit heures. »

J'aurais bien voulu prendre une bonne tasse de café, mais Dulcet m'entraîna et nous remontâmes Amsterdam-Avenue. Les passants, qui se pressaient pour rejoindre leurs domiciles ne se doutaient guère de notre grave et périlleuse mission.

— « Le mobile, naturellement », dit Dulcet, « était de tirer profit de la hausse que ne manquerait pas de provoquer la mort de Digby en ce qui concerne son œuvre littéraire. Vous en verrez une preuve dans un moment. Allons. Venez, ce n'est pas le moment de reculer. »

Il entra dans la librairie brillamment éclairée et je le suivis en simulant une attitude aussi détachée que possible. Je dois avouer que je cherchais des yeux un abri éventuel au cas où il y aurait des coups de revolver.

Mr. Basswood était derrière son comptoir, fumant une pipe de racine de bruyère apparemment en assez mauvais état. Un côté du fourneau avait perdu presque un centimètre, sans doute à force de recevoir des coups sur les marches de pierre, je suppose. C'était un homme gros et d'aspect désagréable, avec une petite moustache noire et de petites yeux méchants.

— « Un de mes amis m'a parlé de votre librairie », dit Dulcet. « Il m'a dit qu'il vous arrive d'acheter des livres et des manuscrits. »

— « Oui, quelquefois », répondit Basswood, sans enthousiasme.

— « Je possède un manuscrit inédit de Kenelm Digby d'environ quarante pages. Combien m'en donneriez-vous ? »

Les yeux du marchand pétillèrent. Il enleva sa pipe de sa bouche et la cogna vivement sur son talon gauche, piétinant ensuite les cendres chaudes.

Dulcet me regarda d'un air grave.

— « Montrez-le moi », dit Basswood, devenu curieux.

— « Je ne l'ai pas sur moi. Mais dites-moi à peu près ce que ça vaudrait. »

— « Si c'est authentique et caractéristique du génie de Digby », dit

Basswood lentement, « j'en donnerais deux cents dollars. »

— « Allons donc ! » répliqua Dulcet. « Ça ne vaut pas la moitié. Je pensais que je ne pourrais pas en tirer plus de soixante-quinze dollars. »

Basswood sembla déconcerté.

— « Je suppose que vous ne connaissez pas le marché pour ce genre de choses », dit-il. « Les amateurs s'intéressent plus aux œuvres de Digby qu'à celles d'aucun autre écrivain contemporain. Vous ne vous rendez sans doute pas compte de la hausse provoquée par sa mort sur ses éditions originales. La chose est très regrettable, mais la mort d'un écrivain de cette valeur fait toujours monter les prix des ouvrages pour collectionneurs parce que les bibliophiles savent qu'ils ne pourront plus jamais en trouver. »

— « Je vois », dit Dulcet poliment. « C'est donc sa mort qui a fait hausser les prix. »

— « Exactement. ».

— « Eh bien alors je suppose que ce manuscrit vaut en effet plus que je ne pensais d'abord. A propos, je crois que le titre vous intéressera. Ça s'appelle *Le Mystère des Cols Souples* et il raconte l'histoire d'un meurtre commis dans la Quatre-Vingt-Deuxième Rue. »

Je ne pus m'empêcher d'admirer la magnifique nonchalance avec laquelle Dulcet fit cette remarque, en regardant le libraire droit dans les yeux. Le visage de Basswood était intéressant à étudier. Ses joues étaient pâles et luisantes. Mais lui aussi montrait beaucoup de cran.

— « Je ne crois pas que ce manuscrit soit authentique », dit-il. « Ce n'est pas du tout le genre de Digby. «

Sa voix tremblait un peu et il ajouta :

— « Cependant, si c'est aussi intéressant que ça en a l'air, je vous donnerai même plus de deux cents dollars. »

— « Coquin ! » s'écria Dulcet. « Croyez-vous que vous pouvez m'acheter ? Non, haut les mains ! »

Il avait sorti brusquement son revolver et le braquait au visage du libraire.

— « Écoutez, master Basswood », lui dit-il. « Même le plus malin peut commettre des imprudences. Je vais attirer votre attention sur un point particulier. Si c'est la mort de Digby qui a provoqué la hausse des prix de ses ouvrages, comment se fait-il que cette facture de votre imprimeur concernant votre nouveau catalogue soit datée de dix jours avant la mort de Digby ? Je l'ai trouvée dans votre magasin l'autre jour. Ceci ne prouve-t-il pas que vous saviez, dix jours avant l'événement, qu'il y aurait une hausse soudaine des ouvrages de Digby ? Dix jours avant sa mort vous aviez déjà multiplié par dix le prix des ouvrages de Digby que vous aviez en magasin. Quelle explication pouvez-vous donner à cela ? »

Basswood tremblait mais se cramponnait toujours à son espoir.

— « Je vous donnerai mille dollars du manuscrit », s'écria-t-il.

— « Ben », me dit Dulcet, « allez au coin de la rue et donnez trois coups de sifflet. La police attend dans la Quatre-Vingt-Cinquième Rue. »

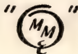
*
* *

— « Il y a encore une chose qui m'intrigue », dis-je à Dulcet plus tard, le même soir, tandis que nous étions chez lui en train de fumer notre dernière pipe de la journée. « Je me rappelle qu'avant de découvrir cette pancarte à la devanture de la blanchisserie, vous m'avez dit que ce que nous devions faire c'était de faire rimer tabac et boutons de cols de chemise. Pourquoi diable étiez-vous parti sur cette piste ? »

Il sourit patiemment.

— « Quand je dus emballer les affaires du pauvre Digby », répondit-il, « il me fallut fouiller dans ses tiroirs. Vous savez que les fabricants s'entêtent à mettre aux cols souples d'affreux petits boutons qui s'en vont toujours dès le premier ou le second blanchissage et alors le col ne tient plus à la chemise, donnant une allure lamentable à celui qui le porte. Digby était célibataire et n'avait personne pour s'occuper de son raccommodage. Lorsque je m'aperçus que chacun de ses cols souples avait son petit bouton soigneusement cousu, je compris qu'il y avait quelque chose de suspect. »

Jusqu'ici, à ma connaissance, Basswood aura été le seul libraire à s'asseoir sur la chaise électrique.



BIEN DE MAINMORTE

par MIRIAM ALLEN deFORD

Bien de mainmorte ! *Voici un titre curieux. Pour ceux de nos lecteurs qui l'ignoreraient — et ils en sont fort excusables !* — « bien de mainmorte » *est une expression qui, en langage juridique désigne l'état des biens qui ne peuvent être transmis aux héritiers après un décès. Ce titre qui, de prime abord, peut vous paraître étrange, s'expliquera aisément quand vous aurez lu jusqu'au bout cette nouvelle, mais de grâce ! n'essayez surtout pas d'en connaître le dénouement avant. Dans son style ramassé et sa simplicité, elle constitue un modèle du genre.*

L'auteur, Miriam Allen deFord, *est une femme écrivain fort connue aux Etats-Unis. Elle habite San-Francisco. Journaliste, correspondante d'associations de presse, poète, biographe, romancière, son activité littéraire est multiple et brillante. Elle est passionnée de lecture et ses deux ouvrages favoris sont* Les Hauts de Hurlevent *et* Christine Lavransdatter, *romans traduits en langue française et bien connus.*



Je serai de retour jeudi, mademoiselle Hendricks, et je passerai vous voir dans l'après-midi. Pendant ces trois jours d'absence, je ne prévois aucun changement. Pourtant, si quelque chose d'anormal se produisait, vous n'auriez qu'à faire venir le Dr Roberts. Le cas lui est familier. Cela ne m'amuse pas de partir et de laisser Marsden dans cet état ; mais je n'ai qu'une fille, vous le savez. Elle ne se remariera pas — du moins, je l'espère — et elle aurait trop de chagrin si son vieux papa ne la conduisait pas à l'autel... ! »



Le Dr Staples se tourna vers son malade.

— « Au revoir, mon vieux ; je vous remets entre les mains de Mlle Hendricks jusqu'à jeudi. Vous ne serez sans doute pas fâché d'être débarrassé de moi pendant trois jours, pas vrai ? »

Le Dr Staples remit ses gants et prit son chapeau sur la table qui

se trouvait près du lit. Hochant légèrement la tête, le malade esquissa un sourire de protestation. L'infirmière fit le même geste, mais les yeux baissés, de crainte que l'expression de son visage ne trahît l'incroyable joie dont elle se sentait soudain envahie.

— « Donc, à bientôt ! » Il venait de partir, fermant doucement la porte derrière lui.

Quelle chance extraordinaire ! Cora Hendricks se sentait trembler de surexcitation. Que de plans n'avait-elle pas échafaudés ; mais jamais l'idée ne lui était venue qu'un événement quelconque pût jamais empêcher Staples de faire sa visite quotidienne à son malade. Et voilà qu'elle avait devant elle trois jours et trois nuits !

Il n'était que trois heures. Elle pourrait donc agir le jour même. Avec le médicament qu'il prenait à quatre heures, à cinq heures, elle aurait quitté les lieux ; à six, elle serait dans le train. Jeudi, elle se trouverait dans un endroit où le Dr Staples n'aurait pas l'idée de venir la chercher... Non, c'était stupide ! Il ne fallait surtout point partir. Elle téléphonerait au Dr Roberts qui viendrait. Peut-être rappellerait-il le Dr Staples, peut-être assumerait-il toute la responsabilité de l'affaire. Après tout, peu lui importait que ce fût l'un ou l'autre. Ensuite, elle pourrait partir et alors... alors, une vie nouvelle commencerait.

Elle s'assit en silence près du chevet de Marsden, à l'autre bout de la table et son regard qu'elle n'avait pas osé lever sur le Docteur parcourut la grande pièce. Derrière le cadre qui contenait une photo de la défunte épouse de Marsden se trouvait un panneau à glissière dissimulant un coffre-fort. Elle en connaissait la combinaison, ayant eu l'occasion de l'apprendre le jour où Marsden — qui se savait condamné — lui avait demandé de lui apporter les papiers de l'assurance qu'il voulait montrer au Docteur.

La nuit, profitant du sommeil de son malade, elle avait de nouveau ouvert le coffre qui contenait beaucoup d'argent. Elle ne l'avait pas compté ; mais sans les titres — dangereux à négocier — il y avait presque dix mille dollars en espèces. A ce souvenir, ses mains tremblaient.

Il lui eût été facile, alors, de prendre l'argent et de s'enfuir ; mais trois choses l'avaient retenue. D'abord, un dernier sursaut de conscience professionnelle lui avait interdit d'abandonner son malade en pleine nuit. Au surplus, elle savait qu'il avait un revolver chargé dans le tiroir de sa table de chevet et que s'il s'était éveillé soudain, il aurait pu — comprenant la situation — en faire usage. Sans doute, il était bien faible pour s'en servir, mais il lui arrivait parfois de retrouver subitement des forces. Enfin, eût-elle commis ce vol qu'elle eût été la première à en être accusée. Marsden eût tout raconté au Docteur dès le lendemain matin, et elle n'eût pas tardé à être pincée !

Mais il lui fallait cet argent. Elle l'aurait. Elle avait trop de raisons impérieuses de le vouloir. D'abord, elle se rendait compte que ses belles années passaient, que les bonnes situations devenaient de plus en plus rares et qu'elle n'avait pas d'argent de côté. De plus, il y avait Terry.

Terry qu'elle avait soigné, jadis, à une époque où elle ignorait tout de lui. Pour elle, ce n'était qu'un homme vivant à l'hôtel et qui était tombé malade. Elle était jeune alors. Elle croyait à un idéal et à la vertu. Il est probable que si elle n'avait jamais rencontré Terry, l'argent du coffre n'eût jamais, de son fait, couru le risque de disparaître. Mais ils s'étaient épris l'un de l'autre et peu à peu, elle avait découvert la vérité. Terry avait pour profession de dévaliser les banques. Il lui avait bien fallu se rendre à l'évidence. Elle était folle de lui, car il était beau, cultivé, séduisant. Lentement, il avait détruit son idéal et il lui avait fait perdre la notion du bien et du mal. Bien qu'elle fût restée depuis lors, scrupuleuse et honnête, ce n'était plus une question de principe, mais une question d'opportunité. Puis, Terry avait fini par se faire prendre. Comme il n'avait pas d'armes — il avait toujours eu la sagesse de n'en point porter — sa condamnation avait été légère. Dix ans ! Détenu modèle, de conduite irréprochable, sa peine tirait à sa fin. Dans trois mois, il serait libre. Ils se marieraient à sa sortie de prison. Mais jamais plus, elle ne lui permettrait de courir des risques. C'est elle qui lui procurerait de l'argent — beaucoup d'argent ! Ils partiraient n'importe où, il changerait de nom et, ensemble, ils recommenceraient une vie nouvelle. Pendant les visites qu'elle faisait à Terry, elle avait élaboré son plan qu'elle lui avait murmuré par bribes, d'un côté de la haute table du parloir.

Marsden n'aurait jamais besoin de cet argent. Il n'avait personne à qui le laisser. Sa femme était morte, il n'avait pas d'enfants, ni frères, ni sœurs. Ne lui avait-il pas dit lui-même qu'il avait fait son testament et qu'il léguait ses biens à différentes œuvres charitables. Tout ce qui avait trait à cet homme était extravagant. S'il vivait seul dans un appartement, sans domestiques, s'il mangeait au restaurant, ce n'était point par avarice, mais par excentricité. Cora Hendricks était convenablement payée, de même que la femme de charge qui venait une fois par semaine pour faire son ménage. Par originalité, il avait refusé d'aller à l'hôpital quand sa maladie s'était aggravée ; et Staples, son vieil ami se prêtait à cette fantaisie. Toujours par extravagance, il enfermait ses valeurs dans un coffre-fort construit dans le mur, au lieu de les déposer dans le coffre d'une banque. Mais à coup sûr, la plus grande de ses extravagances était de garder un revolver chargé dans le tiroir de sa table de chevet, alors qu'il n'avait pas la

force de le soulever et en tout cas, aucune occasion de s'en servir.

Tout d'abord, elle avait cru qu'il songeait à se suicider pour mettre un terme rapide à sa maladie incurable ; mais il l'avait rassurée à cet égard.

— « Cela me plaît de sentir que je suis toujours en contact avec ce monde bien vivant où je ne retournerai jamais », avait-il dit d'un air quelque peu embarrassé, mais d'une voix nette. « Quand j'étais bien portant, je passais tous les étés dans ma petite ville natale de l'État du Maine. Là-bas, pour les gens de Squanscutt, je suis quelqu'un, tandis qu'ici, à New-York, je ne suis qu'un homme qui a relativement bien réussi et qui n'a rien à faire.

« Savez-vous, mademoiselle Hendricks », et sa voix baissa brusquement comme celle d'un jeune garçon qui jouerait au conspirateur, « savez-vous que lorsque je suis chez moi, en été, je fais fonction de « Sheriff » (chef de police). J'ai tout mon équipement. Je le garde ici, tout près de moi pour évoquer des souvenirs et le regarder, car je ne le porterai jamais plus. A vrai dire, je ne m'en suis jamais réellement servi ; mais une occasion de le faire pouvait toujours se présenter. Que sais-je, une aventure quelconque : une histoire de trafiquant d'alcool, du temps de la prohibition, ou bien quelque bandit évadé. Il ne m'est jamais rien arrivé de passionnant dans ma vie », ajouta-t-il avec une mélancolie teintée de regret. « Cette défroque me rappelle mon rêve de toujours, c'est-à-dire qu'il aurait peut-être pu se passer quelque chose ! »

Confiant, il ouvrit le tiroir — il était dans un de ses bons jours — et il lui permit de tout regarder. Il y avait là un insigne d'émail bleu sur lequel était inscrit le mot « Sheriff », le revolver dans son étui, la paire de menottes et même, aplati et froissé, le chapeau qui ressemblait plus à celui d'un mauvais garçon de l'Ouest qu'à celui d'un « Sheriff » de l'État du Maine. Capable d'éprouver une émotion passagère et un sentiment de pitié, Cora se rendait parfaitement compte que les gens de Squanscutt devaient se moquer de lui, mais qu'ils devaient lui témoigner beaucoup d'indulgence et l'aimer. Vraisemblablement, il faisait à plus d'un titre figure de bienfaiteur, dans sa petite ville. Non pas qu'il fût millionnaire ; mais la somme que représentaient les titres devait s'élever à une centaine de mille dollars et il avait un confortable compte courant dans deux banques différentes. L'argent liquide qui se trouvait dans le coffre était la seule chose qui l'intéressât. Pour lui, ce n'était que de l'argent destiné à être dépensé, mais pour Cora Hendricks, c'était une nécessité impérieuse et vitale.

Il lui eût été bien facile, alors, d'étendre le bras, d'ouvrir le tiroir sans serrure et de tuer son malade, car il reposait les yeux clos, la respiration courte et irrégulière. Mais il était évident que ç'eût été ridicule

de faire cela. Marsden devait mourir de sa belle mort. Par exemple, de l'émotion que pouvait lui causer l'absence de trois jours de son vieil ami et médecin. Voilà l'explication qu'elle suggérerait au Dr Roberts quand elle l'appellerait.

Sa drogue était prête. Terry lui avait dit où et quand se la procurer. Elle pourrait la verser dans le médicament qu'elle donnait tous les jours à Marsden, à quatre heures. Il ne s'apercevrait de rien. Personne ne s'apercevrait de rien. Qui donc demanderait l'autopsie d'un homme qui se mourait depuis des semaines. Dans dix minutes, il serait mort.

Elle s'assit et, mentalement, elle échafauda son plan de nouveau, tout en observant la respiration difficile du malade. Tout d'abord, elle laverait soigneusement le verre. Puis elle prendrait la petite fiole qu'elle avait eu la constance de garder dans sa poche pendant une semaine, attendant son heure. Elle l'emporterait avec elle et la jetterait quelque part, quand elle serait dans le train. Elle sortirait l'argent, refermerait le coffre. Il était peu probable que quelqu'un — même Staples — connût le montant exact de la somme que possédait Marsden. Peut-être même ignorait-il qu'il eût de l'argent liquide. Peu importaient les empreintes digitales. Staples l'avait vue ouvrir le coffre sur l'ordre de Marsden.

Dix mille dollars, cela faisait un gros paquet ; mais il y avait de la place dans sa valise. Quand elle en aurait fini avec Roberts, elle ferait ses malles et retournerait à sa chambre meublée. Immédiatement, elle se ferait inscrire à l'agence de placement. Si un autre poste lui était offert, elle l'accepterait. Rien ne devait paraître suspect. Il ne fallait pas se sauver. Quand Marsden serait enterré, quand Terry serait sur le point d'être relâché, elle se rendrait au lieu de rendez-vous qu'ils avaient choisi et elle apporterait l'argent.

L'horloge ne marquerait donc jamais quatre heures ! La hâte d'en avoir fini lui mettait les nerfs à vif. Elle se leva doucement et s'avança vers la fenêtre qui était entr'ouverte. D'un air songeur, elle observa la maison d'en face. Il était impossible que quelqu'un se mêlât de ses affaires. A supposer que quelque fou se fût muni d'une jumelle, pour l'espionner, qu'eût-il vu ? Une infirmière en uniforme donnant un médicament à son malade. Elle sourit et retourna vers la chaise qui se trouvait sur la gauche du lit.

Quatre heures ! Elle se leva prestement. Marsden ouvrit les yeux et tourna la tête vers elle, d'un air interrogateur.

— « Votre médicament ! » dit-elle d'une voix douce. Puis, elle retint son souffle pour ne pas trahir son agitation.

— « Lequel ? » demanda-t-il faiblement. Il perdait facilement la notion de l'heure.

— « Les gouttes de digitaline. »

— « Ah oui ! »

Il l'observa, versant un peu d'eau dans le verre et y mesurant huit gouttes avec le compte-gouttes. Les médicaments n'étaient pas sur la table de chevet qu'il s'était réservée pour ses objets personnels : ses lunettes et un livre ou deux. Le touchant petit bouquet de fleurs que la femme de ménage lui avait apporté le matin même s'y trouvait également.

Elle se détourna légèrement de lui, pour remuer le mélange. Profitant de cet instant, elle prit la fiole qu'elle remit dans sa poche après l'avoir vidée dans le verre. Le liquide était incolore et inodore. Comme elle lui tendait ce breuvage, elle s'admira de ne pas trembler et pour qu'il pût boire commodément, elle lui redressa son vaste oreiller. Dans sa main où saillaient les veines, il garda le verre un instant, puis il le posa près de lui sur la table.

— « Asseyez-vous, mademoiselle Hendricks », dit-il gentiment.

Cora se laissa tomber sur la chaise qui se trouvait près du lit. Était-il possible qu'il eût vu que ses jambes tremblaient ?

Un vague sourire flottait sur les lèvres de Marsden, tandis que son regard fixait attentivement le verre à moitié plein. Du même ton affable, il reprit :

— « Est-ce que cela fera mal ? »

Pendant une seconde, elle fut incapable de proférer une parole. Elle sentait son sang se glacer dans ses veines ; mais elle fit un effort pour articuler :

— « Comment, monsieur Marsden, jusqu'à présent, vous avez pris cela trois fois par jour... vous savez bien que cela ne fait pas mal ! »

Son esprit devait commencer à errer. De toutes façons, il ne résisterait pas bien longtemps. Après tout, peut-être fût-il mort sans qu'elle l'y aidât !... Non... C'eût été courir des risques... Il aurait pu ne pas mourir avant la date qu'elle et Terry s'étaient fixés pour se retrouver. Ou bien, il aurait pu mourir en présence de Staples...

— « Je ne parle pas de la digitaline », fit Marsden avec calme, « mais de la chose que vous avez versée dedans, je veux dire le contenu de la bouteille qui était dans votre poche... »

Elle le dévisageait, muette, sidérée.

— « C'est pour l'argent du coffre, n'est-ce pas ?... Je vous ai observée depuis que vous êtes ici. J'aurais pu tout vous donner et vous épargner le geste que vous venez de commettre ; mais, voyez-vous... je suis las de toute cette comédie... Staples ne m'aurait sûrement jamais achevé. Mais vous avez bien voulu vous en charger... Merci, ma chère. Je suis heureux d'avoir eu assez d'argent dans le coffre pour vous tenter. »

Elle s'assit médusée, incapable de le regarder.

— « Seulement, il ne semble pas que ce soit juste pour ceux qui viendront après moi. L'argent n'est pas éternel, vous savez... peut-être pour-

riez-vous avoir de nouveau la tentation de... »

Il rassembla toutes ses forces pour accomplir un dernier geste. Ses mouvements furent vifs et précis. Il réussit même à remettre le verre sur la table, avant de retomber sur l'oreiller.

***

Le jeudi après-midi, le Dr Staples, souriant au souvenir du visage radieux de sa fille, tira doucement la sonnette pour ne pas déranger Marsden. Il attendit puis sonna de nouveau. Fronçant les sourcils, il chercha dans sa poche la clef que son ami lui avait donnée naguère, avant que la présence de l'infirmière se fût avérée indispensable. Indigné, il fronça de nouveau les sourcils. Jamais il n'avait employé Mlle Hendricks auparavant — son infirmière habituelle était malade — mais l'agence de placement la lui avait chaudement recommandée. Il était impossible qu'elle eût abandonné un malade en si piteux état !

Sur le seuil, il s'arrêta, frappé de stupeur, et il se sentit pâlir.

La chambre était pleine de mouches. Marsden gisait en travers du lit ; des taches brunes s'étaient formées sur son cou décharné, sa bouche et ses yeux étaient ouverts. Sur la table de chevet, à côté de quelques fleurs flétries se trouvait un verre contenant un reste de liquide. Au fond de ce verre et tout autour, il y avait des mouches mortes. Le tiroir de la table était béant.

De l'autre côté du lit, empêtrée par une chaise renversée, Mlle Hendricks était tapie, recroquevillée sur elle-même. Ses cheveux étaient en désordre, son uniforme déchiré. Du sang séché maculait son bras droit dont la chair était enflée sous une longue meurtrissure verte.

Le Dr Staples se dirigea rapidement vers le lit et rejeta les couvertures en désordre.

Mlle Hendricks ouvrit des yeux hagards et comme elle éclatait d'un rire saccadé, le Docteur eut la chair de poule. Le poignet droit de l'infirmière et le poignet gauche du cadavre étaient liés par des menottes.



“ BOBARDS & Cie ”

par ANTHONY BOUCHER



Nos lecteurs ont déjà fait la connaissance, dans notre précédent numéro (1), *de Nick Noble, ce petit détective de Los Angeles qui, obligé de démissionner autrefois des services officiels de la police américaine à la suite d'un scandale dont il n'était pas responsable, s'adonne maintenant un peu trop libéralement à son penchant marqué pour le sherry.*

C'est au café mexicain « Chula Negra », où il a installé son quartier général, qu'il donne volontiers des « consultations » à ses anciens collègues.

Cette nouvelle fut écrite aux Etats-Unis pendant la guerre et c'est un problème posé par la « cinquième colonne » que Nick Noble, par simple raisonnement, va résoudre avec son brio habituel, au grand soulagement de son ami le lieutenant de police MacDonald.



Ce n'est pas mon rayon, » dit le lieutenant MacDonald. « Moi je m'occupe des meurtres et cette affaire relève plutôt du Service des Renseignements. Mais évidemment, tout ça se tient, dans les circonstances actuelles. »

— « Dans les circonstances actuelles », reprit Nick Noble, « mardi dernier, on a manqué de sherry... »

Il tenait son grand verre entre ses deux mains blanches et maigres, comme s'il avait peur encore de ne plus avoir à boire.

MacDonald réprima le sourire qui venait à ses lèvres. Il connaissait bien celui qui, autrefois le plus brillant détective de la police de Los Angeles, passait maintenant toutes ses journées dans ce misérable restaurant mexicain de la Chula Negra.

— « Je suis heureux qu'il y ait du sherry aujourd'hui », dit-il, « parce que j'ai besoin de cette merveilleuse machine à raisonner qu'est votre cerveau. »

Nick Noble fit son geste habituel : il chassa de son nez une mouche imaginaire et dit : « Je vous écoute. »

— « Je vais résumer autant que

(1) Voir « *Mystère Magazine* », N°. 1 : « Morts simultanées » par Anthony Boucher.

je pourrai. J'ai été amené sur cette piste au cours de mon enquête sur le meurtre de Steiner qui a été tué par un mari jaloux. Ce meurtre-là n'a aucun rapport avec l'affaire qui nous occupe, d'ailleurs, c'est en dehors de ce fait que j'ai été appelé à interroger Steiner au moment où mourant, il voulait parler. Il bredouillait un peu et personne n'y attachait aucune importance, mais moi... »

MacDonald s'arrêta un moment, puis demanda brusquement :

— « Nick, d'où viennent tous ces bobards, le savez-vous ? »

— « De gens sans méthode. »

MacDonald sourit. « La méthode, ça vous obsède, n'est-ce pas ? Mais cette fois je ne parle pas de bobards quelconques, ragots de concierges, tuyaux de cuisines. Il est question de quelque chose de plus sérieux, de bobards qui sont destinés à nuire à notre effort de guerre. D'où ça vient-il ? »

— « Gœbbels », répondit Nick Noble, laconiquement.

MacDonald fit un signe de tête approbateur. — « Mais il faut quelqu'un pour les faire circuler, il faut un intermédiaire, et même plusieurs. Une véritable organisation. Bobards & Cie. C'est ce que Steiner essayait de me dire. Il en faisait partie, avait lâché et avait peur de les dénoncer. Mais comme de toute façon il était mourant... C'est une femme qui dirige. Ça, j'ai compris. Mais quand j'ai essayé de lui faire dire son nom, il n'a pas voulu parler. Il se sentait mieux, croyait sans doute qu'il vivrait... Alors, il m'a dit, de cette voix bizarre qui était la sienne — je n'ai jamais su au juste ce que c'était que cet homme-là, mais on distinguait son éducation, sa culture, sous son extérieur un peu rude — oui, il a levé la tête et m'a dit : « Vous êtes de la police, hein ? Vous êtes un malin ? Vous voulez savoir le nom de la femme ? Très bien ! Horace vous le dira ! »

« Et il est mort juste à ce moment », continua MacDonald. « On dit quelquefois que les gens, avant de mourir éprouvent comme quelque chose... J'ai consulté tous ses papiers, ses adresses... Pas trace d'Horace. J'ai vérifié tous les noms de femmes que j'ai trouvés. La plupart, j'ai pu les écarter presque tout de suite. Il en reste quatre. »

Il tendit une feuille de papier sur la table.

Nick Noble la prit et lût :

Margaret Harkness M.D. 35-1548, Wilshire Blvd L. A ; Lizette Turnbull, soudeuse, 22-1230 ; La Corona Dr. Glendale. Lally Chilton, actrice (?), 28-4916 Franklin Ave, Hollywood ; Mrs. Odile Fancourt, 31-5527, Cashmere Rd. L.A.

Sans hésiter, il montra du doigt le troisième nom.

— « Le point d'interrogation ? » demanda MacDonald. « Elle ne travaille pas depuis des mois, mais mène une vie très large. Pourtant ça pourrait s'expliquer d'une façon plus simple que par des fonds de propagande. »

Nick Noble leva la tête. « C'est elle ! »

MacDonald ne s'attendait pas à une réponse aussi catégorique, même de la part de Nick Noble.

— « Pourquoi ? » demanda-t-il.

— « Horace. Lally. Vous ne voyez pas le rapport ? Lally, diminutif de Lalage ! Une des femmes aimées d'Horace et dont il parle dans ses odes. Les autres noms ne collent pas. Par conséquent, c'est bien Horace qui vous aura révélé son nom. »

MacDonald sourit. — « Décidément je suis bien toujours le même. Et je parie n'importe quoi que vous avez raison. Ce qu'il faut faire ensuite, c'est avoir une petite conversation avec Miss Chilton et si vous avez raison, Nick, je vous jure qu'il circulera moins de bobards maintenant. »

La cabine téléphonique du Chula Negra se trouve tout près de la caisse. MacDonald chercha le numéro de Miss Chilton dans l'annuaire, le nota sur le coin de son journal et appela.

Même au téléphone, la voix qui répondit le fit frissonner. Il en avait entendu déjà qui l'avaient ému profondément, mais jamais une seule qui lui eût donné une pareille impression, rien que par la façon dont elle avait dit : « Allo ! »

Il réussit à dire : « Miss Chilton ? » et elle répondit : « Oui. »

Cela faisait trois syllabes qu'il entendait de cette voix, et chacune lui semblait d'une tonalité encore plus chaude que la précédente.

Il se traita d'imbécile en silence, et à voix haute dit : — « Joe Steiner m'a donné votre numéro en me disant que vous aviez sans doute des choses intéressantes à me dire. »

Il entendit une sonnerie au bout du fil et Lalage Chilton lui dit : — « Ne quittez pas. On sonne à la porte. »

Il attendit, entendit le bruit du récepteur qu'elle posait sur la table, un pas, la porte qui s'ouvrait, et la voix de Lalage...

— « Ah ! c'est vous, master Patrick ! Comment... »

Alors il entendit un coup de revolver et le bruit de la chute d'un corps sur le plancher...

***

La riche simplicité de l'appartement de Hollywood opposait un contraste frappant à l'exubérance luxuriante de Lalage Chilton. Celle-ci semblait encore, même morte, plus vibrante et plus vivante qu'aucune des femmes que MacDonald eût jamais connues.

Il essaya de concentrer toute son attention sur le contenu de son secrétaire. Mais même maintenant, alors que le médecin-légiste était penché sur le cadavre et lui en cachait le visage, MacDonald sentait encore les yeux ouverts de la morte qui le fixaient. Il avait déjà lu quelque part, sans le croire, que des yeux de femme avaient cette couleur violette et pourtant c'était bien vrai. Il y avait aussi dans l'air

un parfum qu'il reconnaissait vaguement comme du Chanel je ne sais quel numéro, mais il finit par distinguer qu'un autre parfum s'y mêlait, tout simplement celui du corps de Lalage. Ça serait bientôt différent...

Le médecin se leva.

— « Frappée en plein cœur à bout portant — il y a des traces de brûlures sur le sein gauche. Probablement un homme assez grand — dans votre taille — il y a environ une heure. Mais cela, vous le savez mieux que moi, puisque vous avez entendu le coup de feu. »

— « Merci », répondit MacDonald qui continua à étudier les papiers du secrétaire. Cela valait la peine. C'était une vraie mine d'or.

Lalage Chilton était une femme méthodique. Il y avait un dossier « employeurs », un dossier « subordonnés », un dossier « matériel »...

Le premier dossier comprenait des noms comme Wiedemann et Ferenz bien connus déjà du Service des Renseignements et d'autres que le même service ne tarderait pas à connaître. Quant aux subordonnés, on ne savait pas encore de quoi on pourrait les inculper mais il serait sans doute intéressant de les surveiller.

Tous les papiers étaient soigneusement classés, chaque fiche portant une série de signes que MacDonald déchiffra bientôt comme indiquant les agents spécialement chargés de faire circuler tel ou tel bruit et les endroits et les gens qu'il convenait de travailler en particulier. Certaines indications comme par exemple : *Le rationnement du gaz ne semble pas indispensable sur la côte Ouest ;* ou bien *: Le manque d'oignons est dû à l'incapacité du gouvernement* ne laissaient aucun doute sur les buts que l'on cherchait à atteindre dans le domaine économique et psychologique.

MacDonald sentait monter en lui, en même temps que de la haine et du mépris, une sorte d'admiration involontaire pour cette femme dangereuse et cynique. En même temps il voyait ses yeux violets, sentait ce parfum troublant et se félicitait de ne l'avoir rencontrée que morte et désarmée.

— « Le sergent m'a dit que vous l'aviez entendue appeler son meurtrier par son nom. C'est une indication précieuse. »

— « Jusqu'à quel point ? » reprit MacDonald qui consulta le carnet d'adresses. « Il y a ici deux Patrick. »

Le médecin regarda le cahier à la page indiquée. La page marquée P était détachée, à moitié déchirée. En tête était inscrit le nom de Patrick Alan qui habitait tout près à Beachwood. Puis, après Pell, Pillsbury et Porter et même Putzenschimmel, venait Patrick Francis, Biltmore Hotel, Los Angeles.

— « Aucun de ces deux noms n'est mentionné dans les dossiers. Aussi j'ai dû vérifier tous les papiers du secrétaire pour trouver suffisamment de renseignements sur Lal... Enfin, sur la victime afin de

pouvoir les questionner. Je vais maintenant essayer de savoir lequel des deux Patrick a réussi à se débarrasser de ce serpent. »

La sonnerie du téléphone se fit entendre et MacDonald décrocha le récepteur sur lequel se voyait encore la poudre blanche destinée à révéler les empreintes digitales. (Il y en avait d'assez nombreuses mais celles de Lalage dominaient.)

— « Allo ? » dit MacDonald.

— « Allo. Puis-je parler à Lally ? »

— « Elle n'est pas chez elle pour le moment. Puis-je lui transmettre votre message ? »

— « Dites-lui que M. Patrick l'a appelée. »

— « Ne quittez pas ! » dit MacDonald vivement. « Alan ou Francis ? »

La voix, qui avait une tonalité assez désagréable, sembla surprise.

— « Non ! Jerry Patrick », répondit-on. « Jerry, ou Gervais, si vous préférez. »

* * *

MacDonald passa au Chula Negra avant d'aller au Biltmore.

— « Vous vous rappelez, Nick, ce que je vous ai dit en partant ce matin ? Voici un cas pour lequel je n'aurai pas besoin de vos méthodes habituelles. La victime m'a déjà livré le nom de son assassin. »

Un demi-sourire éclaira les yeux bleu pâle de Nick Noble.

— « Elle vous a lancé sur une fausse piste ? »

MacDonald s'expliqua.

— « Il y a trois Patrick », acheva-t-il. « D'après ce que j'ai compris de ce que m'a dit Gervais au téléphone, ces trois hommes sont cousins éloignés. Alan est acteur, et habite à Hollywood. Gervais est écrivain et demeure chez un ami à Beverly Hills. Francis est au Biltmore Hotel. Gervais ne semble pas très disposé à dire quelle est exactement la profession de Francis. C'est cela qui éveille ma curiosité et c'est pour cela que je commencerai par lui. »

— « Quand vous les aurez vus, vous me direz ce que vous avez découvert. »

— « Ah ! Ça vous intéresse, vous aussi ? Ça ne me surprend pas. Voilà un cas que vous avez commencé à étudier avant même qu'il y ait meurtre. »

L'ivrogne secoua la tête.

— « *J'ai mon idée* », dit-il. « *Je veux savoir si j'ai raison.* »

* * *

Francis Patrick était sur le point de sortir quand MacDonald arriva. Il avait les tempes grisonnantes, mais la moustache noire comme du jais. Il était plus grand que MacDonald (pas assez pourtant pour que l'angle de la balle puisse le mettre hors de cause), mais ce n'était pas seulement sa taille qui lui donnait un air dominateur. Sa mise soignée, élégante, guêtres et

gants compris, devait impressionner les gens du littoral. L'exactitude mesurée de ses mouvements, l'autorité polie de sa voix, la froideur calme de ses yeux, tout concordait à marquer un homme fait pour le commandement.

Ses premiers mots dressèrent MacDonald contre lui.

— « Je suis heureux, lieutenant », dit-il sur un ton un peu oratoire, « de voir un jeune Américain assez raisonnable pour ne pas avoir pris l'uniforme malgré la propagande des fauteurs de guerre. »

Les lèvres du lieutenant se serrèrent.

— « Ne m'en félicitez pas, merci. »

— « Comme vous voudrez », répondit l'autre, comme à contrecœur. « Voulez-vous vous asseoir, Lieutenant ? »

MacDonald s'était arrangé pour devancer l'invitation d'un quart de seconde. Il avait l'impression d'avoir besoin de tous les avantages psychologiques possibles.

— « Il y a longtemps que vous êtes à Los Angeles, Mr Patrick ? »

— « Je me suis fait inscrire à l'hôtel ici ce matin. Auparavant, j'étais chez des amis. »

— « Votre domicile habituel ? »

— « Je n'en ai pas, je l'avoue. Mes occupations me font voyager un peu partout. »

— « Quelles sont vos occupations ? »

— « Agent de change. » Il ajouta, après une pause : « Retiré des affaires... »

— « Alors, vos « occupations » ?... »

— « Mettons que ce soit un passe-temps. Ça n'intéresse en aucune façon la police. »

— « Vous connaissiez Lally Chilton ? »

— « Un peu. »

Le lieutenant lança un ballon d'essai :

— « Vous lui aviez demandé de vous aider dans votre « passe-temps » ? »

Le visage autoritaire de Patrick resta impassible.

— « Même pas. Quelques-uns de mes amis en Orient m'avaient dit simplement que c'était un spécimen amusant de la banlieue de Hollywood. J'ai voulu la voir. »

— « Et alors vous l'avez trouvée... ? »

— « Amusante ? » Le visage condescendit à cligner des yeux : « Énormément. »

MacDonald eut comme un pincement absurde de jalousie. — « Où étiez-vous ce matin vers onze heures ? »

— « De l'autre côté de la rue, dans Pershing Square. » La réponse était venue sans hésitation.

— « En compagnie ? »

— « Seul. »

— « Que faisiez-vous ? »

— « L'oreille tendue, Lieutenant, j'écoutais. Pour mon... passe-temps, il n'est rien de plus instructif que d'écouter ce que pensent les gens. »

MacDonald se mit à rire.

— « Ce n'est pas dans Pershing Square que vous vous instruirez

beaucoup. Une réunion de syndicat, un déjeuner du Rotary Club, un souper de pasteurs, un wagon d'abonnés au Chemin de Fer peuvent peut-être vous donner un aperçu de ce que pensent les gens. Mais dans Pershing Square, vous ne trouverez rien que des cerveaux fêlés. »

— « Et qu'est-ce qui vous fait croire, Lieutenant, que l'homme de la rue, l'Américain moyen, n'est pas un peu ce que vous dites ? »

Le visage de Francis Patrick était si sérieux que MacDonald ne répondit pas. La pièce retentit de l'écho de cette voix chaude.

Francis Patrick continua, avec un accent de conviction, calme, imposant.

— « Vous seriez étonné, mon cher Lieutenant, de connaître les ressources naturelles inutilisées qu'offrent les cerveaux fêlés dans ce pays. Il y a une loi Gresham de la psychologie des masses : la confusion d'esprit trouble inévitablement la clarté des idées. Et la science politique de l'avenir réside dans l'application de cette loi à des fins précises. Non, on ne perd pas son temps quand on va dans Pershing Square. »

MacDonal se leva.

— « Je vous reverrai bientôt. »

— « J'y compte bien. Vous êtes trop intelligent, Lieutenant, pour vous laisser encombrer l'esprit de billevesées comme ces idées que vous avez sur la noblesse des gens du commun. J'aurais grand plaisir à vous en débarrasser. »

MacDonald dit : « Au revoir », s'attendant à ce que Francis Patrick lui pose une question. Mais celui-ci ne dit rien.

Ces cinq minutes n'avaient pas été perdues. Il était facile de deviner quel était le passe-temps de Francis Patrick et de quelle façon cela se rattachait à la profession de Lalage Chilton. Et il était tout à fait carastéristique que Francis Patrick à aucun moment n'ait demandé pour quelle raison le lieutenant lui avait posé cette question ni pourquoi il avait employé l'imparfait en parlant de Lalage.

***

Alan Patrick, de Hollywood, n'était pas chez lui — il avait un rendez-vous urgent avec un producteur de films, dit sa logeuse. MacDonald se rendit donc à Beverly Hills, à l'adresse qui lui avait été donnée comme résidence actuelle de Gervais.

C'était un petit bungalow en briques sur les premiers contreforts des collines. On entendait d'étranges bruits à l'intérieur — tintements de verres et bribes de chansons, où l'on distinguait des morceaux de *La Marseillaise*, de *L'Internationale* et de l'*Hymne Fasciste Italien*.

Il y avait sûrement une réunion, où les tendances politiques étaient assez bizarrement mêlées. MacDonald fronça le sourcil mais sonna

quand même. Il y eut un silence, puis une fenêtre s'ouvrit.

MacDonald se tourna du côté de la fenêtre, vit un jet de flamme dans l'ombre et baissa la tête avant même d'avoir entendu le coup de feu. La balle siffla à ses oreilles et se logea dans un montant du porche.

Alors la voix qu'il avait entendue au téléphone cria : « Ami ou ennemi ? »

MacDonald répondit : « Ami » et changea rapidement de place avant que l'autre puisse tirer à nouveau.

La voix cria :

« Entrez. C'était simplement un avertissement. »

MacDonald arma son pistolet automatique et entra dans la maison. Dans la pièce d'où était parti le coup de feu il trouva Gervais Patrick. C'était, semblait-il, la seule personne présente dans la maison. Il était assis près de la fenêtre, le revolver dans la main gauche contre le bandage en écharpe qui maintenait son bras droit. Il portait de vieux vêtements de travail — non pas l'élégant désordre de Hollywood, mais tout simplement un complet râpé, minable. Ses cheveux étaient en désordre. Ses yeux et sa voix corroboraient le témoignage des bouteilles sur la table.

Il chanta une phrase de l'*Hymne de Garibaldi* et dit :

— « Un whisky ? Je bois toujours quand je suis triste. Je chante toujours quand j'ai bu. Je chante toujours des chansons politiques. »

— « Vous tirez toujours sur les étrangers ? »

— « Seulement quand je suis triste. Ou ivre. Ivre ou triste. Un whisky ? »

Il était plus simple d'obéir. MacDonald, tout en caressant son verre, dit :

— « C'est triste, ce qui est arrivé à Lally, n'est-ce pas ? »

— « Affreusement triste. »

Gervais remplit son verre.

— « Une femme épatante. Une femme de tête. — Polo. »

— « Polo ? »

— « Oui, vous regardez mon bras en écharpe : Accident de polo. Fait deux buts avant de savoir que j'avais le bras cassé, puis je me suis trouvé mal. »

MacDonald avait la main sur son automatique dans sa poche et s'avança vers lui d'un air détaché.

— « Un beau revolver que vous avez là. »

Il tendit l'autre main d'un geste engageant, mais Gervais fit semblant de ne pas comprendre.

— « Vous n'en avez plus besoin maintenant, n'est-ce pas ? »

Gervais Patrick leva la tête.

— « Parbleu ! » acquiesça-t-il. Et il jeta son pistolet par la fenêtre. — « Un whisky ? J'ai entendu votre voix au téléphone ce matin. J'ai pensé que vous aimeriez prendre un verre. Vous connaissez Lally ? »

— « Un peu. Où étiez-vous quand vous lui avez téléphoné ? »

— « Ici. A travailler. Tout seul. Tout seul. »

Il entonna une chanson qu'il interrompit au milieu d'une mesure pour en commencer une autre.

— « A travailler ? »

— « A écrire. Je vous ai dit que j'étais écrivain, n'est-ce pas ? A écrire pour Lally. Chut ! »

Il regarda tout autour de la pièce d'un air prudent et mélodramatique.

— « Pas censé en parler à personne. Pas même à mon cousin. Pas même à mon unique cousin. Il engage Lally, Lally m'engage, et personne n'en sait rien. Pas même mon autre unique cousin. Encore plus unique. Maintenant que Lally est morte... »

— « Vous écriviez des choses pour Lally ? Et votre cousin Francis l'avait engagée pour les faire circuler ? »

— « J'ai pas dit ça. J'ai rien dit. Pas un mot. Pas un traître mot. »

Il se remit à chanter, de sa voix de baryton. On ne sait comment le *negro spiritual* se transforma de façon étonnante pour devenir le *Horst Wessel Lied*. Il le chantait avec une sorte de fier mépris.

— « Voilà ce dont Francis a besoin », dit-il. « Une chanson. Tout le monde a besoin de chansons. Vous avez l'air d'un ténor. Allez-y. »

Il chantait encore quand MacDonald s'en alla. Le lieutenant regarda dans la rue et dans le terrain vague couvert de mauvaises herbes près de la maison. Il lui faudrait peut-être des heures pour retrouver ce revolver. Il s'arrêta sous le porche, sortit son couteau et fouilla de la pointe le montant de bois de la porte. Cela ferait tout aussi bien l'affaire.

*
* *

La ressemblance de famille des cousins Patrick était très marquée dans les traits de la physionomie, mais c'était tout.

L'acteur Alan était, chose curieuse, le moins théâtral des trois. Il n'avait ni l'allure impressionnante de Francis, ni l'excentricité de Gervais. Sa profession n'était indiquée que par sa chemise de sport et son nœud de cravate. Autrement c'était simplement un jeune homme agréable, un peu effacé, soigné, tranquille, un peu plus petit que MacDonald (bien qu'il fût encore d'une taille suffisante pour l'angle de la balle...).

— « Je devine pourquoi vous êtes venu », dit-il, après les présentations. Il parlait à voix basse, mais, semblait-il, en se forçant un peu.

— « Comment le saviez-vous ? » demanda MacDonald franchement.

— « Je suis passé chez Lally en allant chez ce producteur. Il y avait là un de vos hommes. Il m'a mis au courant. »

— « Alors vous voyez pourquoi je vérifie l'identité de tous les Pa..... » (non, ce n'était pas la peine de lui dire ce qu'il avait entendu au téléphone), « de tous les noms trouvés dans son carnet

d'adresses. Vous la connaissiez bien ? »

— « Assez bien pour aller avec elle à Las Vegas (1) le mois dernier. »

— « Vous l'aviez épousée ? »

— « C'était mon intention, mais elle a changé d'idée au dernier moment et j'y suis resté toute la nuit à jouer à tous les appareils à sous. Ce n'était pas ce que j'avais espéré. »

— « Pourquoi ? »

— « Qui a jamais su pourquoi avec Lally ? Mais j'espérais encore. Il restait peut-être une chance. Vous comprenez... Je l'aimais. »

— « Je comprends... Si vous n'en saviez pas plus long. »

— « Que voulez-vous dire ? »

MacDonald changea ses batteries.

— « Votre cousin Francis approuve les jeunes gens qui ne sont pas en uniforme. Vous partagez ses idées ? »

Les yeux d'Alan Patrick lancèrent des éclairs et il lança une épithète peu aimable pour son cousin.

— « Non. Je ne suis pas plus responsable du costume que je porte que vous ne l'êtes du vôtre, je suppose. »

Il tendit sa main droite.

— « Le conseil de révision qui m'a examiné ne veut pas d'hommes à qui manque l'index droit. »

— « Et les producteurs de films ? »

— « Je porte des gants ou bien on me fait doubler quand il y a de gros plans pour les mains. Si vous êtes un moins de quarante et que les poumons sont encore bons, vous êtes considéré comme un jeune, maintenant. »

— « D'après ce que je comprends, vous ne partagez pas les idées politiques de votre cousin ? »

Alan Patrick prit quelques feuilles dactylographiées sur une table.

— « Voici ce à quoi je travaillais ce matin. Un discours que je dois faire à l'Association des Acteurs de l'Écran. Moi, faire un discours ! Mais nous sommes à une époque où tout le monde doit se faire entendre. »

MacDonald jeta un coup d'œil sur le discours. Ce n'était guère original ni même bien écrit, mais plein de solides vérités démocratiques que les autres Patrick ne comprendraient jamais.

— « Vous écriviez ça ce matin ? Vers onze heures à peu près ?... »

— « Ah ! Ah ! le fatal alibi ? Oui, j'étais ici, seul, à travailler à ça pendant que Lally... »

Sa voix n'était plus qu'un souffle.

— « Et quel serait votre sentiment », demanda MacDonald, « si vous saviez que ce discours attaquait Lally aussi cruellement que la balle qui l'a tuée ? »

Alan Patrick resta bouche bée. MacDonald expliqua brièvement ce qu'il avait appris de la profession de Lalage Chilton.

L'acteur parla lentement après une longue pause.

— « Je croyais que je n'avais plus d'illusions sur Lally », dit-il.

(1) Ville américaine réputée pour la facilité avec laquelle on peut s'y marier.

« Je savais qu'elle ne pouvait pas payer un tel loyer. Mais je l'aimais, vous voyez, et cela n'avait pas d'importance. Quand votre homme m'a dit qu'elle était morte, j'ai cru en mourir mais je n'ai pas versé une larme. Non. Je ne pouvais pas... C'était trop... »

Il se leva et ouvrit la porte.

— « Voulez-vous sortir d'ici, Lieutenant, avant que je commence à geindre ? »

***

— « Voilà où nous en sommes », dit MacDonald. « En ce moment je crois bien que je vais perdre la tête. Trois Patrick — chacun d'eux connaissant la mort de Lally avant que j'aie pu en parler, et chacun d'eux sans le moindre alibi. Si seulement l'un d'eux avait un alibi assez solide pour que je puisse m'efforcer de l'ébranler... »

Nick Noble regardait fixement son verre de sherry.

— « Mobile ? » dit-il.

— « L'un d'eux aimait Lally. Les autres étaient liés à elle dans une organisation fasciste. Francis comme Fuehrer éventuel et Gervais comme sous-Gœbbels. L'une ou l'autre de ces associations finit toujours par un meurtre quand ça se gâte. J'arrêterais bien l'un d'entre eux en moins de deux, uniquement sur présomption... Mais lequel ? »

Nick Noble but une gorgée de son sherry — une petite gorgée. « C'est le dernier verre aujourd'hui, à moins que le camion n'arrive », expliqua-t-il. Et il ajouta sur le même ton :

— « Tous les trois. »

— « Un complot ? Nick, vous êtes fou. Gervais et Francis n'auraient aucune confiance l'un dans l'autre et Alan a horreur de leur abominable organisation. D'autre part, le meurtre n'a été commis que par un seul homme. Pas besoin de complices. Non, c'est un des trois. »

Il s'interrompit. La grosse serveuse mexicaine le regardait curieusement et lui demandait :

— « Le lieutenant MacDonald ? »

— « Oui ? »

— « Au téléphone. »

Il se rendit à la cabine presque à contre-cœur. La dernière fois qu'il y avait parlé... Il décrocha le récepteur et reconnut aussitôt la voix qui disait :

— « MacDonald ? »

— « Lui-même. »

— « Vous avez le rapport de l'expert armurier ? »

Gervais semblait maintenant presque dégrisé. Tout au moins il ne chantait pas. « Oh ! » continua-t-il avant que MacDonald ait pu répondre, « je vous ai vu retirer la balle avec votre couteau. Par conséquent, même si je retrouvais le pistolet, je suppose que ce n'est pas la peine de continuer. »

MacDonald demanda d'une voix calme :

— « Où êtes-vous ? »

— « Chez Lally. Ça me paraît tout indiqué. Il ne faut pas en vouloir à votre homme. Il a reçu un

coup de revolver — non, de crosse seulement. Et maintenant... »

— « Vous êtes prêt à vous constituer prisonnier ? »

— « Tout à fait, Lieutenant, mais pas à vous. »

Et pour la seconde fois ce jour-là, MacDonald entendit un coup de feu et le bruit d'une chute dans le téléphone du Chula Negra.

Il bondit à la porte, puis revint au téléphone, mit une pièce dans l'appareil et donna des instructions au Bureau Central de la Police. Au moment où il se préparait à partir, il eut un remords. Il retourna vers Nick Noble pour lui raconter en trente secondes l'épisode du téléphone. Il était satisfait : jamais encore il n'avait réussi à provoquer de la surprise sur ce visage impassible et blafard.

Cette fois il gagna vraiment la porte, se cognant presque contre un homme qui se préparait à entrer dans le restaurant. Il reconnut Alan Patrick et s'arrêta.

— « Je vous retrouve ici dans une heure », lui dit-il. « Je n'ai pas le temps de vous expliquer maintenant. Tout à l'heure la situation sera éclaircie. »

Alan Patrick le regarda d'un air ébahi, et se dirigea vers le bar où il commanda un « Boilermaker ». Il lui fallut expliquer à la serveuse mexicaine comment ça se faisait. Elle n'avait plus de whisky et lui proposa d'essayer du tequila avec sa bière. C'était une bonne idée. Exactement ce dont il avait besoin. Il en avait déjà avalé un et en attendait un autre quand la servante dodue s'approcha en disant :

— « Mr. Patrick ? »

— « Oui. »

— « On vous demande, s'il vous plaît. »

Il la suivit, les sourcils froncés. Son front s'assombrit encore plus quand il vit l'homme qui l'avait demandé — un petit homme maigre, aussi pâle, aussi blanc que ce qui vit dans les caves.

— « Alan Patrick ? » dit Nick Noble.

— « Oui. Comment l'avez-vous deviné ? »

— « Remarqué votre doigt. MacDonald vous a parlé en sortant. J'ai deviné. »

Le visage mobile de l'acteur semblait intrigué.

— « Quand j'ai demandé à voir le lieutenant, on m'a dit que je le trouverais peut-être ici. Je suis venu et il est parti brusquement sans me donner d'explication. Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Il y avait une expression d'angoisse et de colère dans les yeux pâles de Nick Noble qui regardait son verre vide.

— « Difficile de parler sans... », dit-il. « Difficile de réfléchir. »

Il se renversa en arrière sur sa chaise et ses yeux prirent une expression étrange.

Alan Patrick le regarda avec curiosité.

Enfin les yeux de Nick Noble revinrent à la vie, et il dit :

— « Vous saviez, n'est-ce pas ? »

— « Je savais quoi ? » demanda l'acteur prudemment.

— « Vous saviez que Lalage c'était « Bobards & Cie ». Autrement, pourquoi la tuer ?

— « La tuer ? Moi ? »

Alan Patrick se mit à ricaner.

— « Mais je l'aimais ! »

— « Naturellement, vous l'aimiez. Mais vous haïssiez ce qu'elle faisait. Conflit. Seule solution : meurtre. »

— « Quelle stupidité ! »

— « Non, pas stupidité. Déductions. Vous seul aviez un domicile fixe. Et puis le doigt aussi... évidemment. C'est vous qui l'avez tuée. »

— « Moi qui l'ai tuée ? C'est pour ça que mon cousin Gervais a avoué et s'est suicidé ? »

Nick Noble sourit, d'un pâle sourire de soulagement.

— « Vous venez de dire que MacDonald ne vous a rien dit. Comment pouvez-vous savoir que Gervais... à moins que... »

— « Vous allez me dire maintenant que je l'ai tué lui aussi ? »

— « ... à moins que *vous ne soyez vous-même* Gervais. »

Le sourire moqueur disparut aussitôt du visage d'Alan Patrick.

— « Continuez », dit-il, d'une voix tendue.

— « Trois hommes. Ressemblance de famille. Cheveux différents ? Facile. Taille différente ? Talons : les acteurs connaissent ça. Un d'eux porte des gants. L'autre porte son bras en écharpe. Le troisième a un doigt de moins. *Ça se cache avec des gants et aussi avec un bras en écharpe.* Ages différents, caractères différents ? Oui, mais *il y en a un qui est acteur.* »

— « MacDonald a entendu Gervais se suicider juste avant que j'arrive. »

— « Il y a une cabine téléphonique au coin. Pas moyen de retrouver la trace des appels téléphoniques d'une cabine publique. L'histoire ne tenait pas debout. »

— « Pourquoi ? »

— « Le coup de téléphone venait, disait-on, de l'appartement de Lalage. Or elle a un appareil français. Un homme qui a le bras en écharpe ne peut pas tenir un appareil français et se suicider en même temps (1). De quoi vous êtes-vous servi pour le bruit ? D'un sac en papier ? »

Alan Patrick fit un signe de tête affirmatif. Puis il dit d'une voix douce :

— « J'ai pensé que ça n'était pas une mauvaise idée. Quand j'eus... Après que Lally fut morte, je vis le

(1) Jusqu'à ces dernières années, beaucoup d'appareils téléphoniques utilisés en Amérique ne comportaient pas, comme les appareils français, un « combiné » comprenant sur la même branche l'écouteur et le transmetteur. Le cornet écouteur seul devait être maintenu d'une main à l'oreille et était indépendant du transmetteur fixé sur l'appareil devant lequel il fallait s'approcher pour se faire entendre. La déduction de Nick Noble est donc parfaitement exacte : avec un tel appareil il serait possible pour un homme ayant un bras en écharpe de poser l'écouteur et d'avoir ainsi sa main libre *tout en continuant à parler devant le transmetteur*, ce qui est impossible avec un appareil français comme celui que possédait la victime et qui combine en une seule pièce tenue à la main, l'écouteur et le transmetteur.

téléphone. Je savais qu'on avait dû entendre mon nom et le coup de feu. Si elle ne connaissait qu'un seul Patrick, j'étais fait. »

— « Commencé par déchirer la page P du carnet d'adresses ? » interrompit Nick Noble.

— « Oui, alors j'ai vu que ça n'améliorait rien. On me découvrirait d'une autre façon. Il fallait qu'il y ait *d'autres* Patrick. Alors j'en ai inventé deux autres. Un dans le carnet d'adresses... »

— « Pas dans l'ordre alphabétique. Première indication. »

— « Pas concluante. Elle aurait pu l'ajouter par la suite. Alors j'ai téléphoné pour créer un autre Patrick. J'ai pris une chambre au Biltmore pour l'un d'eux et pour l'autre — un ami de Beverly Hills était absent et m'avait donné une clef au cas où je voudrais faire du tapage nocturne, impossible dans mon appartement. »

— « C'est pour cela que ce ne pouvait être *que vous*, le vrai. Le seul qui ait une adresse permanente. »

— « Je savais qu'avec le temps, je serais découvert. Mais ça me donnait une chance de fuir. D'abord éparpiller les soupçons, puis les concentrer sur Gervais. Quand MacDonald découvrirait que le suicide était un coup monté et aurait le rapport de l'expert armurier sur le revolver de Gervais, c'est sur celui-ci qu'il concentrerait les recherches. Pendant ce temps-là, Alan Patrick se défilerait. »

— « Une gaffe. Francis et Gervais n'avaient pas de fiche à leur nom. »

— « Je ne connaissais pas l'existence des fiches. Heureusement pour moi Lally était encore fâchée avec moi et avait dit : « *Monsieur Patrick.* » Si elle avait dit : « Alan », naturellement j'aurais eu du mal à faire croire que trois hommes portant le même prénom avaient une ressemblance de famille. »

— « Votre dispute ? Las Vegas... c'est alors que vous avez flairé le pot-aux-roses ? »

— « Elle a laissé échapper quelques paroles imprudentes après avoir un peu bu. Et puis un homme qu'elle a rencontré et qui parlait trop. Alors j'ai commencé à chercher. Vous saisissez ? »

La voix prit un ton de plaidoyer.

— « C'est... Ceci... » dit-il en montrant sa main droite. « A la rigueur le doigt du milieu peut appuyer sur la détente. Lally le sait maintenant », ajouta-t-il avec amertume. « Mais le Conseil de révision ne l'admet pas. Et il faut que je me batte. Comme tout le monde. C'était un moyen... »

— « Celui qui fuit la justice », dit Nick Noble impassible, « peut-il combattre ? »

— « D'une manière ou d'une autre. Quelque part. J'allais traverser la frontière, vers le Sud, le Mexique, le Brésil. Ils ont des armées, peut-être qu'ils ne font pas tant d'histoires. Ou bien dans la marine marchande...

Alan Patrick ajouta lentement :

— « Le lieutenant ne reviendra pas d'ici une heure. Vous lui direz tout, naturellement, mais ça me laissera encore du temps devant moi. »

Nick Noble ne répondit rien.

Alan Patrick regarda droit dans les yeux bleu pâle de la face blême qui était devant lui. Finalement il appela la serveuse.

— « Je me demande », dit-il, « combien de « boilermakers » au tequila, un homme peut absorber en une heure... »

Nick Noble sourit.

— « En tout cas », ajouta Patrick, comme pour se défendre, « j'ai tué « Bobards & Cie. »

Nick Noble dit :

— « C'est ce qu'un homme doit faire. Mais sans pistolet. Tuer tous les bobards qu'on rencontre. Ça, tout le monde peut le faire : même moi. »

L'acteur le regarda longtemps et dit enfin, presque avec terreur :

— « Mais qui êtes-vous donc ? »

Nick Noble fit son geste habituel, chassant de son nez une mouche invisible :

— « Un soiffard », dit-il, en caressant amoureusement son verre de sherry vide.



MORT AU HUBLOT

par BAYNARD KENDRICK

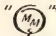


BAYNARD KENDRICK *est le créateur d'un type de détective très caractéristique et fort connu des amateurs de romans policiers aux Etats-Unis : le capitaine Duncan Maclain. Ce détective présente une particularité assez extraordinaire pour un policier : il est aveugle... mais par ailleurs parfaitement clairvoyant, Dieu merci ! pour la bonne marche des enquêtes qu'il conduit. Un film qui eut un grand succès en Amérique :* Eyes in the dark (Regards dans les ténèbres) *a popularisé les exploits du capitaine Duncan Maclain qui était incarné à l'écran par l'acteur Edward Arnold.*

Malheureusement, M. BAYNARD KENDRICK *n'a jamais écrit de nouvelles où ce héros intervenait. Ses aventures font toujours l'objet de romans. Un jour peut-être... Mais M. Kendrick a mis en scène, dans des histoires plus courtes, un autre héros unique en son genre : Cliff Chandler. Nous disons « unique en son genre » car nous ne connaissons pas, dans la littérature policière, de limiers célèbres dont la mission consiste essentiellement à protéger les passagers d'un transatlantique.*

Cliff Chandler est un « détective de bord ». Ceci peut paraître assez inhabituel, mais puisqu'un hôtel s'attache souvent un détective privé, pourquoi une grande ligne de navigation n'en ferait-elle pas autant sur ses bateaux qui ne sont, somme toute, que des hôtels flottants.

Avez-vous des soucis ? Etes-vous fatigué ? Avez-vous besoin de vacances, de changement ? Embarquez-vous tout de suite sur le Moriander *et les aventures que vous allez y vivre vous feront oublier, momentanément tout au moins, vos ennuis de l'heure présente.*



DEBOUT sur le seuil du Salon d'Or, le mince Cliff Chandler, séduisant depuis la pointe de ses escarpins vernis jusqu'à sa chevelure brune et bouclée, regardait l'intérieur de la salle. D'exquis

effluves de parfums coûteux et l'écho des rires légers de nombreuses femmes parvenaient jusqu'au corridor.

L'ambiance plut à Cliff. Son poste de détective, à bord du paquebot de luxe *Moriander*, commençait de lui paraître excessivement monotone. Il en était à son dixième voyage entre Southampton et New-York, et aucun des petits incidents qui naissent d'habitude autour des tables de jeux ne s'était encore produit pendant cette traversée.

Naturellement, il ne pouvait pas se passer de choses extraordinaires chaque fois que le *Moriander* fendait les eaux de l'Atlantique de sa proue évasée, mais quand il s'en présentait, Cliff s'en accommodait fort bien. C'était l'attrait de l'aventure qui, à sa sortie du collège, l'avait conduit dans une agence policière privée. Il n'avait pas été long à occuper une situation de premier plan, grâce à ses bonnes manières qui lui étaient parfaitement naturelles, à un incontestable don des langues et à un solide bon sens. Après avoir vécu six années passionnantes à l'étranger, c'était pour lui une confortable sinécure que de veiller à la sécurité des passagers de l'un des plus grands bateaux en service.

Il était appuyé contre la porte du Salon d'Or, enregistrant ce qui s'y passait. Une longue table avait été dressée au centre de la salle. Elle était recouverte d'un lumineux tissu d'or sur lequel étaient disposés des flacons de cristal taillé et de petites boîtes décorées, de formes et de tailles différentes.

Un Français de petite stature et tiré à quatre épingles présidait à la présentation. Cliff reconnut M. Jean Martone, fabricant de produits de beauté, pour l'avoir déjà remarqué à un précédent voyage. Une bonne douzaine des femmes les plus élégantes du bord roucoulaient d'enthousiasme devant ses créations.

De son poste d'observation, Cliff vit M. Martone s'éloigner de la table derrière laquelle il se trouvait pour se planter devant une jeune fille vêtue d'une robe à la dernière mode. Elle se poudrait les joues, tenant de son autre main le miroir de sa minaudière d'or. Le Français pencha la tête de côté, puis émit deux gloussements désapprobateurs.

— « Non ! non ! non ! mademoiselle, pas cette nuance, je vous en prie ! Elle est trop foncée... beaucoup trop foncée ! » D'un geste rapide, il saisit une des boîtes ouvertes qui se trouvaient sur la table et lui appliqua sur les joues une poudre de teinte différente, au moyen d'une minuscule houpette qu'il maniait avec une extrême délicatesse. « Voilà ! » Il recula d'un pas et contempla son ouvrage, ployant une taille si mince que Cliff se demanda s'il ne portait pas un corset, sous son habit de coupe française.

La familiarité du Français avait immédiatement fait rougir la jeune fille qui s'éloigna du salon, le men-

ton haut. Comme elle se trouvait nez à nez avec Cliff, il se rappela qu'il l'avait déjà rencontrée auparavant. Il l'avait à peine entrevue chez le bijoutier Clonnet à Paris ; mais le type de cette fille n'était pas un de ceux qu'on oublie facilement. Sa robe du soir blanche moulait très étroitement son corps mince et gracieux.

Cliff la suivit dans la direction de la salle à manger. Cela ne faisait point partie de ses attributions de surveiller les passagers lorsqu'ils étaient réunis pour se distraire ; mais cette jeune fille était infiniment séduisante.

Plusieurs hommes assis à une table de coin levèrent les yeux, comme elle passait devant eux, sans faire mine de les voir. Elle suivait le maître d'hôtel qui la conduisait vers une petite table, dans un angle reculé de la salle. Cliff eut l'agréable surprise de constater que c'était sa table. Donc, pendant le reste du voyage, ils prendraient au moins leurs repas ensemble. Deux minutes plus tard, il se présenta.

Cliff apprécia la franche poignée de main de la jeune fille dont le nom était Elsa Graves. « Je suis terriblement ennuyeuse en voyage », fit-elle. « Cela m'épouvante de parler aux gens et j'ai peur de leur dire de s'en aller quand ils m'adressent la parole. »

— « Si vous voyagez seule, je m'inscris pour être votre garde du corps pendant la traversée », répondit Cliff avec son sourire désarmant.

Jusqu'alors, les yeux bleus et profonds d'Elsa n'avaient exprimé qu'une certaine méfiance, mais ils s'adoucirent comme elle jugeait du regard les épaules de Cliff et la coupe de son habit. Le sourire qu'elle lui rendit descendit de ses yeux à ses lèvres rouges qui s'entr'ouvrirent sur des dents blanches et régulières.

— « Il se peut que je vous en donne l'ordre, si vous réussissez à convaincre ce bateau qu'il doit se tenir convenablement sur ses pieds ! »

— « Vous avez été malade ? » s'informa-t-il avec sympathie.

— « Malade ? » Elle plissa le nez d'une façon charmante. « Pendant deux jours, j'ai souhaité la mort dans la cabine numéro 115 que je partage avec une Française qui s'appelle Dorette Maupin... Elle est adorable... et c'est le seul fait qu'elle ait été plus malade que moi qui m'a aidée à survivre ! Nous avons partagé nos jus de citron et... »

— « Vous êtes dans la cabine de luxe 115 ? » demanda Cliff, surpris. « Eh bien, alors, nous sommes voisins. J'occupe le numéro 114, juste au bout du hall. »

— « Je le sais », fit Elsa rieuse. « Je vous ai épié la nuit dernière quand vous êtes descendu vous coucher ? Je souhaitais que vous fussiez quelque bonne dame compatissante et maternelle qui pourrait me soigner si j'étais malade. Quand j'ai découvert que vous étiez un homme, je vous ai haï. »

— « Je veux espérer que cette

haine s'est apaisée ce soir, en même temps que la tempête. »

— « Ce soir », fit Elsa, « je suis en état d'apprécier mon dîner. »

Cliff ayant appelé le maître d'hôtel et commandé le menu se tourna de nouveau vers la jeune fille. Elle avait un sac blanc garni d'or. Cliff la vit se mettre du rouge aux lèvres devant le miroir fixé à la partie supérieure de son sac. Levant les yeux par hasard, elle constata qu'il l'observait.

Un fugitif sourire détendit les lèvres du jeune homme qui fut heureux de voir le maître d'hôtel s'approcher. Cela le dispensait de faire quelque remarque. A moins qu'il ne se fût trompé gravement, l'exquise Elsa Graves transportait avec elle un revolver.

Ils parlèrent à bâtons rompus en avalant leur potage et malgré les efforts de Cliff, il n'apprit pas grand'chose sur sa compagne. Elle se contenta de lui dire que pendant deux ans, elle avait étudié les Beaux-Arts à Paris et qu'elle retournait chez elle, dans une petite ville du Middle West.

Elle parlait avec complaisance de ses aventures dans les ateliers d'artiste, lorsque des cris jaillirent du pont situé à l'extérieur de la salle et ils se levèrent tous les deux.

— « Qu'est-ce qui se passe ? » fit Elsa, et aussitôt la peur lui tira les traits.

— « Vous êtes nerveuse, vous feriez mieux de rester ici... Ce n'est probablement qu'une rixe sur le pont des secondes qui se trouve juste en dessous. Je vais aller voir... puis je reviendrai vous raconter ça, surtout si c'est quelque chose de passionnant. »

Il sortit et se dirigea rapidement vers un groupe de passagers massés près du bastingage, lorsqu'une mince créature se détachant de la foule vint buter violemment contre lui.

Pendant l'espace de quelques secondes, il soutint le regard affolé de la jeune femme, scruta son piquant visage olivâtre et vieilli avant l'âge. Dans la lumière qui tombait obliquement de la fenêtre du salon, il remarqua ses lèvres violemment fardées et ses cheveux en désordre, d'un noir tirant sur le bleu.

— « Pardon, monsieur... Un homme vient de tomber à la mer ! » Elle dévisageait Cliff avec des yeux inquiets. « Je l'ai vu courir vers le bastingage et je me suis détournée... je pensais qu'il était malade, qu'il avait le mal de mer et je ne voulais pas le gêner... je m'étais éloignée sur le pont et puis j'ai entendu un hurlement... quand je me suis retournée, il faisait la culbute... J'ai crié au secours... Oh, monsieur, est-ce qu'on va le retrouver ? »

Sa question trahissait tant d'anxiété que Cliff lui demanda aussitôt : « Vous le connaissiez ? »

— « Non, je ne l'avais jamais vu avant... Oh, qu'est-ce que c'est que ça ?... » Du doigt, elle désignait un point précis de la mer sombre et veloutée.

Pendant qu'ils parlaient, les turbines du *Moriander* avaient peu à peu cessé de se faire entendre sur un rythme cadencé. A bâbord, et dérivant rapidement vers l'arrière, une tache incandescente teignait les creux et les crêtes des vagues de rouge sombre.

— « C'est une fusée », expliqua Cliff. « Elle est attachée à une bouée de sauvetage. Si l'homme est encore vivant et s'il peut nager, on pourra le tirer de là, sans tarder. Des matelots sont en train de mettre un canot à la mer. »

— « Oh, me voilà rassurée sur son sort », souffla-t-elle, « maintenant, il me faut descendre... je vous remercie de votre amabilité, monsieur. »

Cliff s'attarda un instant à observer la manœuvre qui était faite au flanc du navire, pour hisser le lourd canot duquel on retira un paquet blanc et noir, flasque et dépenaillé. Puis il regagna la salle à manger.

— « Un homme est tombé à la mer », raconta-t-il gravement. « Oui, on l'a repêché... Devinez qui c'était ? Notre ami, M. Martone, le parfumeur ! »

— « Pauvre type ! » murmura Elsa. « Je ne l'aime pas beaucoup, mais il a tellement l'air désemparé, le pauvre petit bonhomme ! »

— « Nous sommes tous assez désemparés », dit Cliff avec calme, « quand nous sommes seuls, au milieu de l'océan. »

Ils achevèrent leur dîner, écoutèrent l'orchestre et plus tard s'installèrent au salon pour voir un film. Le vent s'était quelque peu apaisé lorsqu'ils décidèrent de descendre, après la promenade tardive qu'ils firent sur le pont.

Avant de regagner la cabine numéro 115, Elsa tendit la main à son compagnon. « Vous êtes un garde du corps épatant », dit-elle. « Je vous en prie, arrangez-vous de façon à ce que le temps respecte votre autorité, demain ! »

— « J'y veillerai », promit Cliff. « Je n'ai pas l'intention de lui permettre d'éloigner ma protégée de la circulation. Bonne nuit ! »

***

Les aiguilles lumineuses de la montre de Cliff marquaient trois heures moins un quart, lorsqu'il fut réveillé par des coups frappés à sa porte. Il se dressa sur son lit, posa les pieds sur le plancher, mais l'humidité qui le rendait gluant les lui fit relever bien vite. Du coup, il alluma sa lampe de chevet, afin de retrouver ses pantoufles. La pluie qui s'était mise à tomber depuis qu'il dormait entrait par rafales à travers le hublot ouvert.

Mal réveillé, il chercha sa robe de chambre autour de lui. Bien que les coups fussent timides et furtifs, la personne qui frappait devait avoir peur, pour y mettre tant d'obstination.

Elsa Graves se tenait dans le couloir et si près de la porte qu'elle

tomba presque dans la chambre, lorsque Cliff lui ouvrit. Le jeune homme entrevit à peine ses pieds nus, charmants, et son pyjama noir.

— « Dorette ! » fit-elle, haletante, « là... dans notre cabine... morte ! morte !... Cliff ! »

— « Écoutez-moi, Elsa ! » Sa voix était compatissante ; mais suffisamment ferme pour conjurer la menace d'une crise nerveuse. « Attendez-moi ici... je vais revenir tout de suite et puis vous me raconterez ce qui s'est passé... Maintenant, tâchez de vous ressaisir. »

Lorsqu'il la sentit assez calme pour la laisser seule, il traversa le hall jusqu'à la cabine 115 dont il ferma la porte contre laquelle il s'appuya un instant. Son regard tomba sur le corps vêtu d'un pyjama noir qui gisait sur le parquet. Il reconnut tout de suite la jeune fille qu'il avait vue sur le pont, quelques heures plus tôt.

Le spectacle de la mort attristait toujours Cliff Chandler et Dorette Maupin était beaucoup trop jeune pour mourir. Cependant, débarrassée de son maquillage épais, son visage paraissait plus vieux qu'il ne lui était apparu sur le pont. Plus vieux et plus dur.

Cliff s'agenouilla près d'elle, effleurant de ses doigts les cheveux sombres et soigneusement ondulés. Pendant une seconde ou deux, il s'accroupit immobile, fixant la paume de sa main tendue. Lentement, il l'essuya sur son peignoir de bain, puis se dressant sur ses pieds, il tourna son regard vers le hublot.

La lourde vitre ronde, cerclée de cuivre était simplement baissée, sans être vissée. Un solide crochet de cuivre pendant du plafond, juste au-dessus du hublot, était destiné à maintenir cet orifice ouvert pour que la ventilation fût assurée. Rapidement, Cliff se retourna vers la forme inanimée qu'il souleva légèrement. Il n'y avait aucun doute, la chevelure de Dorette Maupin était humide à la base du crâne.

Cliff se mordit cruellement la lèvre inférieure. Sur la nuque frêle de la jeune fille s'étalait une plaie affreuse à l'un des bouts de laquelle du sang se coagulait en caillots. Tenant doucement le visage de la jeune femme entre ses mains, Cliff lui fit osciller la tête. Il comprit aussitôt pourquoi elle était retombée si mollement, lorsqu'il avait soulevé le corps. Dorette Maupin avait les vertèbres du cou brisées.

Ayant jeté une couverture sur le cadavre, il se mit à examiner minutieusement la cabine. Les deux lits étaient défaits. A la tête de l'un d'eux pendait un filet à cheveux rose, une de ces résilles que les femmes portent la nuit, pour protéger leurs ondulations. Cliff la toucha du doigt, elle était légèrement humide. Des sous-vêtements féminins traînaient sur une chaise et sur le canapé qui se trouvait sous le hublot.

Prompt à l'action, Cliff avisa un sac de voyage portant les initiales

D.M., dans lequel il découvrit un passeport parmi des vêtements. Sous l'amas de lingerie qu'il sortit du sac se trouvait une boîte de poudre de riz non ouverte, sur laquelle s'étalait une étiquette de « Chez Martone ».

C'était une boîte ovale décorée d'impressions florales aux couleurs vives et enveloppée de cellophane. Cliff la prit pour l'emporter dans sa cabine qu'il regagna lorsqu'il eut soigneusement fermé la porte du numéro 115.

Il retrouva Elsa Graves, accablée de chagrin et sur la chaise longue où il l'avait laissée. Gentiment, il lui tapota la main pour la rassurer, puis il se mit à lui parler d'un ton calme.

— « Il y a des choses que je désire savoir tout de suite. Je vous ai dit mon nom, mais je ne vous ai pas dit que je suis le détective de la Compagnie. »

Il la vit pâlir.

— « Vous êtes dans de vilains draps, Elsa », continua-t-il, « mais je puis vous aider si vous me dites la vérité. Dorette Maupin a été assassinée. »

— « C'est absurde, impossible ! »

— « C'est un fait », trancha Cliff allumant une cigarette et à travers la fumée il lui demanda : « Connaissiez-vous Dorette Maupin avant de monter à bord ? »

Elsa fit de la tête un signe négatif et ses larmes jaillirent de nouveau. « Non... Il n'y avait plus beaucoup de place. J'ai dû accepter de partager une cabine. »

Toute aménité disparut de la voix de Cliff Chandler. « Vous mentez... Ce soir, vous aviez un revolver dans votre sac, Elsa Graves. J'ai pris des renseignements sur votre compte auprès du commissaire. Vous avez délibérément demandé à partager la cabine 115. Maintenant, vous cherchez délibérément des ennuis. Vous voilà en présence d'un crime abominable. Ne croyez-vous pas que ce soit le moment de parler sans détours et de dire la vérité ? »

— « D'accord », fit gravement Elsa. Et, se penchant vers Cliff : « Il est de fait que j'ai choisi de partager la cabine de Dorette Maupin... Vous êtes détective. Moi aussi. Dorette Maupin faisait la contrebande des diamants... »

— « Et vous êtes... » interrompit Cliff, regardant de plus près la boîte de poudre qu'il tenait dans la main.

— « Une employée de la Maison Clonnet et Cie, les grands bijoutiers parisiens... Depuis un certain temps, des diamants bruts achetés chez Clonnet passent la douane américaine en fraude... J'ai pu trouver la trace de deux achats antérieurs faits au compte de M. Martone, par personne interposée... Clonnet, comme la plupart des maisons sérieuses, veut mettre un terme à la contrebande qui est faite avec ses pierres. »

Cliff émit un sifflement voilé. « Je me demandais ce que signifiait la

présence de cette boîte de poudre supplémentaire dans la valise de Dorette. J'en ai remarqué une autre absolument semblable dans votre cabine. Est-elle à vous ? »

Elsa fit un signe de tête négatif. « Elle appartient également à Dorette. Et il n'y a aucun doute, Cliff, Dorette et Martone travaillaient ensemble », déclara-t-elle nerveusement. « Ce dernier fait de fréquents voyages et il emporte des échantillons de poudre aux États-Unis. »

D'un doigt preste, Cliff déchira la cellophane qui entourait la boîte. Il déchira également le papier fragile de l'enveloppe intérieure affleurant au couvercle. Penchée vers lui, Elsa l'observait.

Sur le journal du bord que Cliff déploya, il fit un tas du contenu rosâtre et parfumé de la boîte, puis il l'étala en une couche mince. Enfin, il reporta son attention sur la boîte dont le double fond de carton mince ne résista pas à une pression légère et là, il trouva une pierre minuscule enveloppée d'un papier très fin.

Elsa la lui prenant des doigts la fit rouler sur sa paume.

— « Donc, voilà comment ils les font entrer ! je pense que si nous fouillions minutieusement l'appartement de M. Martone, nous ne perdrions pas notre temps ! »

Cliff resta un instant silencieux, songeant à l'expression effrayée qu'avait eue le visage de Dorette, lorsqu'elle était venue buter contre lui, quelques heures auparavant, sur le pont. « Il y a certaines choses que je dois savoir, Elsa... Rassemblez vos souvenirs... quand vous êtes descendue à votre cabine, en même temps que moi, ce soir, Dorette était-elle endormie ? »

— « Je ne crois pas, mais je n'en suis pas sûre. Elle s'est tournée, puis retournée dans son lit. C'est tout. »

— « Portait-elle une résille sur ses cheveux ? »

Elle réfléchit un instant. « Oui, une résille de filet rose, je crois bien. »

— « Quand vous vous êtes couchée, le hublot était-il ouvert ? »

— « Oui, car il ne pleuvait pas à ce moment-là. »

— « Maintenant, réfléchissez bien, Elsa — ceci est capital — le hublot était-il ouvert quand vous avez quitté votre chambre pour m'appeler, il y a quelques minutes ? »

— « Il était ouvert quand j'ai trouvé... » puis, le dévisageant avec insistance : « Ne me regardez pas comme cela, Cliff », s'écria-t-elle. « Je sais ce que vous pensez... vous pensez que personne au monde n'aurait pris le temps de fermer un hublot, en découvrant le cadavre d'une femme sur le parquet... »

— « Vous l'avez fermé ? »

— « Je ne savais pas qu'elle était morte ! Écoutez-moi, Cliff, Je l'ai entendue tomber. Cela m'a réveillée. Je l'ai appelée ; mais elle ne m'a pas répondu. Quand j'ai allumé, elle gisait sur le plancher. J'étais à moitié endormie et j'ai pensé qu'elle

était malade. La pluie entrait par rafales à travers le hublot, alors, je l'ai décroché pour le baisser. Puis, j'ai soulevé Dorette, pour la porter jusqu'à son lit. A ce moment-là, j'ai découvert qu'il y avait quelque chose d'anormal. » Elle parlait d'une voix enrouée, horrifiée et ses joues étaient livides.

— « Cessez de vous tourmenter », lui conseilla Cliff. « Et laissez-moi faire. On a transporté M. Martone à l'infirmerie, après son plongeon de ce soir. Il est grand temps d'aller inspecter sa cabine. »

— « Mais s'il est à l'infirmerie... »

— « Il lui est difficile d'avoir tué la jeune fille », conclut Cliff. « Cependant, c'est lui le suspect numéro un. J'avais rencontré Dorette sur le pont, pendant l'incident de ce soir. Elle avait été le seul témoin du plongeon de Martone. Peut-être, elle et lui, s'étaient-ils querellés... Peut-être l'avait-elle poussé pardessus bord ! »

— « Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? »

— « Elle paraissait avoir peur et elle n'était pas dans un état normal au moment de notre rencontre ; mais j'aurai certainement du nouveau à vous apprendre quand j'aurai jeté un coup d'œil à l'appartement de M. Martone. »

Il passa un pantalon de flanelle et une chemise de sport sur son pyjama. Elsa l'observait comme il prenait un revolver calibre 38 qu'il passait en bandoulière. Puis il endossa un léger pardessus et dit :

— « Je pense que vous feriez mieux de m'attendre ici. »

— « Sûrement non », protesta-t-elle. « Si vous voulez bien me permettre de retourner à la cabine 115, j'y prendrai quelques vêtements pour vous accompagner. »

Cliff tenait le bras d'Elsa lorsqu'ils débouchèrent sur la vaste promenade du pont A et il la conduisit vers une grande fenêtre. Il s'y arrêta, regardant à travers les lames légèrement entr'ouvertes d'un store vénitien, dans une chambre vaguement éclairée.

— « Tout d'abord », fit-il, « repérons Martone. Voici l'infirmerie... Attendez-moi là, je vais parler à l'infirmier qui est de garde pendant la nuit. »

Il entra, s'engagea dans un étroit couloir qui conduisait à un petit bureau ; mais il n'y avait pas trace d'infirmier. Avec circonspection, Cliff s'avança jusque dans la salle dont le seul occupant semblait dormir d'une façon paisible. Marchant avec légèreté, Cliff s'approcha suffisamment près du lit pour identifier M. Martone. Il allait rejoindre Elsa, lorsque quelque chose d'insolite attira son regard. A côté de chacun des lits de la salle se trouvait une table carrée. Or, toutes les tables, sauf une, étaient recouvertes d'une épaisse plaque de verre.

Celle à laquelle cette plaque faisait défaut était la plus proche de la porte. Cliff la considéra d'un air songeur. Il pensait à la vilaine plaie et à la contusion qu'il avait vues sur

le cou délicat de Dorette Maupin.

Elsa l'attendait, appuyée au bastingage et contemplant à ses pieds les eaux noires et mouvantes. Des ronds de lumière signalant les passagers attardés à lire traçaient une sorte de pointillé sur le flanc du *Moriander*. Deux des hublots éclairés, juste au-dessous de l'endroit où ils étaient, retinrent l'attention de Cliff, comme les yeux jaunes de quelque bête maléfique.

— « Regardez, Elsa », murmura-t-il, étendant le doigt, « ces lumières qui sont à nos pieds sont celles de votre cabine et de la mienne. Pouvez-vous imaginer la façon dont Dorette aurait pu être tuée par quelqu'un se tenant juste à cet endroit ? »

— « Juste ciel, Cliff ! » s'écria-t-elle, se tournant vers lui. « Vous pensez que d'ici, on a laissé tomber quelque chose. Mais pourquoi Dorette aurait-elle mis la tête au hublot ? »

— « Elle a pu être victime d'une ruse et tomber dans le panneau sans méfiance ! »

— « Oui, c'est possible, mais c'est difficile à prouver », fit-elle avec accablement.

— « En effet, ce n'est pas facile à prouver », reprit-il, « mais quelquefois les criminels les plus intelligents se trahissent... Allons faire un tour dans l'appartement de Martone. »

Le passe personnel de Cliff leur permit d'y entrer. Prestement, il tourna le commutateur qui se trouvait près de la porte. Deux lampes voilées d'abat-jours roses s'allumèrent, éclairant la longue table qu'il avait vue quelques heures plus tôt dans le Salon Or.

Les échantillons s'y trouvaient disposés avec soin. Vraisemblablement, M. Martone était retourné à sa cabine pour les ranger avant d'aller sur le pont faire une promenade qui avait bien failli être pour lui la dernière. La porte de la seconde pièce de l'appartement était à peine entrebâillée. Cliff, traversant le salon, l'ouvrit toute grande et vit une chambre à coucher dans laquelle se dressaient deux luxueuses malles-cabine.

— « Nous examinerons tout cela plus tard », dit-il à Elsa. « Pour le moment, je veux voir ce qu'il y a dans cette poudre de riz. Je ne pense pas que les boîtes-échantillons qui sont ouvertes révèlent grand'chose. Jetons donc d'abord un coup d'œil à cette pile de boîtes intactes. »

Fiévreusement, ils se mirent à l'ouvrage, ouvrant les boîtes et vidant la poudre. A l'une des extrémités de la nappe d'or, un certain nombre de diamants bruts s'amoncelaient.

Trente diamants formaient un petit tas et environ une centaine de boîtes jonchaient le parquet, lorsque Elsa constata : « Je pense que c'est tout ! »

Elle était penchée vers la table. Comme elle se redressait, Cliff fut frappé de l'expression de son visage. Averti de se tenir sur ses gardes par

le regard d'Elsa dans lequel pointait une lueur de terreur, il se retourna prudemment.

Jean Martone, mince comme une jeune fille dans son pyjama de soie rayée s'appuyait au chambranle de la porte de sa chambre à coucher. Il souriait, mais ses yeux perdirent immédiatement leur expression enjouée. Dans sa main droite, appuyée nonchalamment sur sa hanche, il tenait un pistolet automatique.

Il y avait dans ce Français efféminé quelque chose d'implacable comme la mort. Son parfait sang-froid, l'aisance avec laquelle il tenait son revolver dénotaient indubitablement que Jean Martone était un tueur. Cliff comprit en un éclair qu'il n'était pas question pour lui de faire le moindre geste inconsidéré, sinon Martone tirerait sans hésitation et viserait juste.

— « Tiens ! la très charmante demoiselle qui s'obstine à utiliser une nuance de poudre qui lui va bien mal ! » Le regard de Martone se porta langoureusement d'Elsa vers Cliff.

— « Je suis forcé de vous prier de m'aider, mademoiselle. Vous allez prendre les cordons des rideaux et attacher ce monsieur téméraire qui vient de me gâcher pour dix mille francs de poudre. »

— « Vous bluffez bien, Martone, mais je vous connais déjà ! » Cliff évalua ses chances. « Je sais que vous et Dorette Maupin travaillez ensemble. Je sais que vous vous êtes querellés, puis qu'elle vous a poussé par-dessus bord, ce soir... Je sais que vous vous êtes sauvé de l'infirmerie pour la tuer, il y a moins de deux heures. »

— « En vérité, monsieur, vous ne manquez pas d'imagination ! » fit Martone, redressant son corps mince dans l'encadrement de la porte. « Dépêchez-vous, mademoiselle », ordonna-t-il à Elsa qui semblait frappée de stupeur et commençait avec des gestes lents d'ôter les cordons des lourdes tentures de soie qui pendaient aux fenêtres.

— « Vous avez pris la plaque de verre d'une des tables de l'infirmerie », continua Cliff d'une voix blanche, « puis, pendant que l'infirmier dînait, vous vous êtes faufilé sur le pont-promenade désert. Ensuite, vous vous êtes penché sur le bastingage et au moyen d'un objet attaché à une corde, vous avez frappé contre le hublot de la cabine 115... Cet objet, vous l'avez naturellement tiré à vous, lorsque Dorette Maupin qui ne dormait pas et qui était inquiète se précipita vers le hublot pour y passer la tête et se rendre compte de ce qui se passait... Voilà ce que vous aviez attendu ! Ça n'a été qu'un jeu pour vous, monsieur Martone, de lui jeter la lourde plaque de verre sur la nuque ! »

Elsa s'approchait et les lourds cordons de tirage lui pendaient des mains.

— « Tendez les poignets, monsieur », dit Martone d'une voix calme.

Cliff se tenait rigide, tournant le dos vers le Français. La main fine d'Elsa se glissa sous son veston. Lentement, il tendait les bras ; mais au même instant, Martone devina l'intention de la jeune fille.

La décharge du pistolet automatique de M. Martone claqua, mais sa détonation fut couverte par celle du calibre 38 dont Elsa s'était vivement saisie sous le bras de Cliff et dont elle avait tiré deux coups.

Quand Cliff se retourna d'un bond, M. Martone gisait mort sur le parquet, tué d'une balle entre les yeux.

— « Savez-vous », dit Elsa, « qu'il y a de quoi pleurer d'avoir gaspillé toute cette magnifique poudre. Je crois que je vais la récupérer pour l'emporter chez moi. Je n'aurai plus jamais besoin d'en acheter. »

***

Le lendemain, Cliff consacra son temps, d'une part à téléphoner aux polices de New-York et de Paris ; d'autre part, à manier des tubes à essais dans le laboratoire privé du Dr Knott. Puis, il s'assura d'un endroit paisible sur le pont supérieur, où lui et Elsa pourraient passer une soirée tranquille.

Ils étaient allongés sur des chaises transatlantiques, dans un coin abrité, entre deux canots de sauvetage, lorsque, profitant de l'obscurité, Cliff prit dans l'une des siennes la main délicate d'Elsa. « C'est un des privilèges d'un détective de paquebot », fit-il d'un ton affectueux.

— « De tenir les mains des passagères ? »

— « Non ! » rectifia-t-il avec un rire spontané, « de se servir du pont supérieur qui est interdit aux passagers. »

Elle n'offrait aucune résistance. « Vous êtes un rude gaillard, Cliff Chandler, et un type épatant ; mais je ne vois toujours pas comment vous avez découvert la façon dont Dorette fut assassinée. »

— « Oh ! cela n'a pas été bien sorcier », affirma-t-il, « si je compare cela aux choses que j'ai dû m'efforcer de découvrir aujourd'hui. »

— « Aujourd'hui ? »

— « Écoutez, Elsa. Le commissaire du bord a estimé les diamants que nous avons trouvés la nuit dernière. Sur tout le lot, la douane s'élèverait juste à 2.500 dollars. »

Il observa un instant de silence, puis il reprit : « Ne pensez-vous pas que 2.500 dollars soient une bien petite somme et croyez-vous que pour si peu de chose, Martone ait été jusqu'à commettre un crime ? »

— « Je croyais qu'ils s'étaient disputés, puis qu'il l'avait tuée, parce qu'elle l'avait poussé par-dessus bord ! »

— « J'ai changé d'avis aujourd'hui. Martone est tombé à la mer en essayant d'y pousser Dorette. C'était une forte fille qui était sur ses gardes et beaucoup trop vive pour lui ! L'enjeu qu'il défendait

était considérable : un quart de millions de dollars... »

— « Vous avez trouvé d'autres pierres ? »

— « Ces diamants n'étaient là que pour la frime, afin de dépister les soupçons, Elsa, et pour couvrir ce qui avait réellement de la valeur dans les échantillons de M. Martone, c'est-à-dire, la poudre que vous avez ramassée la nuit dernière et emportée dans votre cabine. »

— « La poudre en vrac ? Mais c'est absurde ! Impossible ! »

— « Vous avez dit la même chose au sujet du meurtre de Dorette et pourtant, elle venait bien d'être assassinée ! J'ai analysé un échantillon de cette poudre. M. Martone eût de gaieté de cœur payé des droits sur les diamants passés en fraude, si la douane, centrée sur les pierres, lui avait abandonné sa poudre. Cette spécialité de « Chez Martone » contenait soixante pour cent d'héroïne ! »

— « De l'héroïne », murmura Elsa. « C'est donc pour cela que Dorette a été tuée ! »

— « Exactement ! » fit Cliff. « Ah, il y a encore une petite chose à préciser, puis j'en aurai fini. Vous avez dit que Dorette portait sa résille rose lorsqu'elle était au lit, pourtant, elle ne l'avait pas sur la tête lorsque vous l'avez trouvée sur le parquet. »

— « C'est un fait. »

— « Donc, elle avait dû être obligée de s'habiller pour une raison quelconque, sinon, pourquoi aurait-elle enlevé le bonnet qu'elle portait pour protéger ses cheveux ? »

Elsa se dressa légèrement dans sa chaise et se pencha plus près de lui. Cliff sentit la main de la jeune fille se refroidir dans la sienne. « Vous croyez », fit-elle, « que Dorette avait projeté de se rendre à l'infirmerie, pour y tuer Martone ? Et que, juste comme elle retirait sa résille, elle vit quelque chose d'insolite devant son hublot... Puis, qu'elle y passa la tête et... »

— « Parfaitement ! » approuva Cliff, « mais il y a un petit détail qui cloche. Quand je suis entré dans votre cabine et que j'ai examiné les lieux, le bonnet rose de Dorette Maupin était pendu loin du hublot, à la tête du lit, et il était humide. »

Leurs chaises se trouvaient sur le bord du pont supérieur privé de bastingage. Elsa dégagea sa main de l'étreinte de Cliff et se jeta sur lui comme une tigresse. Pesant de tout son poids sur la poitrine du jeune homme, elle poussait sa chaise légère vers le vide, ce qui eût pu signifier une chute dans la mer.

Les mains puissantes de Cliff l'étreignirent aux poignets. Elle se dégagea, lui griffa le visage, puis elle se remit à le pousser. La chaise recula de quelques centimètres et s'immobilisa, Cliff ayant pris grand soin de s'assurer dans l'après-midi qu'elle était solidement fixée. Trois matelots à la voix rude surgirent de derrière un canot tout proche et immobilisèrent la fille frénétique.

— « Salaud ! » cria-t-elle, « vous

n'allez pas faire retomber tout ça sur moi... je... »

Nullement impressionné par sa crise de nerfs, Cliff l'interrompit calmement : « Elsa Graves, je vous arrête pour avoir assassiné Dorette Maupin, agent de la Sûreté Française, et Jean Martone, votre complice dans votre trafic international de stupéfiants. »

***

— « Naturellement, Martone et la fille Graves travaillaient ensemble », précisa Cliff au capitaine Jordan, un peu plus tard. « Ils passaient de l'héroïne dans la poudre de riz « Chez Martone » lorsqu'ils découvrirent que Dorette Maupin de la Sûreté Française les filait. »

— « Et les diamants ? »

— « C'était le paravent ! Si les choses avaient mal tourné, Martone eût admis sans trop de difficulté qu'il faisait un peu de contrebande et en mettant les choses au pire, il s'en serait tiré avec une somme dérisoire. Qui donc se fût soucié de poudre de riz quand les boîtes contenaient des diamants ! »

— « Qui, en effet ? » demanda le capitaine Jordan.

— « L'aimable Elsa avait bien calculé son affaire pour duper Martone et se débarrasser de Dorette du même coup. Ayant, d'une manière ou d'une autre, incité Dorette à regarder par le hublot, elle le lui fit tomber lourdement sur la nuque.

« C'est à ce moment-là qu'elle commit une erreur. Afin de laisser croire que Dorette était sur le point de s'habiller, elle prit soin de lui ôter son bonnet pour le suspendre à la tête du lit. Or, cette résille était mouillée, capitaine, comme le cou et les cheveux de Dorette avaient été mouillés par la pluie. Donc, la jeune fille portait sûrement son bonnet au moment où elle passa la tête par le hublot, c'est-à-dire, à l'instant précis où elle fut assassinée. Ensuite, Elsa crut devoir le lui retirer. C'est ce qui a permis de la confondre. »

Le capitaine se frotta le menton.

— « Et qu'est-ce que venait faire dans tout ça la plaque de verre manquant à la table de l'infirmerie ? Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de Martone la laissant tomber sur le cou de Dorette ? »

— « Ça... », fit Cliff, « c'est ce qu'Elsa désirait me faire croire et quand je veux plaire à une femme, je suis un bougre plutôt accommodant ! Elle était montée à l'infirmerie, avait pris la plaque de verre pour la jeter elle-même par-dessus bord, avant de frapper à ma porte. Elle avait supputé — intelligemment d'ailleurs — que les soupçons se porteraient sur Martone. Elle sut magnifiquement profiter de sa chance, lorsque Martone fit irruption dans son appartement qu'il nous trouva en train de fouiller. Il était persuadé qu'elle était toujours de son bord. Ce fut certainement une surprise pour lui quand elle s'empara de mon revolver pour le

tuer. Elle n'aurait jamais pu accomplir ce geste, s'il avait eu la moindre suspicion à son égard.

« Ensuite, elle prit une décision audacieuse en s'emparant de la poudre dont nous avions fait un tas sur la nappe dorée. C'est cela qui m'a mis la puce à l'oreille. Quand on verse un peu de cette poudre dans de l'alcool, le talc se précipite et on obtient une belle solution d'héroïne. Je me suis livré à cette expérience aujourd'hui, dans le laboratoire du docteur et rien que de penser à cela me donne soif ! »

— « Pas possible ! » fit le capitaine Jordan, plaçant son whisky hors d'atteinte. « Mon cher Cliff, c'est le moment ou jamais de piquer une tête dans la mer ! »



UNE VICTIME DE L'AMNÉSIE

par ARTHUR SOMERS ROCHE

ARTHUR SOMERS ROCHE, *qui écrivit cette histoire, est mort en* 1935 *à l'âge de* 48 *ans, après une longue carrière de romancier populaire et d'auteur de nouvelles, dont un grand nombre fut publié dans le grand magazine américain :* The Saturday Evening Post.





LE sergent regarda par-dessus ses lunettes cerclées d'acier, retourna le grand buvard posé, devant lui, sur le pupitre et plongea sa plume dans l'encrier.

— « Et alors, je me suis dit que la colombe de la paix perchait... est-ce que les colombes perchent, agent Mac Carthy ? Ou est-ce qu'elles juchent ? Vous ne savez pas. Mais, Dieu me pardonne, voilà que je suis assez naïf pour m'imaginer qu'un homme de votre trempe peut s'intéresser à l'ornithologie ! Ne rougissez pas, agent Mac Carthy. Votre ignorance n'a rien d'étonnant, ce sont mes connaissances en science et en mythologie qui sont étonnantes. Quand je pense que moi, un étudiant, un érudit, je suis voué par le Destin à réprimer les émeutes, les méfaits des incendiaires et autres atteintes à la paix publique, alors que je devrais être à la tête d'une université ! Enfin, qu'elle juche ou qu'elle perche, la colombe de la paix s'est envolée. Il est minuit et je me félicitais déjà de ce qu'on n'avait pas eu à opérer d'arrestation dans ce district. Je me disais : Voilà l'âge d'or arrivé ! Et il faut que vous m'ameniez cet individu de mauvaise mine et veniez briser ma confiance dans la nature humaine, dans l'efficacité du bon exemple que je représente et dans la valeur de la force brutale que vous incarnez. »

Il fronça ses sourcils en broussaille avec une expression terrible qui ne parvenait cependant pas à chasser toute gaîté de ses yeux bleus.

— « De quoi le prisonnier est-il accusé ? » demanda-t-il.

L'agent Mac Carthy eut un large sourire.

— « De rien du tout, sergent Ryan. »

— « Ah, bon ! ce monsieur est seulement venu pour se reposer

un peu de la vie mondaine ? A moins qu'il ne soit là pour porter plainte contre quelqu'un ? Faites les présentations, agent Mac Carthy. »

— « C'est que, justement, il ne sait pas qui il est », répondit l'agent de police.

Le sergent Ryan enfonça ses lunettes dans ses orbites et se tourna légèrement afin de pouvoir mieux observer le compagnon de Mac Carthy. Il vit un homme de taille moyenne, aux yeux gris très vifs, profondément enfoncés. Il avait un beau front surmonté de cheveux noirs aussi raides que ceux d'un Indien. Et, à vrai dire, son nez très busqué en lame de couteau, et ses pommettes saillantes, donnaient l'impression que l'on se trouvait en présence d'un homme qui avait dans les veines le sang des premiers habitants de l'Amérique. Sa bouche était mince, bien qu'assez grande, pour révéler une tendance à la gaîté, son menton osseux et agressif. Sa peau avait cet aspect boucané que donnent le travail et la vie au grand air.

Mais ses vêtements ne semblaient absolument pas convenir aux plaines et aux monts d'où l'on pouvait supposer qu'il arrivait. En effet, son complet de flanelle bleue venait de chez le bon faiseur : de chez un tailleur anglais, décida le sergent Ryan. Et ses souliers de cuir fauve pouvaient aussi venir des îles Britanniques. Le chapeau qu'il balançait à bout de bras était un élégant et coûteux feutre gris. Son écharpe, d'un brun doré, laissait entrevoir une chemise de fine popeline.

Après cet examen du visage et des vêtements de l'étranger, le sergent arriva à la conclusion : sportif, riche, anglais.

— « Ainsi, vous ne vous rappelez plus votre nom ? » dit-il avec étonnement.

L'étranger eut un rire embarrassé.

— « Cela paraît rudement idiot, n'est-ce pas ? »

Le sergent Ryan se félicita intérieurement de sa sagacité. Il avait bien deviné la nationalité de son interlocuteur : son accent ne laissait aucun doute sur ce point.

— « Évidemment, c'est bizarre qu'un jeune homme en pleine forme physique (comme c'est sûrement votre cas) oublie qui il est. Vous parlez comme un Anglais. Je ne sais pas comment ça se passe dans ce cher vieux Londres, mais ici, il vaut mieux ne pas se payer la tête de la police. En tout cas, pas dans le district de mon ressort. Par conséquent, je vous avertis très gentiment, avec mon bon cœur habituel, que si vous êtes venu ici pour vous amuser, vous avez mal choisi votre endroit. »

L'étranger sourit d'un air triomphant.

— « Si on peut rire de quelqu'un, c'est de moi, pas de vous. Je vous assure que je n'ai jamais eu moins envie de rire de ma vie. »

Le sergent Ryan le regarda fixement. Ces mots n'étaient pas dictés par l'impertinence ou l'insolence

d'un plaisantin, mais par la franchise candide d'un homme déconcerté. Les manières de l'étranger exprimaient même plus que du trouble, on pouvait y déceler un soupçon de peur. Le cœur sympathisant du sergent Ryan s'attendrit.

— « Vous êtes dans une drôle de situation, jeune homme », dit-il. « A votre place, ça me donnerait les foies ! »

L'étranger s'épongea le front avec un mouchoir. Le sergent remarqua qu'il était fait de fine batiste.

— « J'ai l'impression d'être un peu *gaga* (1) », dit le jeune homme.

— « Gaga ? Je ne connaissais pas cette expression. Est-ce la même chose qu'avoir les foies ? »

L'étranger sourit.

— « Peut-être... ma foi, je n'en sais rien. »

— « Eh bien je vous comprends ! » s'exclama le sergent. « Mais si vous me racontiez toute votre histoire ? »

L'étranger haussa ses belles épaules carrées.

— « Il n'y a pas grand'chose à raconter. Tout à coup, je me suis rendu compte que je marchais dans une grande avenue, le long d'un parc et que je ne savais plus où se trouvait cette avenue, comment j'y étais arrivé, ni qui j'étais. » (Il eut un sourire charmant.) « C'est une sensation effrayante. »

— « Je vous crois », déclara le sergent d'un ton convaincu. « Vous ne pensez pas, par hasard, que vous auriez bu un peu trop d'alcool de bootlegger ? Ça produit de drôles d'effets, vous savez. »

— « Tenez, voilà une chose curieuse », répondit l'étranger, « je ne sais plus mon nom, ni d'où je viens, mais je me souviens de beaucoup de choses. Je sais, par exemple, que je ne bois jamais et que je fume rarement. Non, l'alcool n'a rien à voir dans cette histoire. »

— « Qu'est-ce que vous avez fait quand vous vous êtes aperçu que vous aviez perdu la mémoire ? » demanda le sergent.

L'étranger eut l'air embarrassé.

— « D'abord, j'ai eu une peur bleue, j'ai été saisi d'une véritable terreur. Ce n'est pas drôle, vous savez. Puis, je me suis dit : « Écoute, mon vieux, pas de ces enfantillages, ça ne te mènera nulle part, sinon à devenir complètement gaga. »

— « Gaga ! C'est vraiment un mot magnifique ! » commenta le sergent. « Allez, continuez ! »

— « De l'autre côté du parc, j'apercevais de grandes maisons, plus grandes que tout ce qu'on peut voir à Londres. »

— « Vous vous souvenez de Londres, alors ? » interrompit le sergent.

— « Il me semble, je ne sais pourquoi, que je suis de Londres. Mais je serais absolument incapable de dire dans quel quartier je vivais. Je me rappelle Paris, Bruxelles, la Riviera et Rome aussi bien que Londres. »

(1) En français dans le texte.

— « Parlez-vous français ? » demanda le sergent.

— « *Ah! oui, monsieur, mais je ne suis pas français* (1). Non, je ne suis pas français. Je suis anglais.

Le sergent acquiesça. « Je vous crois. Continuez. »

— « J'ai cherché une plaque et j'ai découvert que je me trouvais dans Fifth Avenue. Je suis entré dans le parc et je me suis assis sur un banc. J'ai fait de mon mieux pour rassembler mes souvenirs. Mais au bout de deux heures, je n'avais rien découvert sur moi-même. Je ne pouvais pas remonter au delà du moment où je m'étais rendu compte que je déambulais le long de Fifth Avenue. Finalement, quand j'ai aperçu cet agent, j'ai été le trouver pour lui expliquer ma situation. Il m'a conseillé de venir vous trouver. Il m'a dit que vous n'étiez pas seulement son supérieur, mais, en même temps, un homme de science. »

Le sergent lança un regard approbateur à l'agent Mac Carthy. Celui-ci fit un large sourire. Il se dit qu'il serait d'une prochaine promotion, si l'influence du sergent Ryan avait quelque poids.

— « Un simple amateur », protesta modestement le sergent. « Mais je connais un peu ce genre de troubles. J'ai déjà eu l'occasion de voir des cas identiques. En général, la mémoire revient très vite. Quelquefois, il n'y a pas besoin de traitement médical. Il suffit d'un peu de temps, d'un peu de repos et la mémoire revient. Vous avez probablement été soumis à une grande tension d'esprit, vous n'avez pas l'air d'avoir été malade. »

— « Je me sens très bien », dit l'étranger. « Je ne peux pas imaginer que j'aie été soumis à la moindre tension mentale. »

Le sergent haussa les épaules.

— « Peut-être pas. C'est quelquefois dû à un coup sur la tête. Est-ce que vous avez mal quelque part ? »

L'étranger hocha la tête.

— « Avez-vous de l'argent sur vous ? »

Le jeune homme tira une bourse. Il en sortit quelques centaines de dollars.

— « Vous n'avez pas l'air d'avoir été détroussé », dit Ryan. « Vous n'avez pas regardé dans vos vêtements ? »

— « Pour voir si j'avais des lettres ou des papiers ? Je n'ai absolument rien de ce genre. »

— « Je voulais parler des marques qu'il peut y avoir sur les vêtements », expliqua le sergent.

Une lueur brilla dans les yeux de l'Anglais.

— Je n'avais pas pensé à ça. Peut-être... »

— « Allons dans une pièce de derrière », suggéra le sergent.

Mais, fait assez curieux, il n'y avait pas la moindre marque de blanchisseuse sur le linge de l'étranger. La griffe qui aurait dû se trouver dans sa veste s'était décousue. Il n'y avait pas de marque d'origine

(1) En français dans le texte.

dans son chapeau, pas plus que dans ses souliers.

— « Je ne vois vraiment pas ce que je peux faire pour vous », avoua le sergent Ryan, tandis que l'étranger se rhabillait.

— « Si vous n'agissiez pas de façon normale, je pourrais vous envoyer à l'asile de Bellevue, mais vous n'avez été la cause d'aucun trouble et ce n'est pas encore considéré comme un crime, dans ce pays, d'oublier son nom. Naturellement, ils vous admettraient à Bellevue, si vous y alliez de vous-même. Qu'est-ce que vous en dites ? »

— « Ça semblerait tellement absurde », dit l'Anglais. « Si je connaissais un spécialiste... »

— « J'ai exactement l'homme qu'il vous faut : Thaddeus Conkling à Central Park, West. C'est le grand pontife du pays pour les troubles mentaux. S'il se chargeait de vous, vous ne pourriez pas tomber en de meilleures mains. »

— « Est-il très cher ? » demanda l'étranger.

Ryan haussa les épaules.

— « Je n'en sais rien. Mais quand j'étais agent de la circulation, je l'ai arraché, juste à temps, aux roues d'une auto. Depuis, à chaque Noël, il m'envoie une boîte de cigares. Et, chaque fois que je le rencontre, je passe un rudement bon moment avec lui. Il prendrait sûrement un prix raisonnable à un de mes amis. »

— « Vous êtes très aimable », dit l'étranger.

Le sergent l'arrêta d'un geste de sa main grassouillette.

— « Vous avez une tête qui me plaît et ce que je fais pour vous n'est pas grand'chose. J'irai le voir avec vous, dans la matinée. Où allez-vous passer la nuit ? » demanda-t-il.

— « Je n'en ai pas la moindre idée », reconnut l'étranger.

— « Je vous emmènerais bien chez moi, mais la solde d'un sergent de la police ne permet pas de se payer un palace : il n'y a pas de chambre d'amis dans mon appartement. Mac Carthy va vous conduire au Ballston, c'est un endroit très bien et très tranquille, et si vous avez besoin d'objets de toilette, vous n'aurez qu'à envoyer le garçon vous les chercher. »

— « Je ne sais comment vous remercier », dit l'Anglais.

— « Ne vous en préoccupez pas », protesta le sergent Ryan. Je passerai vous prendre vers neuf heures, demain matin. Et ne vous inquiétez pas, surtout. D'ici quelques jours, vous irez tout à fait bien. »

— « Vous croyez vraiment que Conkling pourra le guérir ? » demanda l'agent Mac Carthy, quand il revint, après avoir accompagné, à l'hôtel, la victime de l'amnésie.

— « Dieu seul le sait », répondit le sergent. « Mais je l'espère. Ce garçon m'est très sympathique. Je n'ai jamais rencontré un homme à l'air aussi intelligent. Quel dommage qu'un cerveau comme le sien ne veuille pas fonctionner. »

— « Pour sûr », reconnut Mac Carthy.

***

L'Anglais s'était levé, habillé et avait pris son petit déjeuner, quand le sergent vint le chercher le lendemain matin.

— « Comment vous sentez-vous ? » demanda celui-ci.

— « On ne peut mieux, mais toujours pareil en ce qui concerne la mémoire. C'est une bien curieuse impression, sergent. »

— « Pensez bien à dire tous les symptômes au Dr Conkling, mon garçon », recommanda le sergent.

Un chameau n'aurait guère plus de peine à passer par le trou d'une aiguille qu'un patient à se faire introduire chez le Dr Conkling sans avoir pris rendez-vous. Mais le médecin était visiblement homme à ne pas oublier ses obligations. Le sergent Ryan se fit annoncer et, un instant plus tard, une infirmière vêtue de blanc le conduisait avec son compagnon dans son cabinet, en passant devant toute une file de patients qui attendaient leur tour et les regardèrent d'un air réprobateur. Il accueillit Ryan avec cordialité et l'Anglais eut l'occasion d'observer attentivement l'homme qui, d'après le sergent, était le premier de sa spécialité.

Avec sa grande taille (il avait plus de six pieds), sa large carrure, sa terrible barbe rousse, ses yeux bleus un peu exorbités au regard perçant, et son grand nez en cimeterre, il avait plutôt l'air de la réincarnation d'un ancien Viking que d'un praticien de la médecine. Il y avait en lui quelque chose qui donnait l'impression de forces indomptées et n'évoquait en rien l'homme qui guérit : il avait toutes les apparences du destructeur et non pas du constructeur. Mais ses manières douces et aimables s'accordaient mieux avec sa profession que son aspect.

Il salua courtoisement l'Anglais et quand Ryan lui eut expliqué le but de leur visite, ses yeux exorbités fixèrent le nouveau patient avec intérêt et non sans bienveillance (réelle ou adroitement feinte).

— « Eh bien, j'espère que nous allons pouvoir rapidement tranquilliser ce jeune homme. Je vais avoir à l'examiner assez longuement, sergent. »

— « Je n'avais pas l'intention de l'attendre », dit Ryan. Il donna une poignée de main à son protégé.

— « Donnez-moi bientôt de vos nouvelles ? »

— « Certainement », répondit l'Anglais. « Je vous suis vraiment très reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi. »

Il se tourna vers le Dr Conkling, tandis que Ryan sortait de son cabinet. Une lueur d'anxiété brilla dans ses yeux.

— « Docteur, cet état ne peut pas durer, n'est-ce pas ? »

— « Déshabillez-vous », dit Conkling.

La bienveillance qui adoucissait

son regard avait fait place à l'expression préoccupée de l'homme de science. L'Anglais lui obéit. Vingt minutes plus tard, le médecin lui ordonna de remettre ses vêtements. Tandis qu'il le faisait et pendant plus d'une heure après, il lui posa des questions sur tous les sujets imaginables. Au bout de tout ce temps, il avoua qu'il était déconcerté.

— « Votre cas est vraiment exceptionnel. On constate généralement chez les individus atteints d'amnésie ou d'aphasie, des symptômes anormaux qui vont de pair avec le mal lui-même. Mais, chez vous, il n'y a absolument rien en dehors du fait que vous avez oublié votre identité. Je vous ai questionné de toutes les façons que j'ai pu imaginer. Mais aucune de mes questions n'a réussi à faire vibrer les cordes de votre mémoire. Physiquement vous êtes en parfait état. Mentalement, exception faite pour ce point obscur dans votre cerveau, vous avez l'intelligence la plus vive que j'aie jamais rencontrée chez mes patients. Je pense qu'il faudra publier des annonces discrètes, dans l'espoir de retrouver votre famille. La vue de votre père, d'un frère, d'une sœur, ou même d'une simple relation serait probablement beaucoup plus efficace que tous les traitements médicaux du monde. »

— « A quelle raison attribuez-vous cet état ? » demanda le patient.

Le Dr Conkling haussa ses épaules massives.

— « Un grand chagrin, une tension intellectuelle trop prolongée, les effets d'une maladie grave ou un coup pourraient en être la cause. C'est ce qui me rend perplexe. Votre condition physique indique nettement que vous n'avez souffert de rien de tout cela, sauf, peut-être, d'un coup. »

— « Mais vous n'en trouvez pas la moindre trace sur moi », objecta l'Anglais.

— « C'est vrai », reconnut le médecin. « Mais il est possible que vous ayez reçu ce coup il y a longtemps et que vous n'en ressentiez les effets que maintenant. En tout cas, il n'y a pas lieu de vous inquiéter. Je puis vous assurer que ces troubles ne s'aggraveront pas. A moins que toute mon expérience professionnelle ne soit en défaut, votre état, s'il se modifie, ne peut que s'améliorer. »

— « Ce n'est tout de même pas très encourageant, n'est-ce pas ? » soupira l'Anglais, le visage un peu assombri par l'inquiétude.

— « Je ne peux pas accomplir de miracles », dit Conkling. « Si vous étiez hypernerveux ou en mauvaise condition physique, je n'hésiterais pas à vous conseiller une opération. En un point quelconque de votre crâne, un os appuie sans doute sur le cerveau. Mais ne sachant pas — même approximativement — où se situe ce point sensible, il faudrait que nous ayons recours aux rayons X. Je ne suis pourtant pas d'avis de le faire,

dans le cas d'un sujet parfaitement sain. »

— « Vous ne pouvez donc rien pour moi ? » demanda le patient.

— « Je vous conseille de faire paraître une annonce », dit le docteur.

Le patient le regarda fixement.

— « Quel genre d'homme croyez-vous que je sois, docteur ? »

— « Du point de vue du caractère ? » demanda le docteur en levant ses sourcils en broussaille d'un air surpris.

— « Précisément. »

Les yeux de Conkling disparurent à demi sous des paupières sillonnées de veines rougeâtres qui donnaient un aspect terrifiant à sa physionomie.

— « A en croire vos traits, vous êtes un homme intrépide et plein d'imagination. Vous avez deux cicatrices sur le corps. L'une d'elles (ou toutes les deux) peut être une blessure de guerre. Vous étiez, sans aucun doute, d'âge militaire. Il peut s'agir aussi de blessures reçues au cours de rixes ou de bagarres du même genre. Le seul indice qui me permette d'imaginer cette dernière hypothèse est que votre main droite a été fracturée en deux endroits et que ces fractures sont exactement de celles qui peuvent se produire quand on donne un coup de poing. Votre teint indique que vous avez beaucoup vécu au grand air. En résumé, je peux conclure que vous êtes probablement d'un naturel intrépide et téméraire. »

— « Mais moralement, docteur ? » insista le patient.

Conkling ouvrit les paupières.

— « Je dirais plutôt, mon ami, que vous n'avez pas une nature scrupuleuse, dans le sens courant de ce mot. »

L'Anglais hocha la tête.

— « Voilà où je voulais en venir, docteur. Supposez qu'en insérant une annonce pour retrouver des amis, je trouve des ennemis ? »

— « Vous ne dites pas cela sans raison », remarqua le docteur.

— « Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que la nuit dernière je me suis réveillé, j'ai marché sur la pointe des pieds jusqu'à ma porte, je l'ai ouverte, et je me suis retrouvé en train d'essayer d'ouvrir la porte de la chambre d'à côté. Ce n'était pas une crise de somnambulisme, j'étais bel et bien éveillé. J'avais l'intention de cambrioler cette chambre. Pourtant, je sais bien que c'est un tort. Je n'étais peut-être pas un voleur avant de perdre la mémoire. Mais comment le savoir ? Ne vaudrait-il pas mieux renoncer à faire le moindre effort pour découvrir mon nom pour ne pas risquer en ce cas d'attirer sur moi l'attention de la police aux aguets ? »

— « Vous êtes très franc », dit le docteur.

— « Le cabinet d'un docteur est comme un confessionnal, n'est-ce pas ? » répliqua le patient.

— « Celui-ci, certainement », dit Conkling d'un air sombre. « Mais

je vous ai averti que je ne prendrais pas le risque d'une opération. »

— « Et je ne suis pas sûr que je consentirais à me laisser opérer », dit le patient. « J'aimerais savoir qui je suis, mais je voudrais le découvrir tranquillement. Je ne tiens pas à me fourrer dans un guêpier. »

— « Vous êtes un homme intéressant », observa Conkling. « Puis-je vous demander ce que vous avez l'intention de faire en sortant de mon cabinet ? »

— « Dieu seul le sait. J'ai près de cinq cents dollars. Quand ils seront partis... Je n'ai pas de situation, je ne suis propriétaire d'aucun commerce, je n'ai aucun moyen de gagner ma vie et aucun ami. »

Le Dr Conkling tapota le bureau de ses doigts à bouts carrés.

— « Vous m'intéressez », dit-il enfin. « Je suppose que vous n'envisagez pas de gaîté de cœur la perspective de mourir de faim. »

— « Vous avez tout à fait raison. D'après les quelques détails que j'ai pu découvrir à mon sujet, depuis quatorze heures, ou à peu près, votre diagnostic concernant mon caractère est parfaitement exact. Maintenant, suis-je plus qu'un homme intrépide : suis-je un délinquant ? Je n'en sais rien. »

Conkling arrêta de pianoter sur le bureau.

— « Vous n'avez, naturellement, aucun plan. Et vous m'intéressez. Vous êtes un type rare : un homme manifestement cultivé qui semble être resté absolument normal. Je crois que je laisserais échapper une occasion d'étude scientifique si je ne vous gardais pas auprès de moi. J'ai besoin d'une sorte de compagnon-secrétaire. Vous aurez un traitement suffisant pour vos besoins. Vous vivrez ici avec moi. Pendant que vous travaillerez pour moi, je pourrai vous soumettre à une observation médicale. Qu'en dites-vous ? »

— « Je peux être le plus grand criminel du monde, je peux être un assassin », objecta l'Anglais.

Le médecin sourit, découvrant de grandes dents blanches et pointues de carnivore.

— « Vous êtes jeune et très bien bâti », dit-il, « mais bien que j'aie au moins vingt ans de plus que vous, je me fais fort de remporter la victoire sur vous dans n'importe quel combat, qu'il s'agisse d'y faire preuve d'adresse ou de force. Dans votre propre intérêt, je vous conseillerai de refréner toute impulsion criminelle à mon égard. »

L'Anglais sourit.

— « Je faisais seulement une supposition. »

— « Je faisais plus qu'une supposition, je vous donnais un avertissement », répliqua Conkling. « Alors, qu'est-ce que vous répondez ? »

— « Que voulez-vous que je réponde, sinon que je vous suis extrêmement reconnaissant. »

— « Alors, c'est entendu. L'un des domestiques vous montrera votre chambre. Vous déjeunerez avec moi. Vous prendrez les autres repas dans votre chambre. Vous

aurez cinquante dollars par semaine. Je vous dirai dans quelques jours ce que vous aurez à faire. Entre temps, vous pourriez vous familiariser avec la ville. Ce sera tout pour l'instant. »

Il le congédia d'un geste, puis le rappela.

— « Oh ! Je ne peux pas vous appeler « vous » tout le temps. Avez-vous des noms à me proposer ? »

L'Anglais hocha la tête.

— « Alors je vous appellerai Mac Farlane, Philip Mac Farlane. Ce sera tout, Mac Farlane. »

***

Les obligations de Mac Farlane n'avaient rien de tyrannique. Elles consistaient pour la plus grande part à accompagner le docteur dans ses longues promenades, après les heures de réception et à lui fournir une audience, le soir, pendant les deux heures où il jouait du violon. Le nouveau secrétaire jouissait donc de beaucoup de loisirs et il les employa d'étrange façon.

Il étudia les habitudes de toute la domesticité. Il découvrit quels domestiques avaient le sommeil léger, ce qu'ils faisaient la nuit où ils étaient de sortie, à quelle heure ils étaient susceptibles de rentrer. Il apprit par cœur le plan de chaque étage. Il prit enfin sur lui d'huiler les serrures et les gonds qui grinçaient.

Trois semaines exactement après être entré au service de Conkling, il se glissa, à deux heures du matin, dans la chambre où dormait son patron. Avec une audacieuse adresse, il prit un trousseau de clefs dans la poche du pantalon que Conkling avait posé sur le dos d'une chaise, puis, s'agenouillant devant le coffre-fort situé dans un coin de la pièce, il l'ouvrit. Il venait d'en sortir un gros paquet de papiers, quand un léger bruit provenant du lit le fit se retourner. Son patron était réveillé.

Il bondit vers la porte, Conkling l'empêcha de passer. Les deux corps se heurtèrent avec un bruit qui éveilla tous les domestiques. De toutes ses forces, Mac Farlane essaya de se libérer de l'étreinte du géant qui l'avait saisi à bras-le-corps. Il y réussit et lui décocha une demi-douzaine de directs dans la figure. Le médecin tint bon, son grand bras tournoya en l'air, son poing s'abattit sur la mâchoire de Mac Farlane et le secrétaire tomba par terre, absolument hors de combat.

Quand il revint à lui, un peu plus tard, il était assis dans un fauteuil, pieds et poings liés, tandis que Conkling, assis en face de lui, buvait une tasse de café. Le médecin souriait. Dans son pyjama, la barbe et les cheveux encore en désordre après la lutte, il avait l'air d'un grand singe velu.

— « Vous vous sentez mieux ? » demanda-t-il gaîment.

— « Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? » demanda Mac Farlane.

Le sourire du docteur s'élargit.

— « Le valet de chambre, sa

femme, la cuisinière et moi-même, nous sommes tous témoins de votre tentative de vol et de la façon dont vous m'avez attaqué. Que croyez-vous donc que je vais faire ? »

— « Appeler la police, je pense », répondit Mac Farlane d'une voix rauque.

Conkling reposa sa tasse de café.

— « Vous m'avez intéressé dès l'instant où vous êtes entré ici. Les activités que vous avez déployées pendant toute la semaine n'ont fait qu'accroître mon intérêt. C'est vraiment une idée de génie d'avoir huilé les portes ! »

— « Vous le saviez ? » s'écria Mac Farlane.

— « Bien entendu. Exactement comme je savais pourquoi vous questionniez les domestiques. Vous pensiez que le valet de chambre et la cuisinière sortaient ce soir, n'est-ce pas ? »

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas renvoyé, quand vous avez découvert mes projets ? » demanda Mac Farlane.

Le docteur haussa les épaules. « Où que vous alliez, vous étiez destiné à devenir un criminel. Votre franche confession et une minutieuse observation de vos faits et gestes m'en avaient convaincu. Pourquoi, par conséquent, ne pas vous laisser accomplir votre crime au milieu d'amis ? »

— « Est-ce là votre raison ? De la pitié envers moi ? »

Conkling alluma un cigare.

— « En partie, mais aussi le fait qu'étant un homme de science, je déteste laisser perdre de bons éléments. Les êtres immoraux, dénués de tout scrupule, mais doués d'un grand courage physique ont leur utilité. Je n'étais pas sûr de votre courage. Je me disais que si vous osiez soutenir une lutte contre moi cela dénoterait votre bravoure. Ainsi donc, vous avez des qualités que je juge précieuses. »

— « Comment cela ? » demanda Mac Farlane.

— « Avant de répondre, je vous rappelle qu'un témoin aussi digne de foi que le sergent Ryan peut certifier que vous êtes venu ici en tant que patient souffrant d'une maladie mentale bien connue. Trois témoins, outre moi-même, peuvent raconter ce qui s'est passé cette nuit. On ne tiendrait pas compte de ce que vous pourriez dire à mon sujet. Vous êtes un criminel et, s'il me plaît de le déclarer, un aliéné. »

Il tira une bouffée de son cigare.

— « La situation — *votre* situation — est-elle absolument claire ? »

— « Continuez », dit Mac Farlane.

— « Eh bien il y a, dans cette ville, un certain groupe d'hommes qui se refusent à accepter l'injuste répartition de la fortune et s'efforcent, de temps en temps, d'opérer des réajustements. Avez-vous entendu parler de la bande Malbron ? »

Mac Farlane hocha la tête d'un air sombre.

— « Non, naturellement, les journaux n'en ont pas parlé ces derniers

temps et vous ne vous rappelez rien de ce qui s'est passé dans ce pays avant le jour où vous êtes venu me trouver. Eh bien la bande Malbron — ainsi que l'appelle vulgairement la police, à cause du nom sous lequel son chef est connu d'elle — est le groupe de criminels — si l'on peut utiliser un mot aussi brutal — le plus agissant du monde. Leur chef est toujours à l'affût de nouvelles recrues de choix. Pas de vulgaires étrangleurs, mais d'hommes bien élevés, sinon nourris de préjugés. D'hommes cultivés capables de comprendre le sentiment de justice qui est à la base des activités de Malbron. Car il est injuste que des commerçants glanent tous les profits du monde, tandis que les hommes de science, comme moi, doivent travailler comme des esclaves pour gagner leur vie et poursuivre leurs expériences.

« Nous sommes ce qu'on peut appeler des « messieurs » et nous avons tous beaucoup d'acquis, dans le domaine intellectuel. Malheureusement, un grand nombre d'entre nous ont mieux développé leur esprit que leur corps. Nous avons besoin d'athlètes tels que vous. Maintenant, je vais aller me coucher. Vous pouvez réfléchir à l'offre que je vous fais d'entrer dans notre association. Demain matin, ou vous vous joindrez à nous, ou vous irez en prison pour vol. Bonne nuit ! Oh ! A propos, Malbron, c'est moi. »

Il éteignit la lumière et Mac Farlane l'entendit se mettre au lit.

— « Ne me laissez pas attaché là, toute la nuit », dit le prisonnier. « Bien sûr que je me joindrai à vous. »

***

La nouvelle recrue de la bande de Malbron traversait le parc, à côté de son chef, et se dirigeait vers Fifth Avenue. Le Dr Conkling faisait preuve d'une ardeur sanguinaire qui eût fait trembler de peur tout autre que Mac Farlane.

— « L'endroit où nous allons est la maison de Thomas Bretton, le célèbre inventeur. Vous y rencontrerez, ce soir, notre équipe au complet. Durant la semaine qui s'est écoulée depuis que je vous ai dévoilé mon identité, vous avez été soumis à une observation très attentive. Vous avez triomphé de toutes les épreuves. Ce soir, vous allez devenir membre actif de notre association. Mais je tiens à vous donner un dernier avertissement : la trahison signifie la mort. Et une mort extrêmement désagréable. Je peux vous assurer qu'il n'y en a pas un parmi nous qui n'exécuterait un traître avec joie. »

— « Pourquoi voudriez-vous que je trahisse ? » demanda Mac Farlane.

Le docteur haussa les épaules.

— « Je ne vois, en effet, aucune raison, mais je vous préviens. »

Tout en parlant, ils étaient sortis du parc et, quand ils arrivèrent dans l'avenue, un petit vendeur de journaux brandit un quotidien sous le nez de Conkling.

— « Un journal, patron ? » cria-t-il.

Conkling le repoussa, mais Mac Farlane l'appela :

— « Je les prends tous », dit-il.

— « Merci, patron », dit le gosse.

Tout cela n'avait pris qu'un instant. Mac Farlane glissa toute la liasse de journaux dans la poche de son pardessus et se mit au pas de Conkling. Deux minutes plus tard, ils pénétraient dans une maison, de l'autre côté de la rue.

Mac Farlane avait rarement vu un groupe d'individus ayant davantage l'air d'intellectuels que la demi-douzaine de messieurs qui attendaient Conkling et lui-même, dans la bibliothèque de Bretton. Et pourtant, de même que les yeux de Conkling ressortaient de façon anormale, de même chacun des autres avait une particularité physique qui décelait une mentalité ou une moralité de gens en guerre avec la société. Et dans l'atmosphère que ces anormaux créaient autour d'eux flottait une impression d'épouvante.

Extérieurement, ils étaient tous affables, mais Mac Farlane sentait que, derrière le paravent de leur courtoisie, chacun l'examinait d'un œil inquisiteur. Il comprit qu'il se trouvait au sein du groupe de criminels le plus dangereux du monde.

Ils gagnèrent bientôt la salle à manger où des domestiques bien stylés leur servirent un excellent dîner. Après quoi ils regagnèrent la bibliothèque et en vinrent à l'objet de cette réunion. Ils discutèrent du projet de cambriolage d'une banque qui nécessiterait la participation d'au moins soixante-quinze hommes.

— « Vous voyez, Mac Farlane », dit Bretton, « vous êtes devenu l'un des chefs de notre association. Nous pouvons divulguer nos plans devant vous, parce que vous êtes susceptible de suggérer des améliorations. »

— « Je crois que je le peux, en effet », répondit Mac Farlane sans hésitation. « Par exemple, votre idée d'attirer la police loin des lieux n'est pas praticable. »

Le domestique qui avait introduit Mac Farlane et Conkling dans la maison entra sans frapper, en grande hâte.

— « Deegan vient de téléphoner. Il dit qu'il a suivi le Dr Conkling et Mac Farlane jusqu'ici. Mac Farlane a acheté des journaux en chemin. Ça n'avait rien d'extraordinaire, mais Deegan a suivi le vendeur de journaux. Il dit qu'il est allé jusqu'à Madison Avenue, qu'il a sauté dans un taxi et s'est fait conduire à l'agence de détectives privés Holland. »

Mac Farlane était debout près de la fenêtre, il recula jusque dans l'embrasure ; il brisa le carreau de la main gauche et brandit un revolver dans la droite. Conkling rompit le silence.

— « C'est adroit, extrêmement adroit. Surtout le coup du vendeur de journaux à qui vous achetez tout ce qui lui reste. Je suppose que cela signifiait que nous serions tous là ce soir. »

Mac Farlane s'inclina. « Vos déductions vous font honneur, docteur. »

— « Et vous êtes le jeune Holland, le fils du fondateur de l'agence, hein ? Le garçon qui était censé s'occuper d'une affaire de bétail en Afrique du Sud ? »

Mac Farlane s'inclina de nouveau.

— « Vous êtes un homme très fin, docteur, et il fallait prendre des précautions infinies, avec vous. »

Conkling poussa un soupir.

— « Quel collaborateur précieux vous auriez été pour nous. Comme c'est dommage ! »

Le ton paisible de ses paroles ne tendait qu'à masquer sa rage. Le fait qu'il était capable, en un tel moment, de combiner calmement un plan d'action prouve à quel point il savait se dominer. Il réussit à tromper le jeune homme qui se tenait devant lui dans l'embrasure de la fenêtre. En effet, lorsque le docteur sortit un revolver, Mac Farlane crut qu'il avait l'intention de l'utiliser contre lui et il lui ordonna de le lâcher. Mais Conkling ne leva pas son arme, il se contenta d'appuyer sur la gâchette tandis que le revolver était pointé de biais vers le sol. Ainsi que Mac Farlane le découvrit plus tard, la balle vint se loger dans la boîte du commutateur d'installation où se trouvaient les fusibles commandant tout l'éclairage de la maison. La pièce fut plongée dans l'obscurité et ce génie égaré qu'était le chef de la bande Malbron, ayant prévu cette situation — ou une semblable — et sachant d'avance comment y faire face, réussit à s'enfuir. Le reste de la bande fut pris. Car, en entendant le coup de feu, les détectives qui attendaient dans la rue, enfoncèrent la porte et les associés de Conkling se rendirent sans résistance.

Mais ce fut une victoire stérile, car, tant que Conkling serait en liberté, la bande Malbron pouvait être réorganisée et commettre de nouveaux crimes.

***

— « Mon fils », dit le vieil Holland, cette nuit-là, « je vais me retirer. Tu avais raison et j'avais tort. Tu disais que la bande Malbron devait être composée de spécimens uniques dans les annales du crime. Tu avais raison. Je trouvais que tu employais des méthodes bizarres et que tu étais fou de suspecter un homme comme Conkling. Mais tu as prouvé que tu avais vu juste. J'aurais voulu que Conkling soit pris. J'aurais aimé lui parler. Qu'est-ce que tu aurais fait s'il avait voulu t'opérer pour guérir tes troubles mentaux ? »

Le jeune Holland éclata de rire.

— « Ma parfaite composition d'un Anglais atteint d'amnésie se serait immédiatement transformée en un détective américain, papa. »

Le vieil Holland hocha la tête.

— « La folie règne dans le monde. Les vieilles méthodes de la police ne serviront plus à rien dans une

lutte contre les brillantes intelligences qui se sont tournées vers le crime. Quelles sont tes intentions, maintenant, mon fils ? »

Le jeune homme haussa les épaules :

— « Dormir », s'écria-t-il avec enthousiasme. « Je suis sur mes gardes depuis trois semaines. Cette nuit, je vais enfin pouvoir dormir sans crainte de parler dans mon sommeil et de me trahir à un homme de génie qui m'observe et m'écoute sans cesse. »



NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT...

« *Bravo, pour votre nouvelle formule qui apporte une grande diversité. Vos histoires, dans l'ensemble, sont excellentes et j'ai particulièrement goûté* « *Le Maillet* » *et* « *Le Suspect* »... »

A. D. à Paris.

***

« ... *J'attends avec impatience votre numéro 2 et vous pouvez être assuré que je serai une de vos fidèles lectrices. J'espère que vous publierez d'autres histoires d'Ellery Queen, car je n'en vois pas d'annoncées dans votre prochain numéro...* »

H. A. à Bourges.

***

« ... *Vous avez mis au point une présentation satisfaisante pour le lecteur : une typographie agréable, un format réduit mais surtout vous donnez un texte* non condensé *qui laisse à chaque récit son cachet d'originalité et son* intégralité *ce qui n'est pas à négliger à une époque où* « *format de poche* » *est devenu synonyme de comprimé...* »

J. M. à Bordeaux.



Nous remercions vivement tous nos correspondants des encouragements et des félicitations qu'ils ont tenu à nous adresser et auxquels nous avons été très sensibles.

Leurs lettres nous prouvent la faveur avec laquelle Mystère-Magazine a été accueilli et nous leur assurons que nos prochains numéros ont été étudiés pour qu'ils tirent de leur lecture tout le plaisir et toute la distraction qu'ils ont trouvés dans le nº 1.

SON CŒUR POUVAIT SE CASSER

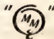
par CRAIG RICE



CRAIG RICE *est la première femme-auteur d'histoires policières qui eut l'honneur de voir son portrait figurer sur la couverture du magazine américain* Time, *qui ne publie généralement à cet emplacement que les effigies des personnalités les plus consacrées! Elle a été mariée quatre fois et est la mère de trois charmants enfants. Ses romans policiers sont nombreux et très connus en Amérique. On y retrouve tantôt un ménage de détectives : Jake Justus et son épouse, tantôt le petit avocat d'Assises irlandais, John J. Malone, très bohème, vivant au jour le jour, buvant sec, très sec, mais menant rondement les affaires qu'il prend en main.*

Un film à succès, qui mettait en scène trois enfants détectives a été tiré d'un de ses romans : Home Sweet Homicide.

C'est une des aventures de John J. Malone que vous allez lire ici, enquête menée à propos d'un crime commis dans le lieu le plus inattendu qui soit : une cellule de condamné à mort dans une prison d'Etat.



« Comme je passais près d'la vieille [prison
Voyageant dans un train rapide... »

JOHN J. Malone frissonna. Il aurait voulu que cette insidieuse complainte cessât de lui trotter par la tête ou bien se souvenir du reste des paroles. Il en avait été obsédé depuis qu'il l'avait entendue chanter vers trois heures du matin, par le portier du cabaret de Joë l'Ange.

Cela ressemblait à un mauvais présage et il se sentait mal à l'aise. Peut-être était-il incommodé par le gin de qualité inférieure qu'il avait bu entre deux et quatre heures du matin. Pour quelque raison que ce fût, il ne se sentait vraiment pas dans son assiette.

— « Votre client doit être rudement heureux, aujourd'hui ! » fit

le gardien, comme il le précédait vers le bâtiment des condamnés à mort.

— « Il devrait l'être ! » grommela Malone. Cela lui faisait penser qu'il aurait dû, lui aussi, être heureux. Pourtant, c'était le contraire. Peut-être était-ce l'atmosphère de la prison qui lui donnait le cafard. John J. Malone, avocat d'Assises, n'aimait pas les prisons. Il consacrait sa vie à en éloigner ses clients.

« *...Alors le gardien me dit gentiment...* »

Encore cette complainte ! Comment diable était donc le vers suivant !

— « Alors », dit le gardien, « il paraît que jusqu'à maintenant, vous n'avez encore jamais eu un client condamné ! » Il imaginait qu'il avait tout à gagner à se mettre bien avec un type aussi épatant que John J. Malone.

— « Pas encore », admit Malone. Pourtant, avec celui-là, il avait eu rudement chaud !

— « Obtenir de réviser le procès, malgré les charges accablantes qui pèsent sur l'accusé, ça, c'est du beau travail ! » poursuivit le gardien, loquace. Peut-être que Malone, avec ses accointances politiques, lui ferait avoir un meilleur poste. « J'suis sûr qu'hier soir, quand il a su la nouvelle, votre client devait être fou de joie. »

— « C'est bon ! » fit Malone observant une prudente réserve, car ce n'était pas le manque de preuves qui avait joué le rôle principal. Il lui avait suffi de connaître quelques petites histoires intéressantes sur la vie privée du juge ! Avant le procès, on trouverait bien le moyen de fabriquer des preuves ; mais c'était le cadet de ses soucis. D'ici là, il pourrait même découvrir la vérité sur ce qui s'était passé. Il se mit à à fredonner sa chanson en sourdine. Tiens, les vers suivants lui revenaient à la mémoire :

« *...Alors le gardien me dit gentiment :*
Il semblait jeune, trop jeune pour mourir,
La corde coupée, le corps retomba... »

John J. Malone essayait de se rappeler la rime pour « mourir »... flétrir... souffrir... périr... pourrir... Comme il proférait quelques paroles bien senties à l'égard de l'individu qui avait écrit cette chanson, il se rendit compte qu'il pénétrait dans le bâtiment des condamnés à mort. Il se tut, gêné. Chaque fois qu'il avait l'occasion d'entrer dans ce bâtiment spécial de la prison, il prenait la contenance qui s'imposait à un enterrement de première classe. Il ôta son chapeau et se mit à marcher doucement.

Ce fut à ce moment précis que l'enfer se déchaîna. Deux prisonniers du bâtiment commencèrent à hurler à la mort comme des « banshees » (1). Les sonnettes

(1) Fées dont les cris présagent la mort en Écosse et en Irlande.

d'alarme se déclenchèrent bruyamment et les hurlements hideux de la sirène extérieure se firent entendre aussitôt. Les gardiens se précipitèrent le long du couloir et instinctivement J. Malone les suivit en courant vers le point d'où provenait l'agitation, c'est-à-dire, la quatrième cellule sur la gauche.

Avant que le petit avocat ne fût arrivé sur les lieux, un gardien avait ouvert la porte. Rapidement, un autre gardien coupa la corde neuve et luisante au bout de laquelle pendait le prisonnier dont le corps s'affaissa mollement sur le plancher.

Le vacarme qui régnait alentour était devenu presque assourdissant, mais Malone l'entendait à peine. Le gardien ayant retourné le corps, Malone reconnut le jeune et un peu stupide visage de Paul Palmer.

— « Il s'est pendu », constata l'un des gardiens.

— « Avec moi comme avocat ! » fit Malone d'un ton furieux. « Se pendre !... » Et comme il ouvrait la bouche pour jurer, il se rappela qu'il était en présence d'un mort.

— « Regardez ! » fit l'autre gardien avec animation « Il est encore vivant ! Sa colonne vertébrale est brisée, mais il respire. »

Malone écarta le gardien et s'agenouilla près du moribond. Les yeux bleus de Paul Palmer s'ouvrirent lentement, exprimant une indicible horreur. Il remua les lèvres.

— « Ça n'a pas voulu se casser », murmura Paul Palmer. Il semblait reconnaître Malone qu'il dévisageait d'un air suppliant et apeuré. « *Ça n'a pas voulu se casser !* » murmura-t-il à Malone. Puis il mourut.

***

— « Vous avez bougrement raison, je vais rester là pour l'enquête », fit Malone avec fureur, en donnant un grand coup de pied à la corbeille à papier de Garrity, le directeur de la prison. « La façon lamentable dont cette prison est tenue vient de me faire perdre un client. » Il songeait aussi à ses honoraires, et quels honoraires ! Jusqu'à présent, il n'avait pas touché un sou. L'homme d'affaires chargé des intérêts de Paul Palmer s'était dès le début opposé à ce que lui, Malone, assumât sa défense. Malone prévoyait déjà qu'il aurait du fil à retordre pour se faire payer. L'avocat fouilla dans sa poche qui contenait trois billets froissés, plus quelques pièces de monnaie. Qu'il avait donc été idiot de se laisser entraîner dans cette partie de poker, la semaine précédente !

Le bureau lugubre du Directeur était rempli de monde. Malone jeta un coup d'œil à la ronde et reconnut le sous-directeur, le docteur de la prison, un bel homme aux cheveux grisonnants nommé Dickson. Là se trouvaient également les gardiens du bâtiment des condamnés à mort et en particulier celui qui l'y avait conduit, répondant au nom de Bowers. Malone avait devant les

yeux l'image d'un homme élancé, au visage sans relief, se balançant dans le vide.

— « J'peux pas m'imaginer qu'y s'est pendu », fit Bowers incrédule. « Et juste comme on v'nait d'lui apprendre qu'son procès serait révisé ! »

Juste au même moment, Malone se faisait les mêmes réflexions. — « Peut-être n'a-t-il pas reçu mon télégramme ? » suggéra-t-il froidement.

— « J'lui ai donné moi-même », affirma Bowers. « C'était hier soir, jamais d'ma vie j'avais vu un homme aussi heureux. »

Le Dr Dickson toussota légèrement avant de prendre la parole. Tous les regards se tournèrent vers lui.

— « Le pauvre Palmer était, psychologiquement, un instable », observa le docteur avec tristesse. « Vous vous rappelez qu'il y a plusieurs jours, j'avais conseillé de le faire entrer à l'hôpital de la prison. Hier soir, pendant ma visite, je l'ai trouvé hilare et manifestant sa joie d'une façon presque hystérique. Par contre, ce matin, il était nettement accablé. »

— « Vous voulez dire que le pauvre type était cinglé ? » interrogea le directeur, plein d'espoir.

— « Pas du tout ! » fit Malone avec indignation. Il ne fallait à aucun prix laisser circuler la version d'une démence possible de Paul Palmer, sinon, jamais il ne récupérerait ses honoraires de cinq mille dollars sur la succession. « Il était moins fou que n'importe lequel de tous ceux qui sont dans cette pièce, moi étant la seule exception possible. »

Le Dr Dickson haussa les épaules. « Je n'ai pas voulu faire entendre qu'il était fou, mais qu'il était sujet à d'excessifs changements d'humeur. »

Malone fit quelques pas et vint se camper devant le docteur : — « Dites-moi, aviez-vous l'habitude de visiter Paul Palmer deux fois par jour, dans sa cellule ? »

— « Oui », fit le docteur, ponctuant son affirmation d'un signe de tête. « Il souffrait d'une grave dépression nerveuse. De temps à autre, il était nécessaire de lui prescrire des sédatifs. »

Malone renifla bruyamment. — « Vous voulez sans doute dire que pour la première fois depuis l'âge de seize ans, il souffrait de ne pas pouvoir boire et d'être à jeun. »

— « Si cela vous plaît de l'interpréter ainsi !... » fit aimablement le Dr Dickson. « Mais, n'oubliez pas que, personnellement, j'étais intéressé... »

— « C'est exact », répondit lentement Malone, « il devait épouser votre nièce. »

— « Nul ne s'est plus réjoui que moi à l'annonce de la révision de son procès », reprit le docteur. Son regard croisa celui de Malone et il ajouta : « Non, je ne l'aimais pas assez pour lui remettre une

corde en fraude, surtout au moment où la chance de s'en tirer lui était offerte ! »

— « Dites donc ! » s'écria Garrity d'un ton bourru, « je ne vais pas rester là indéfiniment à écouter toutes vos balivernes. Il faut que je fasse un rapport sur le résultat de l'enquête. Où diable a-t-il bien pu se procurer cette corde ? »

Il y eut un court silence et l'un des gardiens suggéra :

— « C'est peut-être grâce au type qui est venu lui rendre visite hier soir ! »

— « Quel type ? » lança le directeur d'un ton sec.

— « Eh bien... », fit le gardien, puis il s'arrêta, gêné. « Il avait une autorisation de vous. Il disait se nommer La Cerra. »

Soudain, Malone sentit un frisson lui parcourir l'échine. Georgie La Cerra était un des hommes de main de Max Hook. Quel rapport pouvait-il y avoir entre Paul Palmer, homme du monde, et le grand manitou des maisons de jeux ?

Le directeur avait reconnu le nom également. — « Mais oui », fit-il très vite, « ça doit être ça ! Mais je doute que nous puissions le prouver. » Il se tut quelques secondes, puis, regardant fixement Malone, comme s'il le mettait au défi de parler. « L'enquête précisera que Paul Palmer s'est procuré une corde par un moyen que nous n'avons pas encore pu établir, puis qu'il s'est suicidé dans un accès de folie. »

Malone venait d'ouvrir la bouche comme pour parler ; mais il se tut. Il se rendait parfaitement compte quand on le possédait. De toutes façons, il ne serait pas longtemps possédé. « Pour l'amour de Dieu », dit-il, « ne parlez pas d'accès de folie. »

— « Je crains que cela ne soit pas possible », dit froidement le directeur.

Malone s'était dominé aussi longtemps qu'il l'avait pu. — « Bien », fit-il. « Mais je vais provoquer une enquête qui fera du bruit ! » et reniflant : « Faire passer une corde en fraude à un type du bâtiment des condamnés à mort ! » Il lança un regard furieux au Dr Dickson. « Et vous, vieux renard, qu'est-ce que vous pensez des deux évasions qui se sont produites à l'hôpital de la prison, en six mois ? » De nouveau, il fit d'un grand coup de pied valser la corbeille à papier au milieu de la pièce. « Vous verrez ce qui sortira de ces enquêtes, et je puis vous affirmer que je suis bien placé pour les demander ! »

— « Nous remplacerons « accès de folie » par « crise de dépression », fit vivement le Dr Dickson.

Mais Malone était maintenant déchaîné. Hurlant une dernière remarque désobligeante sur la vie privée du directeur et sur son passé probablement douteux, il claqua la porte si violemment qu'une gravure sur acier de Chester A. Arthur, qui se trouvait au-dessus de son bureau, fut réduite en miettes en tombant sur le parquet.

— « Monsieur Malone », fit Bowers à voix basse, comme ils descendaient vers le vestibule, « quand y s'ont eu enl'vé l'corps, j'ai fouillé dans la cellule. Celui qu'a fait passer la corde a aussi fait passer une lettre. J'l'ai trouvée cachée dans l'matelas et j'suis sûr qu'elle y était pas hier, car on v'nait juste de l'changer. » Il marqua un temps d'arrêt, puis il ajouta : « La corde non plus, elle pouvait pas s'trouver là hier soir ; y' a pas un endroit où y pouvait la cacher ! »

Malone jeta un coup d'œil à l'enveloppe que le gardien lui tendait. Sur le papier de luxe gris pâle le nom de Paul Palmer était tracé d'une écriture arrondie et soignée.

— « Je n'ai pas d'argent sur moi », fit l'avocat.

Bowers secoua la tête. — « J'ai pas besoin d'fric. mais va y avoir un poste de chef-adjoint libre, dans trois semaines. »

— « Vous l'aurez ! » promit Malone. Il saisit l'enveloppe qu'il fourra dans l'une des poches intérieures de son veston. Puis il s'arrêta, fronça les sourcils et, enfin, ajouta : « Ouvrez l'œil et fermez-la. Ça va faire du vilan quand je vais prouver que Paul Palmer a été assassiné. »

***

Malone ouvrit la porte de son antichambre et une jolie fille aux cheveux noirs leva la tête. — « Oh ! monsieur Malone », fit-elle vivement, « je viens de lire les journaux, je suis désolée. »

— « Ne vous en faites pas, Maggie », répondit l'avocat. « Un client de perdu, dix de retrouvés » ! Puis il s'enferma dans son bureau.

La Providence le malmenait et, incontestablement, lui en voulait pour quelque grief personnel et secret. Il avait tellement compté sur ces honoraires de cinq mille dollars !

D'un classeur, il sortit une bouteille de whisky portant l'inscription « personnelle ». Il s'en versa une bonne rasade, enregistra qu'il n'en restait que quelques gorgées et s'allongea sur un canapé de cuir rouge passablement usé, pour réfléchir.

Paul Palmer avait été un jeune fils de famille gentil, mais assez stupide et ivrogne, qui avait hérité d'une fortune administrée par un oncle considéré comme l'homme le plus avare de Chicago. S'il avait vécu, il lui eût fallu attendre encore cinq ans pour entrer en possession de ses biens qui ne devaient lui être remis qu'à trente ans révolus, ou à la mort de son oncle, Carter Brown. Malone jugeait ces arrangements stupides ; mais les hommes d'affaires des gens riches recouraient souvent à des solutions idiotes.

L'oncle Carter avait considérablement serré la vis au jeune homme qui s'en était accommodé jusqu'au jour où il avait rencontré Madeleine Starr.

Malone alluma un cigare dont il

suivit les volutes de fumée en rêvassant. Les Starr étaient incontestablement des gens du monde ; mais ils n'avaient pas le sou, ce qui pouvait les rendre accessibles à la corruption. L'oncle de Madeleine devait tirer un joli revenu de ce poste de médecin de prison qu'il avait eu grâce à des appuis politiques.

Malone soupira, regretta d'être avocat d'Assises, et se mit à songer à Madeleine Starr. Orpheline et ne disposant que de modestes revenus, elle travaillait comme modeliste dans une grande maison de couture, ce qui était une façon élégante et avouable de gagner sa vie. Ses goûts étaient dispendieux. (Le petit avocat repérait de très loin les filles ayant le goût du luxe.)

« Il avait fallu qu'elle fût très pauvre pour accepter d'épouser Palmer », songeait Malone ; mais pour qu'il l'eût demandée en mariage, elle ne pouvait être que diablement jolie. Et de fait, elle était aussi belle que pauvre.

Mais, il y avait eu dans la vie de Palmer une autre fille qui avait exigé de l'argent pour rompre sa liaison avec lui. C'était également un beau brin de fille que cette Lillian Claire ! Une fille assez belle et assez élégante pour demander la forte somme contre la promesse de ne faire aucun scandale autour du mariage Starr-Palmer.

Malone hocha la tête avec tristesse. Les choses s'étaient fort mal présentées pour Paul Palmer au procès. Il avait passé la soirée dans quelque boîte de nuit avec sa fiancée et il l'avait ramenée à son petit appartement, passablement avant minuit. Déjà, il était un peu éméché ; mais après s'être arrêté dans trois ou quatre bars, il avait de plus en plus perdu son contrôle. A ce moment-là, il s'était rendu chez Lillian Claire qui déclara plus tard au procès qu'il s'était efforcé — sans succès d'ailleurs — de la dissuader d'exiger une somme d'argent liquide aussi importante ; puis qu'il avait bu tout le whisky de la maison et qu'enfin, elle l'avait mis dans une voiture et renvoyé chez lui.

Nul ne savait au juste quand Paul Palmer était rentré dans l'immense et sinistre appartement qu'il partageait avec Carter Brown. Le domestique avait congé. Ce fut lui qui découvrit le lendemain matin que l'oncle Carter avait été tué net, d'une balle au front, avec le revolver de Paul, qu'il trouva tout habillé sur son lit et ronflant dans son ivresse.

Tout s'était retourné contre Paul Palmer, songeait Malone avec mélancolie. Non seulement le jury avait été composé de misérables bougres travaillant dur, à qui rien ne pouvait être plus agréable que de condamner pour meurtre un riche et jeune oisif, mais qui s'étaient tous montrés — ce qui est pire — honnêtes et incorruptibles. Le procès avait été son plus bel échec. Et maintenant, cette histoire de pendaison ! C'était la fin de tout !

Mais il était impossible que Paul

Palmer se fût pendu ! Malone en était sûr. Le jeune homme n'avait jamais perdu l'espoir. Ce n'est pas au moment où on lui offrait de faire réviser le procès qu'il eût renoncé à vivre !

Il s'agissait d'un meurtre. Mais comment avait-il bien pu être commis ?

Malone se redressa, s'étira et chercha dans sa poche l'enveloppe gris pâle que Bowers lui avait donnée. Il lut et relut le billet :

« Mon bien cher Paul,

« Je vous fais parvenir ce mot de cette façon, car j'ai des ennuis terribles et je cours de sérieux dangers. J'ai besoin de vous. Nul autre que vous ne peut m'aider. Je sais que votre procès va être révisé, mais cette révision n'aurait-elle lieu que dans une semaine, il sera peut-être trop tard. N'y a-t-il pas un moyen ?

« Votre

« M... »

« M... » conclut Malone, cela ne peut être que Madeleine Starr. C'est le type de femme qui utilise cette sorte de papier gris pâle.

Il regarda le billet, puis fronça les sourcils. A supposer que Madeleine Starr ait fait parvenir ce mot en fraude à son amoureux, se peut-il qu'elle lui ait fait remettre une corde par le même messager ? Ou bien cette corde avait-elle été apportée par quelqu'un d'autre ?

Les trois personnes qu'il désirait voir étaient : d'abord Madeleine Starr, puis Lillian Claire et enfin Max Hook.

Il sortit dans l'antichambre, s'arrêta au beau milieu de la pièce et dit à voix haute : — « Mais c'est matériellement impossible... Si quelqu'un a pu apporter clandestinement cette corde jusque dans la cellule de Palmer et si Palmer s'est pendu, il ne s'agit pas d'un meurtre... Pourtant, ça ne peut être qu'un meurtre ! » Il fixait Maggie sans la voir. « Pourtant, nom de D..., il est impossible que quelqu'un ait pu pénétrer dans la cellule de Palmer pour le pendre ! »

Maggie le regardait avec sympathie. Une longue pratique l'avait rompue aux procédés qu'employait son patron pour mettre de l'ordre dans ses pensées. « Il faut continuer à ruminer tout cela et les idées vous viendront... »

— « Maggie, avez-vous de l'argent ? »

— « J'ai dix dollars ; mais je n'ai pas l'intention de vous les prêter, vous ne m'avez pas encore payé ma dernière semaine ! »

Le petit avocat bougonna quelques mots contre les filles ingrates et sans cœur, puis sortit en trombe du bureau.

Il fallait aviser au plus vite pour trouver de l'argent. Par la pensée, il examina une liste de prêteurs éventuels. Le seul à retenir était Max Hook. Non... la dernière fois qu'il lui avait emprunté de l'argent, il avait eu des tas d'ennuis. Au surplus, le service qu'il avait l'intention

de demander au grand caïd des jeux était d'une tout autre nature.

Malone descendit Washington Street au bas de laquelle il tourna, puis il entra presque aussitôt dans le cabaret de Joë l'Ange qu'il réussit à coincer dans l'un des angles les plus reculés du local.

— « Payez-moi un chèque de cent dollars que vous ne toucherez que d'aujourd'hui en huit. » Malone calcula rapidement : « Jeudi ? »

— « D'accord ! fit Joe l'Ange. « Trop heureux de vous rendre service. » Il sortit dix billets de dix dollars pendant que Malone rédigeait son chèque. « Est-ce que vous voulez que je retienne votre note de bar là-dessus ? »

Malone fit de la tête un signe négatif. — « Je paierai la semaine prochaine. Et ajoutez-y un double whisky. »

Comme il vidait son verre, des échos assourdis de la voix du portier nègre lui parvinrent de la salle du fond.

« Ils l'ont pendu à votre place,
Vous saviez que c'était un péché
Mais vous ne saviez pas
Que son cœur pouvait se casser... »

La voix se tut soudain. Pendant quelques secondes, Malone eut envie d'appeler le chanteur pour lui faire chanter toute la complainte. Non... il n'en avait pas le temps. Plus tard, peut-être. Il sortit dans la rue, fredonnant l'air.

Qu'avait donc murmuré Paul Palmer avant de mourir : *Ça n'a pas voulu se casser.* Malone se renfrogna. Il avait l'impression bizarre qu'il y avait un lien entre ces mots et les paroles de cette satanée chanson. Ou bien était-ce son imagination d'Irlandais qui lui jouait de nouveau des tours ? *Vous ne saviez pas que son cœur pouvait se casser ;* mais c'étaient les vertèbres de Paul Palmer qui s'étaient brisées.

Malone héla un taxi et jeta l'ordre au chauffeur de le conduire à l'hôtel prétentieux qu'habitait Hook, sur la Promenade du Lac. Le grand manitou des jeux était important à double titre. D'une part, il prélevait une dîme sur tous les appareils de jeux clandestins et sur la plupart de ceux qui étaient autorisés dans le Comté de Cook. D'autre part, c'était une montagne de chair, mesurant plus d'un mètre quatre-vingt-dix et trop fois trois gros pour sa taille. Son crâne rose était complètement chauve et il avait l'expression ravie d'un chérubin.

Quant à son salon — un chef-d'œuvre du style dorure et broché en matière d'ameublement — il n'était déparé que par un énorme bureau à cylindre placé dans un coin et dont les nombreuses éraflures évoquaient la bagarre. Max Hook qui, pour le moment, s'y trouvait assis fit une volte-face et sourit aimablement à l'avocat.

— « Votre visite me fait plaisir... que puis-je vous offrir à boire ? »

— « Du whisky », répondit Malone, « moi aussi, je suis content de

vous voir. Ma visite n'est pas, hélas ! un geste de pure courtoisie. » Pourtant, il savait qu'il ne fallait point parler affaires avant qu'on eût apporté à boire (son hôte s'en tenait au champagne rosé), car Max Hook détestait cela. Quand le grand caïd eût allumé la mince cigarette teintée — et probablement parfumée — qu'il fumait dans un porte-cigarette de quartz rose, l'avocat ayant avalé son whisky exposa l'objet de sa visite, sans plus attendre.

— « Je suppose que vous avez lu dans les journaux ce qui est arrivé à mon client Palmer ? » dit-il.

— « Jamais je ne lis les journaux », répondit Max Hook, « mais un de mes hommes m'a raconté cela. Dramatique ! pas vrai ? »

— « Je vous crois que c'est dramatique ! » fit Malone avec amertume, « il ne m'avait pas versé un sou d'honoraires. »

Max Hook leva les sourcils. — « Pas possible ? » Automatiquement, il étendit le bras vers la boîte métallique verte qui se trouvait dans le tiroir gauche de son bureau. « Combien voulez-vous ? »

— « Non... non... » fit vivement Malone. « Il ne s'agit pas de cela ; mais il y a une chose que je veux savoir : est-ce un de vos hommes — le petit Georgie La Cerra — qui lui a remis la corde ? C'est tout ! »

Max Hook parut, non seulement surpris, mais un peu froissé. — « Mon cher Malone », dit-il enfin, « pour quelle raison aurait-il fait une pareille chose ? »

— « Pour de l'argent », répondit vivement Malone. « Si c'est vraiment lui qui a fait le coup, je m'en fiche, tout ce que je veux, c'est avoir une certitude. »

— « Vous pouvez me croire sur parole », reprit Max Hook, « ce n'est certainement pas lui. Il est exact qu'il a remis, de la part d'une certaine jeune jemme et sur mon ordre, un mot à M. Palmer — et cela n'a pas marché tout seul, croyez-moi, d'obtenir l'autorisation d'entrer dans la prison, signée du directeur. Je puis vous affirmer, cependant, que ce n'est pas lui qui a fait passer la corde. Je vous donne ma parole et vous savez que je suis un honnête homme ! »

— « Bon... C'était juste pour savoir ! » fit Malone. Une justice qu'il fallait rendre au grand ganster, c'est qu'il disait toujours la vérité. Du moment qu'il affirmait que le petit Georgie La Cerra n'avait point remis la corde clandestinement, on pouvait le croire. D'autre part, il était peu probable que le petit Georgie eût accepté de travailler pour quelqu'un d'autre que son patron. Souvent, Max Hook se plaisait à souligner qu'il avait ses hommes à l'œil. « Pourtant, si vous le permettez », reprit l'avocat, « pourquoi la jeune femme en question s'est-elle adressée à vous pour faire porter son billet ? »

Max Hook haussa ses puissantes épaules. — « Nous avons certaines...

relations d'affaires ! A vrai dire, elle me doit une somme importante. Comme beaucoup de gens qui ont besoin de travailler, elle adore le jeu, mais elle n'est point particulièrement chanceuse. Quand elle m'eut avoué que sa seule possibilité de se procurer de l'argent était de faire parvenir ce mot à Paul Palmer, je lui ai naturellement offert mes services. »

— « Naturellement », concéda Malone. « Mais saviez-vous, par hasard, ce que contenait ce billet ? »

Max Hook parut choqué. — « Mon cher Malone, vous ne croyez tout de même pas que je me permets de lire les lettres privées de mes semblables ! »

— « Non ! » fit Malone après avoir réfléchi. Il était peu probable que Max Hook eût fait cela. Or, comme il n'avait pas lu ce mot, le grand ponte des jeux ignorait vraisemblablement « le danger que courait Madeleine Starr et ses ennuis terribles ». Voulant mettre toutes les chances de son côté, Malone fit pourtant allusion à ces fameux ennuis.

— « Des ennuis ? » questionna Max Hook. « Je ne lui en connaissais pas d'autres que celui d'avoir un fiancé condamné à mort ! »

Sur cette réponse, Malone haussa les épaules, puis s'étant levé, il se dirigea vers la porte. Soudain, il s'arrêta. — « Dites-moi, Max, est-ce que vous connaissez les paroles qui vont sur cet air-là ? » Et il se mit à en fredonner quelques mesures.

Max Hook, les sourcils froncés cherchait dans sa mémoire, puis il fit un signe de tête affirmatif. — « Mmm... je connais cet air-là ! Un chanteur d'une de mes boîtes chantait ça. » Rappelant ses souvenirs, il retrouva quelques vers :

« *Appuyé contre les barreaux de la* [*prison,*
Et portant ses vêtements de détenu... »

— « Désolé ! » fit enfin Max Hook, « c'est tout ce que je me rappelle ! Ces paroles me sont probablement restées dans la mémoire, car elles me faisaient penser à mon premier séjour en prison. »

Quand il fut dehors et qu'il eût pris place dans un taxi, Malone fredonna, à deux reprises, les vers qu'il venait d'apprendre. S'il persévérait dans ses recherches, il finirait par savoir toute la chanson. Mais Paul Palmer ne s'était pas appuyé aux barreaux de la prison. Il s'était pendu à une conduite d'eau.

Zut, deux fois zut pour cette complainte !

Il était plus de huit heures et il n'avait pas encore dîné ; mais il ne se sentait pas faim. Tant qu'il n'aurait pas tiré cette affaire au clair, il savait qu'il aurait toujours l'impression pénible de ne pas avoir faim. Comme son taxi s'arrêtait devant un feu rouge, il décida de jouer à pile ou face pour savoir s'il irait d'abord chez Madeleine Starr ou chez Lillian Claire. Ce fut Madeleine qui l'emporta.

Place Walton, devant un immeuble composé de petits appartements, il fit arrêter son taxi. Après avoir réglé sa course, il traversait le trottoir, juste comme un homme de haute taille et aux cheveux blancs sortait de la maison. Malone reconnut Orlo Featherstone, l'avocat chargé de gérer les biens de Paul Palmer. Une seconde, Malone envisagea de détourner la tête ; mais se rendant compte que c'était là chose impossible, il trouva le moyen de paraître aussi charmé que surpris.

— « Je viens présenter mes condoléances à Mlle Starr », dit-il.

— « Si vous me permettez un conseil, je ne la dérangerais pas », répliqua froidement Featherstone. Ce dernier avait une idée très précise de ce que devait être un avocat et Malone, d'aucune façon, ne répondait à ce prototype. « Je lui ai fait cette visite, parce que je suis, en quelque sorte, un second père pour elle ! »

— Si quelqu'un d'autre avait prononcé ces paroles, » songeait Malone, « il se fût attiré quelque réplique. Dans la bouche de Featherstone, elles rendaient un son juste. D'un signe de tête, Malone l'approuva et conclut :

— « Bon, je ne la dérangerai pas », et jetant son cigare tout déchiqueté, il ajouta : « Tragique affaire, n'est-ce pas ? »

Orlo Featherstone redressa les épaules. — « En effet ! Personnellement, je ne peux pas croire que Paul Palmer ait fait cela. Hier, quand je lui rendis visite, il paraissait tout à fait heureux et plein d'espoir ! »

— « Vous lui avez rendu visite hier ? » demanda négligemment Malone, et tirant un cigare de sa poche, il se mit à le débarrasser du papier qui l'entourait avec un soin minutieux.

— « Oui », répondit Featherstone, « Je l'ai vu hier, au sujet du testament. Vous savez qu'il devait le signer. Entre nous, quelle chance pour elle qu'il l'ait fait », et tout en parlant, il étendit le bras vers l'immeuble pour désigner Madeleine Starr. « Il lui a naturellement tout laissé. »

— « Naturellement », fit Malone. Et quand il eut essayé pour la seconde fois d'allumer son cigare, il ajouta : « Vous ne croyez pas que Paul Palmer aurait pu être assassiné ? »

— « Assassiné ! » répéta Orlo Featherstone, comme s'il s'agissait d'un mot obscène. « C'est absurde ! Il est impossible qu'on ait assassiné Palmer ! »

Malone l'observa, comme il s'installait dans une étincelante Rolls-Royce, puis il s'éloigna rapidement vers la State Street. La grande limousine fila devant lui juste comme il en atteignait le coin, elle tourna du côté nord de la même rue et stoppa. Malone s'arrêta près d'un kiosque à journaux pour observer M. Orlo Featherstone qu'il vit descendre de voiture et traverser le trottoir pour pénétrer dans un

drug store (1). Il réfléchit un instant avant de le suivre, puis il s'arrêta devant le comptoir où l'on vendait du tabac et d'où il pouvait voir distinctement ce qui se passait dans la cabine téléphonique adjacente qu'occupait Orlo Featherstone. Quand ce dernier eût consulté son agenda, décroché l'écouteur et mis une pièce de nickel dans la fente de l'appareil, il composa son appel. L'avocat ne perdait pas un de ses gestes. D.E.L. 9-6-0. C'était le numéro de Lillian Claire. Malone pesta contre les cabines téléphoniques desquelles ne s'échappait aucun son et se dirigea vers le bar qui se trouvait à l'autre bout du local. Il se sentait tout à fait désemparé.

Quand il eut absorbé un double whisky et la moitié d'un verre de même contenance, il vint à la conclusion réconfortante que lorsqu'il rendrait visite à Lillian Claire, plus tard dans la soirée, il réussirait, en la cajolant, à lui faire avouer la raison pour laquelle, lui, Orlo Featherstone l'avait appelée au téléphone, juste après avoir quitté la fiancée de feu Paul Palmer. Il prit un troisième whisky pour se donner du cœur, avant de rendre visite à la fiancée elle-même.

Dans l'ascenseur qui le conduisait à l'appartement de Madeleine Starr et qu'il fit marcher lui-même, Malone eut une pensée réconfortante. Puisque la jeune fille allait hériter de toute la galette de Palmer, il trouverait peut-être le moyen de récupérer ses cinq mille dollars d'honoraires. Et peut-être même, avant le jeudi suivant !

Comme elle lui ouvrait la porte, il se dit que pour une fois, il n'aurait pas à faire de platitudes devant une jolie fille.

L'appartement de Madeleine Starr était minuscule, mais arrangé avec goût. « Peut-être même, avec trop de goût », pensa Malone. Les objets qui ne paraissaient pas être de prix occupaient la place qui leur convenait et avaient un aspect décent, y compris la reproduction de Van Gogh pendue au-dessus d'une cheminée miniature. Madeleine Starr était également ce qu'il est convenu d'appeler une fille très bien. Grande et parfaitement bien faite, son corps faisait encore loucher Malone, bien qu'il l'eût admiré plusieurs fois, à la barre des témoins. Sa chevelure couleur de bronze était lisse et brillante, son visage pâle était calme et détendu. Elle présentait l'aspect d'une créature paisible, raffinée, très douce. Malone avait l'impression qu'il eût pu la toucher sans qu'elle criât. Elle était vêtue d'un pyjama d'intérieur de rayonne noire. Il se demanda si c'était ainsi qu'elle envisageait de porter le deuil.

Malone se débarrassa rapidement des condoléances et des banalités d'usage pour l'interroger. — « Quels sont les ennuis qui vous accablent

(1) Boutique spécifiquement américaine où l'on vend de tout en matière de boissons, d'alimentation, d'articles de fumeurs et produits pharmaceutiques.

et les dangers qui vous menacent, mademoiselle Starr ? »

Cette question inopinée la fit sursauter.

— « Que voulez-vous dire ? » fit-elle, ne trouvant rien de plus original à répondre.

— « Je fais allusion à ce que contenait le dernier mot que vous avez fait parvenir à Paul Palmer. »

— « J'espère qu'on l'a détruit ? » fit-elle en regardant le parquet.

— « Il le sera, si vous y tenez », répondit galamment Malone.

— « Oh, est-ce que vous l'avez sur vous ? » reprit-elle.

— « Non... il est dans le coffre de mon bureau », mentit l'avocat. « Mais quand je retournerai là-bas, je le brûlerai. » Toutefois, il se garda bien de préciser quand.

— « Ce mot n'a strictement rien à voir avec sa mort, vous savez ! » fit-elle.

— « Naturellement ! » concéda Malone. « Ce n'est pas vous qui lui avez envoyé la corde, n'est-ce pas ? »

— « Vous êtes odieux ! » s'écria-t-elle, le regard fixé sur lui.

— « Excusez-moi », fit Malone, d'un air contrit.

Se détendant soudain, elle ajouta :
— « Je m'excuse, moi aussi, de vous avoir parlé sur ce ton. Je suis un peu déprimée, naturellement. » Elle se tut puis ajouta : « Me permettrez-vous de vous offrir quelque chose ? »

— « Certes ! » répondit Malone. Comme elle mélangeait un peu de soda et beaucoup de whisky dans deux verres, il la regarda, se demandant combien de temps après la mort de son fiancé, il pourrait décemment lui demander un rendez-vous. Mais de la part d'un avocat d'Assises sans le sou, cette invitation n'intéresserait probablement pas la jeune fille. Quand il eut vidé la moitié de son verre, Madeleine Starr se tourna vers lui :

— « Tout de même, monsieur Malone », murmura-t-elle, « vous ne croyez tout de même pas que mon mot ait été la cause de sa mort ? »

— « Bien sûr que non ! » fit Malone. « Ce mot ne pouvait au contraire que lui donner l'envie de vivre et de sortir de prison. » A cet instant, l'idée lui vint de parler de ses honoraires de cinq mille dollars ; mais il réfléchit et ne jugea pas le moment opportun. « Cela doit vous être agréable de penser que vous pourrez bientôt rembourser Max Hook. Ce n'est pas de tout repos d'avoir des dettes envers cet homme-là ! »

Elle le dévisagea sans rien dire. Quand il eut vidé son verre, Malone se dirigea vers la porte.

Il avait la main sur le bouton, lorsqu'il ajouta : « Pourtant il y a une chose qui me tracasse... votre phrase : « *J'ai des ennuis terribles et je cours de sérieux dangers...* » Vous devriez me raconter cela... je pourrais peut-être vous aider, vous savez ! »

La jeune fille se tenait debout, tout près de lui. Malone se rendit compte que son parfum et les vapeurs du whisky commençaient de

lui monter dangereusement à la tête. « Oh ! non », fit-elle. « Je crains que non. » Il eut l'impression très nette qu'elle pensait vite. « Nul ne peut m'aider maintenant. » Et détournant son regard avec pudeur : « Vous savez ce que c'est... pour une fille... d'être seule au monde. »

Malone sentit ses joues s'empourprer. Il ouvrit la porte ne trouvant rien d'autre à répondre que : « Oh ! »

— « Une seconde », fit-elle vivement, « pourquoi m'avez-vous posé toutes ces questions ? »

— « Parce que », répliqua Malone aussi promptement, « je pensais que vos réponses pourraient m'être utiles, si Paul Palmer a été assassiné ! »

« Voilà qui va lui donner à réfléchir ! » se dit-il en descendant par l'ascenseur.

Ayant hélé un taxi, il donna au chauffeur l'adresse de Lillian Claire qui habitait une maison de rapport, Gœthe Street. Dans le hall de l'immeuble, il prit le temps de s'assurer que tel politicien bien connu se trouvait au même moment chez lui. Puisque ce personnage entretenait Lillian Claire, Malone jugeait préférable de ne pas le rencontrer dans un appartement dont il assumait les frais.

Une fine mulâtresse lui ouvrit la porte et Malone remarqua tout de suite les sièges modernes et moelleux, les divans, les panneaux de glaces et le bar construit dans le mur. Cet appartement lui parut fort agréable, mais moins cependant que Lilian Claire elle-même. C'était une petite femme blonde à l'aspect câlin, un peu boulotte et au regard fallacieusement candide et direct.

— « Oh, monsieur Malone, il y a longtemps que je désirais faire votre connaissance », fit-elle. Malone eut l'impression que s'il s'était amusé à la chatouiller, ne fût-ce qu'une seconde, elle eût éclaté de dire.

Quand elle lui eut préparé quelque chose à boire et allumé son cigare, elle s'assit tout près de lui sur le plus luxueux de ses divans et entama la conversation : « Dites-moi comment, diable, Paul Palmer a-t-il bien pu se procurer cette corde ? »

— « Je ne sais pas », fit Malone. « Vous ne la lui auriez pas envoyée au milieu d'un gâteau, par hasard ? »

Elle lui décocha un regard de reproche. — « Vous n'imaginez tout de même pas que je souhaitais sa mort, pour que cette sale bonne femme ait tout son argent ! »

— « Ce n'est pas une tellement sale femme, mais je comprends que ce soit dur pour vous. Il vous est difficile, maintenant, de l'attaquer en dommages-intérêts. »

— « Je n'avais jamais eu l'intention de le faire », répliqua-t-elle. « L'idée ne m'était jamais venue de lui demander un sou. Je voulais seulement lui faire peur, à elle, dans l'espoir qu'elle s'éloignerait de lui. »

Malone ayant reposé son verre, elle se leva en sautillant pour aller le remplir de nouveau. — « Vous l'aimiez ? » demanda-t-il.

— « Ne soyez pas idiot ! » Comme elle revenait s'accroupir auprès de lui, elle ajouta : « Je l'aimais bien ! C'était un beaucoup trop chic type pour cette femme-là qui ne cherchait à l'épouser que pour son argent. »

Malone l'approuva lentement, d'un signe de tête. Il avait la sensation, agréable d'ailleurs, que la pièce commençait de vaciller autour de lui. Peut-être avait-il eu tort de ne pas dîner, après tout.

— « C'est égal », fit-il, « vous n'avez pas eu l'idée de le faire chanter, mais quelqu'un a dû vous mettre cela dans la tête. »

Elle s'éloigna de lui, sans exagérer toutefois. — « C'est absolument ridicule », fit-elle d'un ton pas très convaincu.

— « Bon, bon », concéda Malone avec gentillesse. « Il y a une seule chose que je voudrais savoir. »

— « Je vais vous la dire, moi », l'interrompit-elle. « Paul n'a pas assassiné son oncle... Je ne sais pas qui l'a fait... mais en tout cas, ce n'est pas lui... parce que ce soir-là, je l'avais ramené à son domicile... parfaitement... Il était venu me voir... je ne m'étais pas contentée de le mettre dans une voiture pour qu'on le reconduise... je l'ai reconduit moi-même et jusqu'à sa propre chambre... Personne ne m'a vue... Il était très tard... il faisait presque jour... » Elle cessa de parler, allumant une cigarette. « J'ai jeté un coup d'œil dans la chambre de son oncle pour m'assurer qu'il ne m'avait pas vue ; mais il était mort... Je n'ai jamais raconté ces choses à qui que ce soit, parce que je ne voulais pas avoir d'embêtements et être encore davantage mêlée à cette histoire. »

Malone se redressa brusquement sur son siège. « C'est du propre ! » fit-il avec indignation et d'une voix un peu épaisse. « Vous auriez pu lui fournir un alibi et vous l'avez laissé condamner ! »

— « Je ne me suis pas tracassée une minute », répondit-elle placidement. « Je savais qu'il vous avait comme avocat... il n'avait pas besoin d'un alibi ! »

Tout en la poussant contre les coussins du canapé, Malone lui lança un regard furieux. « Ça va », fit-il, « mais ce n'était pas ça que j'allais vous demander !... Pourquoi le vieux Featherstone vous a-t-il appelée au téléphone ce soir ? »

Il sentit les épaules de la jeune femme se raidir sous ses mains. — « Pour m'inviter à dîner », dit-elle.

— « Vous mentez », riposta Malone sans acrimonie, puis il la frôla au-dessus de la taille d'un doigt expert. Comme elle éclatait de rire, il l'embrassa.

***

Que de temps perdu ! se dit Malone, mécontent de lui-même, et pour apprendre quoi ? Rien qui vaille le dérangement. Paul Palmer n'avait pas assassiné son oncle ! Il en avait toujours eu la conviction.

De toutes façons, cette certitude arrivait un peu tard maintenant ! Madeleine Starr avait eu besoin d'argent et elle était sur le point de faire un gros héritage... Orlo Featherstone avait des relations amicales avec Lillian Claire.

Le petit avocat réfléchissait les coudes sur la table et la tête dans les mains. A trois heures du matin, le bar de Joe l'Ange était un endroit presque désert. Malone était absolument sûr maintenant qu'il avait eu tort de ne pas dîner. « Rien au monde, pensa-t-il, ne pourrait le sortir de son marasme, sinon un nouveau verre, un petit somme ou la mort subite. »

Sans doute, ne saurait-il jamais qui avait tué l'oncle de Paul Palmer et pourquoi il avait été assassiné. Non, il n'apprendrait jamais ce qui était arrivé à Paul Palmer ! Après tout, il s'était pendu ! Il était impossible que quiconque fût entré dans sa cellule. Ce n'était pas un meurtre de donner une quantité suffisante de corde à un homme et qu'il s'en serve pour se pendre

Non, il ne saurait jamais le secret de la mort de Paul Palmer. Il ne toucherait probablement jamais ses honoraires de cinq mille dollars. Mais il y avait cependant une chose qu'il pouvait faire, c'était apprendre les paroles de la fameuse complainte.

Il commanda un verre et fit demander le chanteur avec sa guitare. Puis, se renversant dans sa chaise, il écouta.

« *Comme je passais près d'la vieille [prison;*
Voyageant dans un train rapide... »

Le chanteur et Malone durent absorber deux nouvelles consommations pour épuiser les couplets de cette longue romance décousue. L'avocat écoutait, se rappelant quelques paroles çà et là.

« Triste histoire ! » pensa-t-il, achevant son deuxième whisky. S'il eût voulu satisfaire ses goûts personnels, il eût immédiatement réclamé : *Ma rose sauvage irlandaise*, mais d'un ton glapissant, il commanda un nouveau verre et se remit à écouter.

« *Ils l'ont pendu à votre place.*
Vous saviez que c'était un péché
Ah! oui, vous le saviez,
Que son cœur pouvait se casser,
Madame! Pourquoi l'avez-vous [conduit là... »

Le petit avocat se leva d'un bond. C'était ça le vers qu'il avait tant cherché ! Quels étaient donc les mots qu'avait murmurés Paul Palmer ? *Ça n'a pas voulu se casser !*

Malone tenait la vérité maintenant.

Se précipitant derrière le comptoir du bar, il ouvrit le tiroir-caisse et ramassa une poignée de jetons de téléphone.

— « Vous êtes saoul ! » fit Joë l'Ange avec indignation.

— « C'est possible ! » répliqua joyeusement Malone, « et je m'en

félicite ; mais je sais ce que je fais ! »

A la troisième tentative, il réussit à introduire un jeton dans la fente de l'appareil téléphonique, composa le numéro d'Orlo Featherstone et attendit que le vieil homme de loi prît le temps de se lever pour venir lui répondre.

Cela demanda dix minutes et pas moins de plusieurs jetons à Malone, pour qu'il réussît à convaincre Featherstone qu'il devait réveiller Madeleine Starr sur-le-champ et faire immédiatement trois heures d'auto avec elle, jusqu'à la prison d'État. Il lui fallut encore dix bonnes minutes pour arracher Lillian Claire à son sommeil et la convaincre de se joindre à l'expédition. Puis il appela le shérif du district de Statesville pour l'inviter à se rendre au plus vite à la prison, afin d'y cueillir un assassin.

Malone se dirigeait à grands pas vers la porte qu'il allait atteindre, lorsque Joë l'Ange l'appela.

— « J'oubliais », fit-il, « j'ai quelque chose pour vous. » Joë l'Ange fouilla dans le fond du tiroir-caisse d'où il extirpa une longue enveloppe. « Vot' bath p'tite secrétaire vous a cherché dans toute la ville pour vous r'mettre ça. Finalement, c'est à moi qu'elle l'a laissé. Elle savait bien qu'vous passeriez ici, tôt ou tard. »

Malone le remercia, prit l'enveloppe sur laquelle il jeta un coup d'œil et fit une grimace de douleur : « First National Bank », « Lettre recommandée ». Il savait qu'il était à découvert... mais... après tout, il lui restait peut-être encore une chance de toucher ses honoraires de cinq mille dollars !

La randonnée jusqu'à Statesville n'avait pas été trop ennuyeuse, bien que Featherstone eût ronflé presque tout le long du chemin. Lillian s'était blottie comme un petit chat contre l'épaule gauche de Malone pendant que de sa main droite, il serrait celle de Madeleine Starr, sous la couverture. L'arrivée eût lieu un peu avant sept heures et fut maussade. La prison offrait son aspect le plus sinistre dans la brume du petit matin. Au surplus, ce qu'allait faire l'avocat n'avait rien de réjouissant.

Le bureau du directeur Garrity parut encore plus sinistre. Là, étaient réunis le directeur qui dévisageait Malone froidement et d'un air hostile, Madeleine Starr et son oncle, le Dr Dickson, qui paraissait soucieux, Orlo Featherstone, visiblement sceptique. Le shérif du district de Statesville avait sommeil et semblait excédé. Lillian Claire avait un air méfiant et envie de dormir. Tout le monde paraissait abasourdi, même le gardien Bowers.

Malone se rendait compte que tous ces gens attendaient qu'il sortît un lapin de son chapeau.

Il ne les fit pas attendre. — « Paul Palmer a été assassiné », dit-il d'une voix terne. Le visage du directeur Garrity prit une expression légèrement amusée.

— « Une poignée de lutins se

serait-elle, par hasard, glissée dans sa cellule pour lui attacher une corde autour du cou ? »

— « Non », répondit Malone allumant un cigare. « Ce meurtre fut un coup bien prémédité. Le meurtrier fit une première tentative. D'abord, il tua l'oncle de Paul Palmer, et pour deux raisons. D'une part, il fallait envoyer Paul Palmer sur la chaise électrique. Cela faillit presque réussir — mais comme j'avais obtenu que le procès fût revisé, il fallait essayer un autre moyen au plus vite et ce moyen a réussi. »

— « Vous êtes fou ! » s'écria Featherstone. « Palmer s'est pendu ! »

— « Je ne suis pas fou », répliqua Malone avec indignation. « Je suis saoul ! Il y a une nuance ! Paul Palmer s'est pendu, car il a cru qu'il pourrait le faire sans mourir et qu'il pourrait ensuite se sauver de la prison. » Tournant les yeux vers Bowers, il commanda : « Ayez l'œil sur tous ces gens, il se peut que l'un d'entre eux bouge. »

Lillian Claire constata : — « Je n'y comprends rien. »

— « Vous allez bientôt comprendre », promit Malone. L'œil fixé sur Bowers, il se mit à parler vite. « Toute l'affaire a été combinée par une personne mercenaire ayant des besoins d'argent, par quelqu'un qui savait que Paul Palmer serait trop ivre pour se rendre compte de ce qui s'était passé la nuit de l'assassinat de son oncle... par quelqu'un qui le touchait d'assez près pour avoir une clef de son appartement. Cette personne s'y rendit et tua l'oncle avec le revolver de Paul. Or, cette personne avait vu juste. Paul Palmer fut accusé, jugé, et aurait été électrocuté s'il n'avait pas eu un as comme avocat ! »

Jetant son cigare dans le cendrier, il continua : — « Donc, Paul Palmer obtint la révision de son procès. La personne intéressée qui souhaitait la mort de Paul Palmer réussit à le convaincre qu'il devait s'échapper de sa prison. Une autre personne lui indiqua comment s'y prendre pour s'évader, c'est-à-dire, en simulant une pendaison, ce qui nécessiterait son transfert à l'hôpital de la prison... *Ayez l'œil sur elle, Bowers !* »

Madeleine Starr se jeta sur le Dr Dickson. — « Salaud ! » hurla-t-elle toute pâle. « Je savais que vous flancheriez et que vous parleriez... mais vous ne parlerez plus. »

Trois détonations retentirent. L'une provenant du petit revolver que Madeleine avait dans sa poche, les deux autres du revolver d'ordonnance de Bowers.

Puis la pièce retomba dans le silence.

Malone traversa lentement le bureau et se penchant sur les deux corps. — « C'est peut-être aussi bien ainsi », fit-il hochant tristement la tête. « De toutes façons, ils auraient probablement pris un autre avocat que moi, pour leur défense ! »

***

— « Tout ceci est fort bien » fit le shérif du district de Statesville ; « mais je ne vois toujours pas comment vous avez été conduit à reconsituer les faits... Vous prendrez bien encore de la bière ? »

— « Volontiers », fit Malone. « Ce fut relativement facile... C'est une chanson qui m'a mis sur la voie. Vous connaissez cela ? » Aussitôt, il fredonna quelques mesures de la fameuse romance.

— « Naturellement ! » dit le shérif, « ça s'appelle *La Prison de Statesville.* » A son tour, il se mit à chanter les quatre premiers vers.

Comme le barman posait deux demis sur la table, Malone s'écria :

— « Tant pis, je serai deux fois damné ; mais apportez-moi un double gin pour faire descendre ça ! »

— « A moi aussi », ajouta le shérif. « Mais qu'est-ce que cette chanson vient faire dans tout ça, Malone ? »

— « Ce fut le tour de manivelle de la machine à calculer, mon vieux !... Vous voyez ce que je veux dire... vous alignez des chiffres et il n'en sort absolument rien, puis, quelqu'un tourne la manivelle et vous avez le total... vous voyez que c'est très simple ! »

— « Non, je ne vois pas », fit le shérif, « mais, continuez ».

— « J'avais réuni toutes les données du problème », enchaîna Malone. « Je savais tout ce qu'il m'était nécessaire de connaître, mais je ne pouvais rien tirer de tout cela... Il me manquait une chose... une seule chose. » Quand il eut avalé son gin, sa voix prit une nuance de respect. « Paul Palmer avait dit : *Ça n'a pas voulu casser*, juste avant de mourir. Pendant longtemps, je n'ai pas compris ce que cela signifiait. Puis, en écoutant la chanson une seconde fois, tout s'est éclairé. » A son tour, il se mit à chanter quelques vers : « *Prenant son grand couteau brillant, le shérif coupa la corde.* » D'un seul trait, il vida son demi et reprit sa chanson : « *Ils l'ont pendu à votre place, vous saviez que c'était un péché. Ah oui, vous ne saviez pas que son cœur pouvait se casser, madame. Pourquoi l'avez-vous conduit là ?* »

Il termina sur une note grave.

— « Très joli ! » fit le shérif, « mais je crois que les vraies paroles sont : « *Oui, mais vous le saviez, que son pauvre cœur pouvait se casser !* »

— « Bah ! c'est la même chose ! » fit Malone avec un geste désinvolte. « Seulement, cette chanson fut le coup de manivelle de la machine à calculer... A la seconde audition, je savais ce que Palmer avait voulu dire par *Ça n'a pas voulu se casser.* »

— « Son cœur » ? suggéra le shérif.

— « Mais non ! » fit Malone, « la corde ! »

D'un signe de main, il attira l'attention du barman. — « Encore deux du même ! » lança-t-il. Puis, s'adressant au shérif : « Il croyait que la corde allait se casser... il

était persuadé qu'elle avait été astucieusement effilée et qu'il s'effondrerait sur le plancher sans se faire grand mal. On l'aurait alors transféré à l'hôpital de la prison d'où s'étaient évadés deux prisonniers, au cours des six derniers mois. Il voulait se sauver à tout prix, voyez-vous, parce que sa bien-aimée lui avait écrit qu'elle avait des ennuis terribles et qu'elle courait de graves dangers — cette même bien-aimée dont le témoignage avait été accablant pour lui, au cours du procès.

Madeleine Starr convoitait l'argent de Paul », continua Malone. « mais elle ne voulait pas de l'homme. En assassinant l'oncle de Palmer, elle faisait d'une pierre deux coups. D'une part, elle soustrayait l'argent à la gestion de l'oncle, d'autre part, elle s'y prenait de telle sorte que tous les soupçons ne pouvaient retomber que sur Paul. Au surplus, elle avait soufflé à ce pauvre et vieil innocent qu'est Orlo Featherstone de suggérer à Lillian Claire de faire chanter Paul, si bien que le malheureux Palmer aurait un besoin immédiat d'argent liquide. Tout avait remarquablement bien marché, jusqu'au moment où je commençai de mettre des bâtons dans les roues, en obtenant la révision du procès de mon client. »

— « Aussi, quelle idée avait eue votre client de choisir un pareil as, comme avocat ! »

En secouant la cendre de son cigare, Malone eut l'air de faire fi du compliment. — « Il aurait peut-être dû en choisir un meilleur ! Toujours est-il que c'est elle et son oncle, le Dr Dickson, qui avaient tout machiné. Elle, en faisant remettre un petit mot à son fiancé pour qu'il ait le désir de sortir de taule et Dickson, en affirmant à Palmer qu'il avait préparé son évasion au moyen d'une pendaison simulée. Par tout le monde, cette pendaison devait être interprétée comme un suicide résultant d'un accès de dépression... Mais... il avait un bon avocat et il a suffisamment vécu pour dire : *Ça n'a pas voulu se casser.* »

Malone contempla le fond de son verre vide et observa un silence plein de mélancolie. La sonnerie du téléphone se fit entendre — quelqu'un venait d'emboutir un camion, sur la route de Springfield — et le shérif dut se rendre sur les lieux. Seul avec ses pensées, Malone commençait de broyer du noir. Lillian Claire était retournée à Chicago avec Orlo Featherstone qui lui avait bien téléphoné pour lui demander un rendez-vous et non pour une autre raison.

Malone se rappela soudain qu'il n'avait pas dormi. Sa tête éclatait. Ce qui lui restait des cent dollars de Joë l'Ange serait juste suffisant pour lui permettre de rentrer à Chicago. Au surplus, il y avait la lettre de la banque le menaçant probablement de poursuites. Il la sortit de sa poche et soupira en l'ouvrant.

— « Autant regarder la vérité en face », confia Malone au barman, « et apportez-moi un autre double gin. »

Il but son alcool et ouvrit l'enveloppe de laquelle il tira un chèque de cinq mille dollars accompagné d'un mot de la banque l'informant que Paul Palmer avait donné l'ordre que ce paiement lui fût fait. Le chèque était daté du jour qui avait précédé celui de la mort de son client.

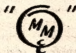
Malone se mit à valser jusqu'à la porte, revint en valsant pour payer le barman qu'il embrassa pour lui dire au revoir.

— « Ça ne va pas ? » demanda ce dernier, anxieux.

— « Mais si, ça va ! ça va même très bien ! Je suis un autre homme ! »

Et, pour comble de bonheur, juste à ce moment-là, il se souvint du reste de la complainte qu'il se mit à chanter joyeusement, tout en remontant la rue qui conduisait à la gare :

« *Comme je passais près d'la vieille [prison,*
Voyageant dans un train rapide,
J'agitai la main et je m'écriai :
Jamais, j'reviendrai,
Jamais, j'revien...drai ! »



Dépôt légal 1er trimestre 1948. — L'Administrateur-Gérant : MAURICE RENAULT

MYSTÈRE-MAGAZINE N° 3

(MARS 1948)

contiendra, entre autres, les récits suivants :

CRIME SANS PASSION, par BEN HECHT
Une des meilleures nouvelles du grand romancier américain et qui fit l'objet d'un film à succès.

JUGÉE PAR SES SŒURS, par SUSAN GLASPELL
Une histoire de classe. — Un meurtre a été commis dans une ferme ; tandis que le shériff et ses adjoints poursuivent leur enquête sur les lieux du crime, leurs femmes bavardent en les attendant et de cette conversation naîtra...

LA TANTE DU FAR-WEST, par STUART PALMER
Une affaire embrouillée à souhait, mais pas suffisamment pour mettre à l'épreuve la sagacité d'Hildegarde Withers.

A COTÉ DE LA QUESTION, par JOHN DICKSON CARR
L'histoire d'un crime étrange dont les circonstances, le motif et... le criminel n'échappent pas à la logique et au raisonnement du Dr Gideon Fell.

... et de nombreuses autres nouvelles captivantes écrites par les maîtres du genre.



Nos prochains numéros contiendront des nouvelles signées de MIRIAM ÁLLEN deFORD, (l'auteur de la nouvelle **Bien de Mainmorte,** qui paraît dans ce numéro), JAMES CAIN, FRANCIS ILES, etc...

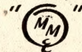


Ne manquez pas de retenir le prochain numéro de

MYSTÈRE - MAGAZINE

chez votre marchand de journaux habituel

Toujours des récits COMPLETS et NON ABRÉGÉS dans chaque numéro



Imprimeries BELLENAND, à Fontenay-aux Roses, (Seine). 65.936


"MM
E"